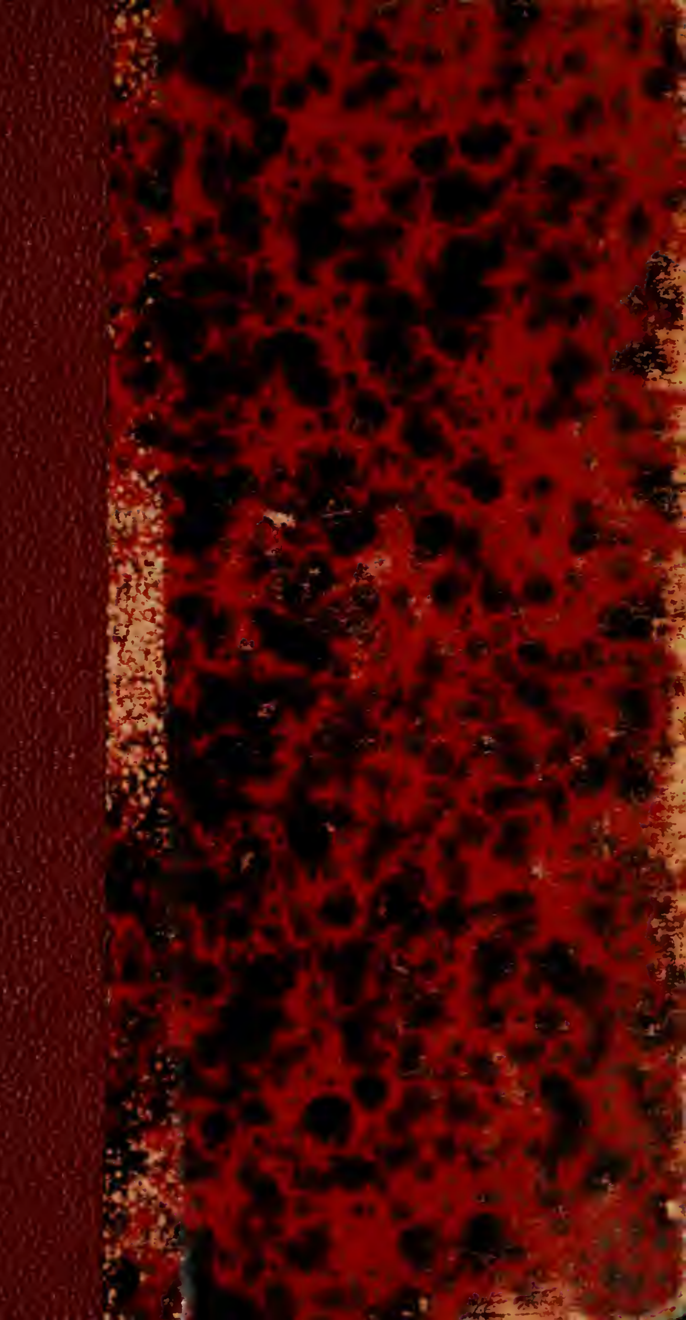


LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

36

PAUL FÉVAL

EMMANUEL GONZALÈS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC DEUX PORTRAITS ET DEUX AUTOGRAPHES

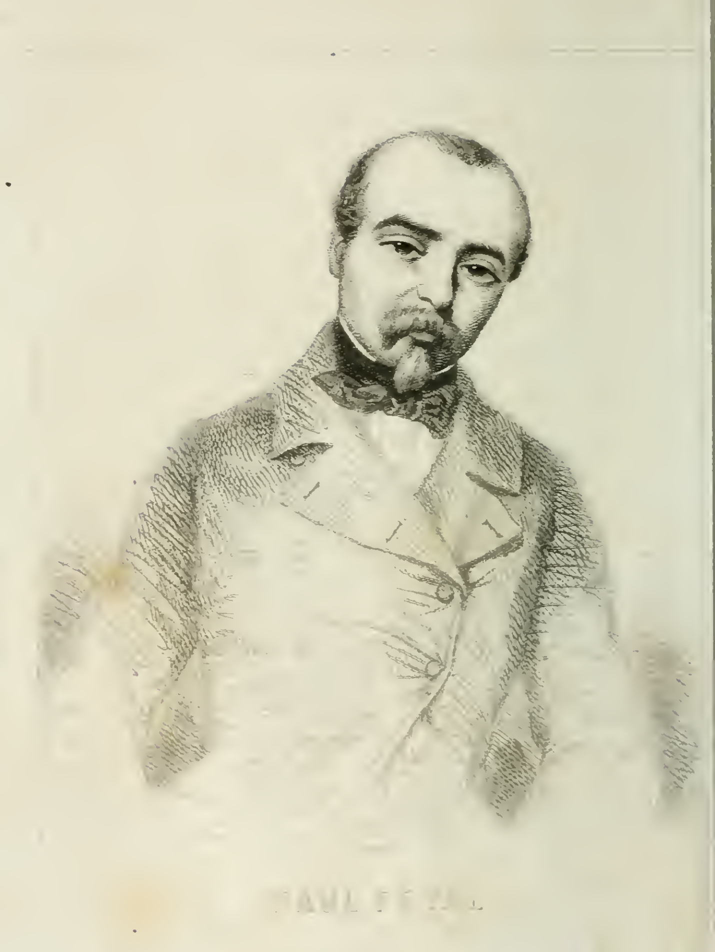
50 centimes.

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855



LES CONTEMPORAINS

PAUL FÉVAL

EMMANUEL GONZALÈS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

DÉPÔT A BRUXELLES, CHEZ A. LEBÈGUE.

1855

PAUL FÉVAL

Si la maison Alexandre Dumas et compagnie avait interrompu le cours de ses opérations commerciales, l'écrivain, jeune encore, dont cette notice va retracer la vie, eût été capable de fournir à lui seul, et sans le secours de la plume des autres, une bonne partie de la clientèle de cette immense fabrique de romans.

Paul Féval est une locomotive littéraire, qui a eu pour chauffeur Anténor

Joly, et qui a pris la grande vitesse, grâce au charbon du *Courrier français* et de l'*Époque*.

Mais n'anticipons pas sur notre narration.

L'auteur des *Mystères de Londres* est né dans la vieille capitale de la Bretagne, le 28 novembre 1817. Ses premiers maîtres constatèrent en lui fort peu de goût pour les livres, une grande passion pour le jeu, et une habitude enracinée de l'école buissonnière.

On le plaça très-jeune au collége de Rennes. Féval ne jeta pas un grand éclat universitaire. C'était un enfant chétif et malingre, trop faible pour soutenir par le coup de poing ses inclinations à la moquerie. Ses maîtres ne l'aimaient point; ses camarades le bat-

taient sans cesse. Il a gardé de ce temps d'oppression des souvenirs qu'il reproduit dans ses œuvres sur un ton d'amertume comique.

L'histoire de ce bon monsieur Quandoquidem, auteur du *Cours de thèmes* et des *Tournures élégantes à l'usage des élèves de seconde*, est une amusante et folle histoire.

Quandoquidem était père de douze enfants rouges. Dédaignant le calendrier vulgaire, il avait choisi des noms romains à cette progéniture aussi nombreuse qu'écarlate. Jamais ce noble pédagogue ne demandait à manger ou à boire sous la forme de langage usitée en pareil cas. Plein de dignité dans l'exercice de ses fonctions, s'il enjoignait à Féval de se mettre à genoux, il

avait soin, même pour un ordre si simple, de ne pas s'écarter du système des *Tournures élégantes*.

« — Prosternez-vous, s'écriait-il, dans l'attitude qui convient à un coupable! »

Et si Paul semblait peu disposé à obéir, Quandoquidem ajoutait :

« — Je vais implorer l'aide d'un serviteur pour vous expulser par la violence , et je saurai bien vous décliner *hordicus* au génitif. »

Quand la révolution de juillet éclata, Féval entrait dans sa treizième année.

Voyant son professeur et ses condisciples arborer la cocarde tricolore, l'imprudent collégien, le cerveau chauffé par des inspirations de famille, s'avisa d'attacher à sa casquette une énorme cocarde blanche. Jusqu'alors il s'était

montré légèrement poltron dans les querelles que lui cherchaient les autres élèves; mais, cette fois, l'exaltation politique lui inspira un courage vraiment extraordinaire. Malgré des sommations réitérées, qu'accompagnaient une grêle de coups, Féval n'ôta point sa cocarde.

Ne pouvant riposter aux grands vauriens de seconde, il fit consister son héroïsme à tendre le dos, sans se plaindre, et à recevoir toutes les taloches qu'ils jugèrent à propos de lui administrer.

Ce carliste intrépide fut retiré du collége par sa mère, sans quoi la France aurait eu à pleurer sur le sort d'une nouvelle victime de juillet. Madame Féval emmena Paul dans un vieux manoir appartenant à un membre de la famille, et perdu tout au fond du Morbihan.

Là ce fut bien autre chose.

Notre jeune adversaire de la branche cadette tombe au milieu des agitations clandestines de la chouannerie. Le château sert de rendez-vous aux conspirateurs. On s'y assemble de nuit, on y fond des balles de calibre. Les hommes paraissent résolus, impatients d'agir, et dans cette Fronde campagnarde, les femmes se montrent plus exaltées encore que les hommes.

Ce mystère, ces dangers, ces alertes frappent vivement l'esprit de Paul. Il obtient la promesse d'une carabine pour aller combattre les bleus, ne rêve que batailles, ne parle que de massacres, et s'avise, un beau soir, d'insulter la maréchaussée, qui venait pour une visite domiciliaire. Les bons gendarmes

saisissent paternellement ce morveux à l'oreille, puis le conduisent à sa maman, qui lui ordonne de se tenir sage.

Aucun des projets guerriers de la chouannerie ne reçut son exécution, et le château rentra dans la paix et le silence.

La Bretagne exalte de bonne heure l'imagination de ses enfants par la foi politique et religieuse, par les traditions chevaleresques, vieux récits, chroniques ou légendes, racontés au coin de l'âtre, et que chacun écoute, à cette heure où la lampe privée d'huile va s'éteindre, quand le vent souffle au dehors et semble battre les hautes fenêtres avec l'aile mystérieuse des fantômes.

Voici tout au plus un demi-siècle que ce pays étrange hasarde dans les do-

maines civilisés son pas timide, et déjà le nombre des conteurs qu'il a fournis à notre littérature est considérable. Entre Chateaubriand et Paul Féval, Dieu sait combien on pourrait en inscrire. Le héros de cette biographie, comme ses devanciers, nous est venu, un beau jour, le tête farcie des légendes natales. Il nous a raconté ce qu'on lui a dit là-bas, sous le vaste et sombre manteau de la cheminée gothique : l'histoire de *la Femme blanche,* celles du *Bonhomme Misère,* du *Joli Château de Coquerel,* des *Belles de nuit* et du *Maréchal Gille de Raiz,* cet implacable et barbare époux que le beau sexe doit maudire.

Grâce à Paul Féval, nous savons que *Barbe Bleue* est d'origine armoricaine.

Lorsque notre collégien de treize ans

quittait la veillée pour monter à sa chambre, il avait la tête remplie de terreurs et se couchait avec la fièvre. Si la servante emportait la lumière, Paul sentait un frisson courir par tout son corps; ses dents claquaient; il lui semblait voir son lit entouré de cierges, et des voix lamentables récitaient à son chevet les versets funèbres du *De Profundis*. Chose bizarre, une de ses cousines, qui occupait avant lui cette même chambre, avait eu des visions analogues. A minuit sonnant, elle apercevait sept chandelles disposées en croix au point central du parquet. De profonds soupirs s'échappaient des murs. Elle croyait entendre un commandement de l'autre monde. Jeune, belle, riche, aimée, elle se fit religieuse.

Paul Féval rentra au collége en 1831 et y resta jusqu'en 1833, toujours chétif, toujours malingre, toujours taquin et toujours battu. Il garde encore sur le cœur les horions que lui distribuaient ses camarades de classe. Afin de se dédommager du passé sur le présent, il rêve qu'il soufflette les personnes dont il peut avoir à se plaindre. Le romancier se croit très-sérieusement casseur de bras et pourfendeur au premier chef.

On le destinait au barreau.

Sa famille est une ancienne famille de robe ; le baron de Létang, son aïeul, fut procureur général à la cour royale de Rennes, et son père, honorable et savant jurisconsulte, mourut, en 1827, conseiller à la même cour. Mais les magistrats

intègres ne s'enrichissent pas. La maison Féval était pauvre, et la mère du jeune collégien ne pouvait plus soutenir les frais d'éducation de son fils, quand tout à coup la Providence, sous le pli d'une lettre écrite par le chevalier Féval, référendaire à la cour des comptes, envoya trois mille francs destinés à faire commencer à Paul ses études de droit.

A part un prix d'excellence, accroché en seconde, il n'avait pas obtenu de grands succès au collége.

Son imagination trop vive l'éloignait du travail sérieux. Les froids commentaire de Cujas n'allèrent aussi que très-médiocrement à sa nature enthousiaste; néanmoins il fut reçu aux examens, conquit la licence, fit son stage, et le

voilà parfaitement libre d'exercer la profession d'avocat.

Il ne manquait plus à Paul que le talent oratoire et une clientèle.

Sa première cause ne se fit pas attendre, une cause magnifique! On le charge de défendre un villageois, Haut-Breton, accusé du vol de douze volailles, compliqué d'effraction et d'escalade. Féval repasse dans sa tête tout ce que ses humanités lui ont appris des harangues de Démosthène ; puis le grand jour de l'audience venu, il présente la défense du voleur de poules avec une gravité solennelle et sous les formes de langage les plus pompeuses. Quandoquidem eût été dans le ravissement.

Le discours de Paul est divisé en trois points ; mais au milieu du premier, les

juges se trouvent saisis d'une hilarité subite.

— Assez, maître Féval, assez ! dit le président. La cause est entendue.

— Bon ! pense Paul, je les fais rire, ils sont désarmés.

— Qu'avez-vous à ajouter pour votre défense ? demande le président au villageois amateur des volailles d'autrui.

Le coupable, excité sans doute par le succès de son avocat, et voulant à son tour égayer les juges, entame une dissertation savante et très-complète sur l'art de voler des poules sans les faire crier. De son banc, Féval lui adresse en vain des signes ; l'obstiné paysan ne le comprend pas ou ne veut pas le comprendre. Il développe avec orgueil sa théorie curieuse aux magistrats, à l'au-

ditoire, aux gendarmes, et se moque de la pantomime désolée de son défenseur.

Émerveillée de la science du larron, mais ne jugeant pas à propos de lui en laisser aussi publiquement expliquer les doctrines, la cour le condamne au maximum de la peine.

Féval au désespoir déchire sa robe, jette sa toque par-dessus les moulins, et tourne les yeux du côté de Paris.

C'est là qu'il doit venger l'humiliation faite à son éloquence, et briller dans une autre carrière, celle des lettres, pour laquelle il se sent un goût décidé.

Mais il est impossible qu'on lui vienne en aide efficacement dans ces nouveaux débuts. Paul a pris au fond de l'urne de la conscription un numéro détestable. L'achat d'un remplaçant épuise les der-

nières ressources maternelles, et le référendaire à la cour des comptes n'aidera certes pas son petit-cousin à déserter le barreau pour les lettres.

Qu'importe? à vingt ans, avec une tète bretonne, on ne connaît pas d'obstacles.

Féval s'empresse d'écrire à un autre membre de la famille, président au tribunal de commerce de la Seine. Il lui demande sa protection pour obtenir une place. La réponse ne se fait pas attendre. On offre au jeune homme un modeste emploi de commis dans une maison de banque. Il accepte, embrasse sa mère, dit adieu à ses sœurs, prend cent écus qu'on parvient à réunir encore, monte en diligence et débarque à Paris.

Il est sur-le-champ mis en possession de la bienheureuse place.

Mais, au lieu de s'occuper des bordereaux et du soin des registres, notre apprenti banquier se livre à la lecture des romans. On lui saisit un jour entre les mains un livre de Balzac, ouvert à un chapitre abominable. Notre grand peintre de mœurs osait y donner une analyse très-exacte, très-vive et surtout très-satirique des *commissions* et des *comptes de retour*.

Chez un banquier, jugez de l'esclandre !

A la vue de ces pages sacriléges, le chef de correspondance pâlit, le teneur de livres se voile la face, le caissier fait un geste d'épouvante, et les expédi-

tionnaires croient aux approches de la fin du monde.

Paul Féval est à l'instant même chassé de la maison de banque.

Dix louis lui restent en poche. Avec un peu d'ordre, cette somme peut le conduire loin. Pourquoi ne pas mettre sur l'heure à exécution ses projets littéraires? Il achète une rame de papier, des plumes, une bouteille d'encre, s'enferme résolûment dans un galetas, au sixième étage, et commence... une tragédie!

Ce sera l'éternel chemin des écoliers, le plus long sans contredit et le plus absurde.

Notre héros avait déjà bâti la moitié d'un acte, lorsqu'un de ses anciens amis de collége, étudiant en médecine, frappe à sa porte, entre, d'un air effaré,

lui annonce qu'il doit sans plus de retard payer une dette d'honneur, et lui emprunte sa bourse entière, avec promesse de rendre le lendemain ce qu'il lui emporte. Féval garde seulement quarante sous pour sa nourriture du jour. Le lendemain, son ami ne paraît pas. Au lieu de dîner, Paul achève le premier acte de sa pièce; mais le jour suivant, son estomac lui prouve que des rimes tragiques ne sont pas une alimentation suffisante. Il jette la plume et court chez l'emprunteur.

Celui-ci a l'indélicatesse de lui rire au nez, et ne tient nul compte de ses réclamations.

Féval se fâche, il y avait de quoi! Justement c'était un des élèves qui lui administraient jadis le plus de bourra-

des. Notre héros, pour lui apprendre comme on rend ce qu'on vous prête, lui applique une magnifique paire de soufflets.

Ils vont sur le terrain.

Le bon droit triomphe, et l'adversaire de Paul reçoit une balle dans la cuisse.

Mais, en attendant, la somme n'est pas rendue ; le blessé déclare d'un air narquois à son compatriote qu'il la garde pour payer les visites du chirurgien.

Ce procédé sans nom valut à son auteur le mépris de tous les étudiants de Rennes. Ils prirent Féval avec eux, le secoururent dans sa détresse, l'encouragèrent au travail, lui firent place au feu et à la table, et ne souffrirent même pas qu'il versât dans la caisse

commune les modestes subsides que lui envoyait sa bonne mère.

Pendant neuf ou dix mois, il mena une vie charmante, dégagée de soucis.

L'inspiration allait grand train.

Quand les étudiants partirent en vacances, Féval avait terminé les cinq actes de sa tragédie, sans parler d'une foule de poésies fugitives et d'articles de genre, qu'il espérait bien publier dans les journaux. Il vit donc sans trop d'inquiétude le départ de ses amis, et s'occupa du placement de ses productions littéraires.

Hélas! hélas! combien peu dura son illusion!

Le chef-d'œuvre tragique n'obtient pas même une lecture. On repousse chez les

éditeurs ses poésies fugitives, et les journalistes lui déclarent que leurs cartons regorgent de copie.

Néanmoins il s'obstine à demander à la littérature une position sociale, ou, pour mieux dire, du pain.

Feuilletant, un jour, les *Petites-Affiches*, il voit qu'un monsieur réclame un associé pour fonder une feuille hebdomadaire. Paul court à l'adresse indiquée. Ce monsieur lui insinue que, par un procédé dont il est l'inventeur, il y a nécessairement à conquérir une position magnifique dans les lettres, pour lui d'abord et pour l'associé qu'il demande à s'adjoindre. Mais il faut que cet associé verse un cautionnement de quatre cents francs, sinon rien ne sera fait, rien ne sera conclu. Aussitôt le jeune homme

écrit à ses sœurs une lettre, où il fait briller dans tout leur éclat ses espérances d'avenir, et les excellentes filles lui envoient jusqu'au dernier sou leurs modestes économies. Les quatre cents francs sont portés au monsieur, qui nomme Paul rédacteur en chef, gérant, directeur et même caissier du journal futur. Mais avant tout, le prudent personnage sauve la caisse, et notre candide Breton n'a rien à rédiger ni rien à garder.

Ceci lui parut infiniment plus fort que les comptes de retour et que le procédé de son emprunteur.

Désenchanté de la carrière du journalisme, ne plaçant pas une traître ligne de ses œuvres, ayant tout au plus en poche de quoi vivre trois semaines, Féval a recours une seconde fois aux *De-*

mandes et offres de la feuille dangereuse qui l'a fait tomber dans un premier panneau. Seulement il a soin de ne plus s'arrêter aux articles qui parlent de cautionnement.

« *Une compagnie d'affichage demande un employé intelligent et de bonne tenue.* »

Voilà son affaire! Il se présente, le soir même, au bureau de la direction. Sa tenue paraît convenable, son intelligence suffisante, et, sans exiger aucune espèce de cautionnement, sur sa mine seule, on lui donne un emploi tout de confiance, qui consiste à inspecter les murs de la capitale, et à désigner les endroits propices à l'affichage.

Féval s'acquitta de cette mission avec beaucoup de zèle.

Mais la compagnie renvoyait habituellement son employé, le jour où il demandait ses honoraires, et notre inspecteur des murailles parisiennes fut congédié sans recevoir un sou.

Décidément le pauvre garçon n'avait pas de chance, ni pour ses débuts littéraires, ni pour ses débuts industriels.

Enfin la fortune semble se montrer, à son égard, un peu moins revêche. Il entre, en qualité de commis, chez le gérant de vingt sociétés en commandite, au capital de huit, dix, vingt et trente millions. C'était un véritable Crésus moderne qui possédait quatorze maisons sur le pavé de Paris, avait dans son antichambre dix nègres habillés de blanc, et passait pour un des princes de la Bourse. Féval, chez ce nabab, doit tou-

cher des appointements annuels de douze cents francs. Il ne touche que le premier mois.

Son patron, dans l'intervalle, achève de manger treize millions en nègres, en huîtres, en femmes, en chevaux et en flatteurs.

Que devenir? où trouver une autre planche de salut? Paul commence à croire qu'il eût été sage de ne point quitter Rennes, et de continuer à y faire condamner les voleurs de poules. Cependant il songe à un troisième cousin de sa famille, M. de Maisonneuve, chef de division au ministère des travaux publics et du commerce. Il lui demande un emploi un peu plus stable que tous ceux qu'il a trouvés jusqu'à ce jour; mais n'ayant point osé dévoiler toute la pro-

fondeur de sa détresse, il reçoit, au bout de deux jours, sa nomination officielle à une place de.... surnuméraire.

Comment accepter? Paul en est à son dernier écu.

Sa montre, ses habits, son linge, ses livres, tout est vendu ou mis en gage. Honteux de son insuccès, il n'ose pas retourner en Bretagne où sa mère le rappelle. Bien décidé à ne plus lui être à charge, il reste à Paris dans un état de misère, d'autant plus affreux, qu'il apporte à le cacher tous les soins de son orgueil. Le chagrin l'accable, le marasme le consume; il se nourrit de fièvre et de désespoir.

Une dernière tentative auprès des journaux reste sans résultat.

Féval, à cette époque, avait en por-

tefeuille une partie des œuvres qui, depuis, ont obtenu un succès mérité.

Malheureusement, l'Éthiopien Dumas accaparait déjà toutes les issues du feuilleton, grâce à la troupe nombreuse de ses collaborateurs, autres nègres, qui lui piochent la phrase, lui labourent le chapitre, et lui abandonnent lâchement toute la récolte de volumes et de renommée.

Paul ne réussit pas même à faire lire un seul de ses manuscrits.

L'âme brisée, le découragement au cœur, n'ayant rien dans l'estomac depuis deux jours, il prévient, un soir, son concierge qu'il n'est chez lui pour personne, et monte, chancelant de faiblesse, l'escalier qui mène à sa mansarde[1].

[1] Il habitait alors rue de la Cerisaie, aux environs de la Bastille.

On ne le voit pas descendre, le lendemain.

Toute la journée s'écoule, et l'idée d'un suicide traverse l'esprit du concierge. Il monte les six étages, frappe à la porte, n'obtient aucune réponse, approche son oreille de la serrure, n'entend aucun bruit, et donne l'alarme.

La porte est ouverte.

On aperçoit Paul couché sur son lit sans mouvement et presque sans souffle.

Du reste, ni réchaud qui indique l'asphyxie, ni fiole de poison, ni pistolets à terre, ni sang répandu.

Nos lecteurs ne sont pas sans connaître une lithographie navrante, qui a pour titre *le Dernier morceau de pain*. Dans une chambre désolée, où se trouvent pour uniques meubles un lit de

sangle, une vieille chaise, un chevalet et une boîte de peintre, on voit, sur le grabat de la misère, un jeune artiste dont le bras amaigri partage sa dernière bouchée avec un chien, son fidèle et malheureux commensal. Paul s'est abandonné comme lui à la volonté de Dieu, et la mort accomplit lentement son œuvre.

Il y a sur le matelas du jeune homme une *Imitation de Jésus-Christ*, encore ouverte, seul et dernier livre qu'il n'ait point vendu.

On appelle en toute hâte un médecin du voisinage. Il dit au concierge et à quelques locataires empressés autour de Féval, dont l'état semble braver tous les soins :

— Eh! ce n'est pas de maladie, c'est d'épuisement et de faim que ce jeune homme se meurt!

Un cri général accueille cette révélation. Chacun s'agite. En un clin d'œil le poêle s'allume; du bouillon chauffe sur une lampe; on apporte une bouteille de vin généreux, et l'on couvre d'un édredon les pieds refroidis du triste écrivain. Lorsqu'il reprit ses sens, il aperçut une femme, une voisine jeune et belle, en train d'exercer à son chevet le rôle d'ange sauveur. Il voulut la remercier, elle lui ferma la bouche de sa blanche main.

Deux jours après, quelques bons repas aidant, Paul, remis sur pied, trouva au *Nouvelliste* un emploi de correcteur,

et parvint à glisser dans ce journal plusieurs articles dont le talent fut remarqué.

Quatre ou cinq entrepreneurs de librairie lui firent des offres ; ils lui commandèrent de la prose à la toise pour les *Recueils encyclopédiques* ou pour les *Dictionnaires de conversation.*

Féval reçut, en outre, de quelques vaudevillistes de troisième ordre une autre espèce de commande. Ces messieurs le priaient de leur composer, au tarif de cent sous l'acte, des couplets destinés au théâtre du Panthéon. Une pièce tout entière pour Lazari lui fut, un jour, payée jusqu'à vingt francs par un auteur dramatique désireux de se produire.

Le pain quotidien se trouvait au bout de ces obscurs travaux.

Dans ses veilles actives, Féval s'occupait d'œuvres plus importantes. Huit volumes de romans au grand complet n'attendaient plus que le bon vouloir des journaux.

Souvent il voyait paraître au seuil de de sa mansarde, comme une étoile radieuse qui lui apportait l'espoir, cette jeune et jolie voisine dont les soins l'avaient sauvé. Notre écrivain lui lisait ses livres. Puis on causait d'avenir, et un peu de sentiment, car l'amour, on le devine, était né de la reconnaissance [1].

[1] Paul avait rencontré cette douce compagne aux portes de la mort, ce fut aux portes de la mort qu'il la quitta. Seulement les rôles étaient changés ; son ange libérateur le laissa sur la terre dans le deuil et l'affliction.

Quand sa chère visiteuse était partie, l'homme de lettres reprenait la plume.

Un jour enfin, *la Revue de Paris* accueille un de ses articles, *le Club des Phoques*. Le succès avéré de ce récit original lui ouvre presque aussitôt les colonnes du *Commerce,* puis celles de *la Sylphide*, où il donne *les Chevaliers du Firmament.*

Pour le coup, notre héros est lancé.

D'autres portes lui sont presque immédiatement ouvertes. Il entre à *la Quotidienne*, à *la Chronique,* à *la Mode*, à *la France maritime,* et le feuilleton curieux du *Loup blanc*, dans *le Courrier français*, achève de le poser comme un romancier de mérite.

A cette époque, existait une sorte de commissionnaire en littérature, qui se

chargeait, moyennant une honnête remise, du placement des œuvres d'autrui, fournissait les journaux, et ne manquait pas d'un certain flair pour deviner le talent chez les jeunes écrivains. Cet habile négociateur se nommait Anténor Joly. Paul, un jour, le voit entrer dans sa chambre.

— Connaissez-vous Londres? lui demande Anténor.

— Fort peu, répond Féval.

— Et la littérature anglaise?

— Beaucoup.

— Je m'en doutais. Vous êtes notre homme, et vous allez sur-le-champ, sans retard, écrire pour le *Courrier* les quatre premiers chapitres des *Mystères de Londres*.

— Y songez-vous? c'est impossible.

— Rien n'est impossible en littérature par le temps qui court. Il faut commencer, vous dis-je.

— Mais...

— Pas de réplique! Çà, voyons, que faites-vous là?

— Un roman, *les Compagnons du Silence*.

Anténor s'approche du bureau de Féval, saisit quelques pages fraîchement écrites, les parcourt, jette un cri, lève les bras à chaque ligne, et s'écrie tout joyeux :

— Mais les voilà!... nous les tenons!

— Quoi donc? dit Féval.

— Nos *Mystères*, mon ami, nos *Mystères!*... eh! parbleu, c'est cela même!... Des noms anglais au lieu de noms français, de la bière au lieu de vin bleu, et

nous sommes en Grande-Bretagne! Il faut que le premier feuilleton paraisse demain.

— Ah! çà, dit Féval, est-ce une plaisanterie?

— Je ne plaisante jamais en affaires, répond Anténor, jetant sur la table deux billets de banque.

Paul ouvre de grands yeux et se trouve disposé tout naturellement à prendre la chose au sérieux.

— N'est-il pas nécessaire que j'aille visiter Londres? demande-t-il.

— Commençons! commençons! Vous irez plus tard.

Seulement alors son interlocuteur lui fait connaître pour quel motif le *Courrier français* désire une telle promptitude. Depuis le retentissement énorme des *Mys-*

tères de Paris, les directeurs de cette feuille périodique ne dorment plus. Voulant obtenir, eux aussi, dans leurs colonnes un succès de feuilleton, ils ont chargé M. Joly, l'homme aux expédients rapides, de passer le détroit, de s'entendre avec un écrivain d'Outre-Manche et de rapporter, coûte que coûte, les *Mystères de Londres*. Par malheur, Anténor s'adresse mal. Son Eugène Sue britannique lui broche une œuvre lourde et indigeste, qui est loin de remplir le but que se propose la direction. Comment se tirer de ce pas difficile ? A grand renfort de coups de tam-tam, on a prévenu les abonnés que le manuscrit des *Mystères de Londres* était dans les bureaux, et l'on a même fixé le jour de la

publication. Impossible de reculer. Tout serait perdu.

— Allons, allons, dit Anténor, laissez-moi faire !

Il court chez Féval, — et l'on sait à présent comme ce galant homme traitait la littérature.

— Vous vous appellerez sir Francis Trolopp [1], dit-il au jeune auteur. Tout le succès, vous devez le comprendre, est dans le pseudonyme. C'est une garantie de couleur locale. Voyons, la plume à la main, vite ! Nous n'avons pas une minute à perdre.

Paul Féval publie une quinzaine de chapitres, à tâtons et à tout hasard,

[1] Quand Féval, plus tard, voulut revendiquer l'œuvre et signer la deuxième partie, il eut beaucoup de peine à faire accepter ce changement de nom. Le public tenait à l'auteur anglais.

sans avoir passé la Manche. Son premier volume terminé, le *Courrier français* lui ouvre sa caisse, et l'envoie à Londres, les mains pleines d'or. Le malheureux homme de lettres que nous trouvions tout à l'heure étendu sur un grabat, mourant de faim, voyage aujourd'hui comme un prince. Il a trois secrétaires, des domestiques, maison complète.

Son voyage fait du bruit.

Une police tout entière est à ses ordres, explorant les tavernes de Londres, les rues, les carrefours, les bouges les plus infects de la Cité.

D'autres agents, d'un ordre supérieur[1], lui ouvrent la porte des cercles aristocratiques. On le présente à toutes les

[1] Quelques-uns de ces hommes étaient payés, dit-on, jusqu'à cinquante francs par jour.

sommités gouvernementales et financières. Bref, il voit tout, connaît tout, pénètre partout, et revient avec un très-joli bagage de notes sur les habitudes, les mœurs et les coutumes de la fière Albion.

De ce moment datent les véritables *Mystères de Londres*, et le livre se ressentit de l'expérience acquise par l'auteur.

C'est une œuvre considérable par ses dimensions, bien conduite et bien soutenue. Paul Féval s'y révèle avec toutes les qualités et tous les défauts de son talent. Écrivain d'une imagination vive, colorée, puissante; conteur habile, chatoyant, intarissable, il est maître de tous les fils de sa trame, et tient en main comme un réseau dont il enveloppe le

lecteur, les mailles les plus serrées de l'intérêt. Malheureusement Féval n'a pas la distinction du style. Ses pages les plus remarquables, comme coloris et comme imagination, manquent presque toujours, il faut le dire, de cette fleur délicate du sentiment, de ces étincelles radieuses de l'esprit qui sont les dons les plus rares accordés par le ciel à un écrivain.

Le roman des *Amours de Paris* succéda aux *Mystères de Londres,* et le nom de Féval devint populaire.

Il fut le romancier de prédilection du journal l'*Époque*, fondé en 1846, et dont Anténor Joly administrait le rez-de-chaussée. Dire ce qu'il y eut alors de réclames étourdissantes et de coups de grosse caisse en faveur de notre héros serait une chose impossible. Tous les murs de

Paris étaient couverts de placards énormes, où le nom de Féval et le titre de ses œuvres se lisaient en lettres triomphales.

Nous ignorons s'il avait inspecté lui-même les endroits propices à l'affichage.

On se souvient de la mascarade ridicule qui, un jour de mardi gras, se promena de la Magdeleine à la Bastille, en l'honneur du *Fils du Diable*, ce roman pour lequel le charlatanisme enfourcha, six mois durant, la croupe de l'annonce et fit saigner les flancs de la réclame à coups d'éperons [1].

[1] Notre romancier portait alors jusque dans son cabinet de travail la fureur de la mise en scène. Un éditeur le surprit, un jour, vêtu d'un costume complet de paysan breton, avec la perruque longue retombant par derrière, le large chapeau sur la tête et les pieds dans d'énormes sabots. Il dictait à son se-

Ici commencent les torts du jeune écrivain. Il ne profita point de la chance inattendue, par laquelle il venait d'être mis en relief, pour se livrer au travail sérieux, pour conquérir des succès durables. Ayant découvert un filon d'or, il se crut en possession des mines du Potose; il donna des fêtes, mena grand train, eut des chevaux à l'écurie, des flatteurs au salon, oublia qu'il avait mangé le pain de la misère, et se lança, pour couvrir d'inutiles dépenses, dans l'exploitation folle et illogique de la plume.

crétaire une nouvelle bretonne, et prétendait qu'affublé de la sorte, il avait un sentiment beaucoup plus exquis de la couleur locale. Aujourd'hui encore, on affirme que, dans son cabinet, meublé avec beaucoup de recherche, on voit souvent traîner sur les tapis une paire de sabots. Ces vulgaires chaussures seraient-elles véritablement pour lui des instruments d'inspiration?

On le poussait de plus en plus chaque jour sur cette route fatale.

Paul se crut un Dumas au petit pied. Seulement, comme il n'avait point de collaborateurs, comme il traînait ses wagons littéraires avec sa propre locomotive, il ne put soutenir l'absurde vitesse que le *Courrier français* d'abord, et l'*Époque* ensuite [1] voulurent lui imprimer.

La locomotive sauta.

Notre jeune romancier dit à qui veut l'entendre que la révolution de 1848 a coupé les rails, et que cette raison seule l'empêche de poursuivre sa carrière avec le même bonheur[2].

[1] Féval publia aussi dans les *Débats* un feuilleton qui a pour titre *la Quittance de minuit*.

[2] Il manifesta sa rancune en écrivant une histoire burlesque de la république, et en refusant avec obsti-

Ceci est une opinion tout à fait personnelle et que peu de gens partagent. Le succès véritable n'a point de ces ralentissements absolus. Février sans doute ne peut être représenté comme une époque de renaissance et de noble encouragement pour les lettres; mais l'écrivain, qui n'est pas dans des conditions anormales, se transforme, et ne laisse en aucun temps sa renommée décroître.

Paul Féval accuse la république, il ne doit accuser que lui-même et son commissionnaire en littérature.

nation de servir dans la garde nationale. Ce qu'il fabriqua de lignes à l'hôtel des *Haricots* est incalculable. Les persécutions de son sergent-major, la décadence de sa renommée, le peu de réussite de ses drames, tout contribuait à lui donner le spleen. Il maigrissait à vue d'œil et tombait dans des tristesses profondes. M. Pénoyée, docteur homœopathe, le guérit et lui donna sa fille en mariage.

Pourquoi ne court-il pas avec la même vitesse, à présent que les rails sont rétablis sur toute la ligne? pourquoi *les Belles de nuit*, — *le Tueur de tigres*, — *le Champ de bataille*, — *la Forêt-Noire*, — *le Capitaine Simon*, — *la Sœur des fantômes*, — *la Fée des Grèves*, — *le Château de velours*, — *le Jeu de la mort*, — *les Parvenus* — *et le Paradis des femmes*, publié tout récemment dans la *Presse*, n'ont-il pas eu le retentissement de ses premiers livres? pourquoi les drames, tirés tout vivants de cette multitude de volumes, n'ont-ils pas réussi au théâtre?

Certes, on ne soutiendra jamais que Paul Féval ne soit pas un écrivain de talent.

Mais il a fait fausse route. Et, Dieu

merci, comme il est assez jeune pour rebrousser chemin, nous ne craignons pas de lui parler avec une entière franchise, et avec la certitude qu'il prendra tôt ou tard une éclatante revanche.

Mon cher Soulié,

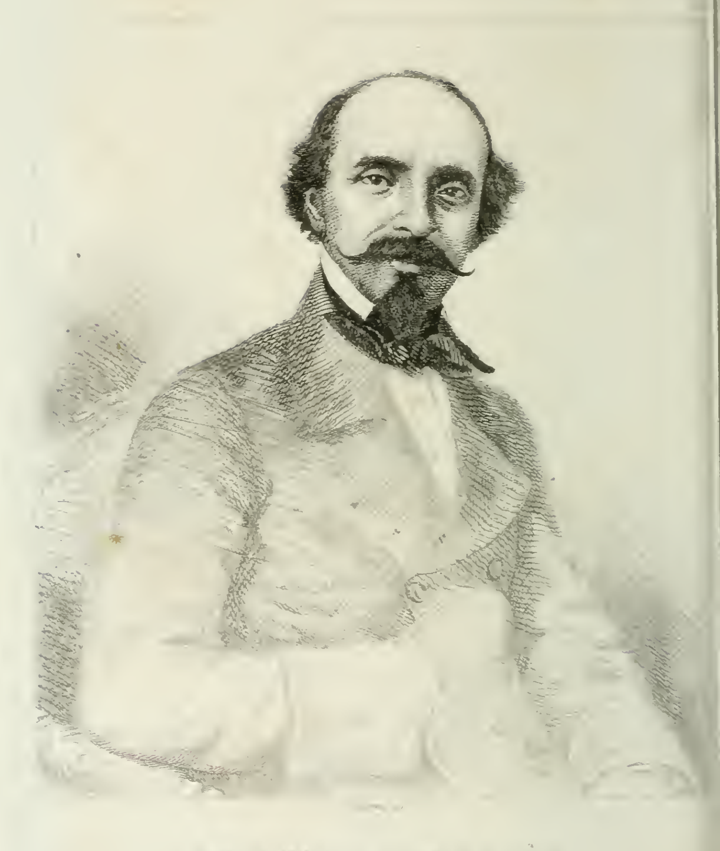
Je ne veux pas vous payer de votre exquise bienveillance ; c'est au contraire un nouveau service que je vous demande. Il me semble que le nom de Frédéric Soulié ferait bien au frontispice de mes œuvres. Donnez moi, je vous prie, la permission de l'y mettre en vous les dédiant toutes et de tout cœur.

Mille fois à vous

Paul Féval

Dimanche

EMMANUEL GONZALÈS



EMMANUEL GONZALÈS

EMMANUEL GONZALÈS

Ceux qui abordent pour la première fois le sombre fantaisiste, que le *Siècle*, depuis tantôt vingt ans, abrite sous les larges ailes de sa publicité, ne manquent pas de lui adresser la question suivante :

— Vous êtes Espagnol, monsieur Gonzalès ?

Et Gonzalès tressaille, comme si la même guêpe le piquait pour la centième fois.

Granville, dans son amusante galerie des célébrités contemporaines, le représente drapé du large manteau biscayen. Le *Charivari*, le *Figaro*, toutes les feuilles légères ont déclaré qu'il était Andalou de naissance, et nous avons entendu l'ancien plieur de bandes de la *Caricature*, trompé par ces informations inexactes, s'écrier sur un ton de douleur :

« — Conçoit-on que M. Dutacq ait choisi un Espagnol pour rédiger un journal si français ? »

Il est temps de combattre une erreur sérieuse, et qui s'est infiniment trop prolongée.

Par son nom de famille, par la sécheresse et par la longueur de sa personne, par ses moustaches retroussées en crocs

pointus, par le plan de ses livres, dont l'action presque toujours se passe en Espagne, par ses personnages mêmes, éternellement pris dans la race des hidalgos, par les violentes et sinistres péripéties de ses drames, Gonzalès est Espagnol.

Mais, par les registres de l'état civil, dont le témoignage est irréfragable en matière biographique, il est Français, tout ce qu'il y a de plus Français.

L'auteur d'*Ésaü-le-Lépreux* et du *Vengeur du mari* est né à Xaintes, le 25 octobre 1816.

Toutefois, c'est un Français doublé de Castillan. Sa généalogie ne remonte pas, comme plusieurs l'affirment, à Fernand Gonzalès, premier roi de Castille; mais il descend de l'une des douze familles de

Monaco, anoblies par Charles-Quint. La tour de Saint-Roman portait encore, en 1824, l'écusson de ses ancêtres.

Nous verrons bientôt pourquoi ce monument héraldique n'existe plus.

Le jeune Emmanuel fut élevé à l'hôpital militaire de Nancy, dont son père, le docteur Charles Gonzalès, était médecin en chef.

Il fit ses études au collége de cette ville, obtenant avec une régularité merveilleuse les premières places en version comme en histoire, et les dernières en mathématiques.

Emmanuel possédait un talent, que lui enviaient toutes les demoiselles de la capitale de la Lorraine.

A l'âge de dix ans, il lutta sur le piano

de la manière la plus victorieuse avec le jeune Thalberg, qui fut obligé d'aller chercher ailleurs qu'à Nancy des admirations pour son habileté précoce.

Notre héros, satisfait de ce premier triomphe, laissa de côté l'harmonie musicale, pour ne plus s'occuper que de l'harmonie du style.

Ceci nous explique pourquoi Thalberg devint un virtuose célèbre.

Il n'avait plus de rival.

Donc, sur les bancs de la cinquième, nous trouvons déjà Gonzalès rêvant la gloire littéraire. Avec ses camarades de classe il fonda une académie puérile, où l'on décernait des prix de littérature et de pugilat, fait extrêmement curieux, qui caractérise l'époque.

On commençait à donner le signal du mouvement révolutionnaire contre l'école classique.

Chacun prévoyait que, dans cette lutte, on aurait besoin de passer la jambe à l'ennemi et de lui caresser le nez du talon.

La boxe et le romantisme eurent le même berceau.

Nos jeunes académiciens tenaient séance dans un grenier, dont ils avaient tendu les murailles de calicot rouge.

Attirées par l'éclat de cette décoration, sur laquelle tombaient élégamment des guirlandes de feuillage, les bonnes de nos marmots accouraient en foule, curieuses de les voir s'exercer dans l'art de la savate et de l'éloquence.

Un soir, au milieu de ces pompes gymnastiques et littéraires, le plancher du grenier s'écroula.

Gonzalès, en ce moment terrible, occupait le fauteuil[1].

Président, académiciens, spectatrices et spectateurs tombèrent l'un par-dessus l'autre dans la salle à manger de paisibles bourgeois qui prenaient leur café. Ce ne fut heureusement la mort de personne ; mais l'académie ne s'en releva plus.

Emmanuel et son intrépide bureau ne perdirent cependant pas courage.

Le grand littérateur d'Arlincourt venait de publier *le Solitaire,* et l'on n'i-

[1] Il préludait, dès lors, aux fonctions illustres de vice-président de la Société des gens de lettres, qu'il devait exercer par la suite.

gnore pas que, de son autorité privée, cet écrivain ressuscite le duc de Bourgogne, tué sous les murs de Nancy même, et englouti avec son armée dans l'étang Saint-Jean.

M. d'Arlincourt n'accepte pas ce point d'histoire.

Son héros, ce personnage fantasque, apparaissant en tous lieux et disparaissant comme un esprit, n'est rien autre que Charles-le-Téméraire, et l'on comprendra sans peine l'effet de ces pages déplorables, lues par notre collégien.

De la fenêtre de sa chambre, Emmanuel apercevait l'étang Saint-Jean [1].

La lecture du *Solitaire* produisit sur

[1] Cet étang n'existe plus. On l'a desséché pour construire sur le terrain qu'il occupait l'embarcadère du chemin de fer.

son imagination romanesque un effet analogue à celui que la lecture d'*Amadis de Gaule* opéra jadis sur la cervelle de don Quichotte.

Il pria l'infirmier de son père de lui fabriquer une lance quatre fois plus haute que sa taille, arma chevaliers tous nos académiciens déchus et s'en proclama le chef.

Une fois la troupe sous le harnais, le Solitaire ou Charles de Bourgogne, représenté par Gonzalès, commande résolûment l'attaque nocturne des vedettes de l'hôpital, de celles de la porte Saint-Jean et même de la caserne de cavalerie.

Les soldats rirent beaucoup de l'audace de ces combattants mirmidons. Ils ne leur égratignèrent pas un homme.

Enhardie par l'impunité, la troupe chevaleresque s'échauffe, pratique une brèche dans la palissade du jardin fruitier des religieuses de l'hôpital, et notre Téméraire, avec sa lance, charge impétueusement une recrue alsacienne, peu initiée à la stratégie pour rire de M. d'Arlincourt, et qui eût embroché net le duc de Bourgogne, si celui-ci ne lui eût jeté sa grande lance au travers des jambes, tout en ayant recours à une retraite prudente et précipitée.

Cette aventure quasi-tragique amena la dissolution de l'armée de Charles-le-Téméraire.

On porta chez le commissaire de police la lance du héros.

Toutefois on n'assembla pas de conseil de guerre. Les parents du coupable

furent chargés de la sentence et de l'emprisonnement.

Le docteur Charles Gonzalès, afin de prévenir le retour des déportements belliqueux et enthousiastes de son fils, l'expédia chez son grand-père à Monaco.

Dans cette principauté microscopique Emmanuel acheva de révéler ses instincts perturbateurs, et mit aux abois le gouvernement du lieu, démarrant les bateaux de la douane pour aller à la recherche d'îles inconnues, coupant les filets de pêche, et ne revenant au palais que pour y rafraîchir avec des arrosoirs, par simple bonté d'âme, assurait-il, les malheureuses sentinelles qui cuisaient au soleil italien.

Moins jeune, il eût assurément détrôné le prince.

Ne le pouvant pas alors, il se contenta de mutiler et de réduire en poudre avec l'ardeur farouche d'un jacobin le blason de sa propre baronnie.

Voilà pourquoi les armes des Gonzalès n'existent plus sur le fronton de leur palais de Monaco.

Sa mère, après ce trait de vandalisme, fut obligée de le ramener en Lorraine, au grand désespoir des professeurs du collége, et à la plus grande joie des vauriens de son espèce.

Tout à coup néanmoins, et comme par miracle, ce mauvais sujet de premier ordre devient un élève studieux, grave, assidu, méditant l'histoire romaine, et faisant ses délices des harangues de Cicéron contre Verrès.

On remarque surtout ces phénomènes

chez les enfants doués d'une imagination vive.

La folle du logis cesse de vagabonder au dehors, ne cherche plus les scènes de tumulte, se replie sur elle-même et s'exalte en silence par les rêves ou par la lecture.

Emmanuel, en seconde, cachait dans son pupitre les romans de *Cinq-Mars* et de *Han d'Islande*.

Dès cette époque, nous le voyons se livrer à l'enfantement littéraire et publier des nouvelles dans le *Patriote de la Meurthe*, sous les pseudonymes d'Augustus Stewart et de Henri Royer.

Sa famille ignorait ces exercices de plume. Le docteur Gonzalès n'eût pas entendu raison sur les fantaisies d'écri-

vain de monsieur son fils, qu'il destinait au barreau.

Le Roi des Raffinés, que le jeune homme publia clandestinement au sortir du collége, lui attira les éloges de Loëve-Weimar, qu'une passion très-vive avait alors amené en Lorraine[1]; mais le *Patriote de la Meurthe* perdit presque aussitôt son jeune feuilletoniste.

Emmanuel fut envoyé à Paris pour entamer ses études de jurisprudence.

Mince, roide et long comme un peuplier, la tête couverte d'une luxuriante chevelure noire, dont une partie très-notable a disparu, depuis, sous la flamme

[1] *Thécla*, dans la *Revue des Deux Mondes*, est l'histoire de cette passion, écrite par Loëve-Weimar lui-même.

dévorante de l'inspiration, les lèvres ornées déjà de sa moustache en crocs, et couvert d'un ample manteau jeté sur ses épaules à la mode espagnole, Don Gonzalès entra fièrement à Paris sans la moindre escorte[1].

Mais, au lieu de suivre les cours de la Faculté de droit, il se mit à la recherche des jeunes et fervents apôtres des Muses.

Nous l'avons dit ailleurs, c'était l'époque des cénacles.

Emmanuel n'alla point frapper à la porte de celui dont Théophile Gautier, Arsène Houssaye et Gérard de Nerval étaient membres.

Ce créateur d'une académie resta fidèle à la gloire de son passé.

[1] Gonzalès a joué toute sa vie au Castillan; néanmoins, il se fâche tout rouge, quand on le dénaturalise.

Il s'entoura de fidèles compagnons, qui tôt ou tard devaient être plus ou moins célèbres, et fonda un cénacle tout neuf, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, dans une aile du vieux palais des Stuarts.

Là se réunirent autour de lui le très-haut et très-docte critique de la *Presse*, Paulin Limayrac (madame Sand, plus juste que nous, vient de lui octroyer, dans ses *Mémoires*, un brevet de génie), Molé-Gentilhomme, Eugène Labiche, Édouard Thierry, Ferdinand Dugué, Hippolyte Prévost, et quelques autres.

Toute la bande fit ses premières armes dans des revues fugitives, comme l'*Essor*, le *Chérubin*, la *Revue de France*, la *Revue du Théâtre* et le *Juif errant*, qu'Emmanuel fonda.

Hippolyte Lucas, Jules Belin et Au-

guste Lireux vinrent bientôt fortifier la phalange.

Appuyés sur cette incontestable maxime : « L'union fait la force, » nos jeunes littérateurs établissent entre eux une sorte de communisme littéraire. Il est décidé, par exemple, que chacun d'eux écrira dans la *Revue du Théâtre* un chapitre d'un ouvrage intitulé *le Bec dans l'eau.*

Ce titre, évidemment anti-bachique , semblerait faire l'éloge des membres du cénacle, sinon comme talent, du moins comme tempérance.

Après avoir exploré le domaine des petits journaux, Emmanuel Gonzalès et Molé-Gentilhomme croisèrent fraternellement leur plume, et firent paraître

deux romans en collaboration, *le Roi des Rossignols* et *Manon-la-Dragonne.*

Le premier de ces livres eut un succès incontestable. Il se distingue surtout par une grande verve de style.

En ce bon temps littéraire, madame Mélanie Waldor, fille de l'académicien Villenave, ouvrait un cercle éclectique, où se coudoyait la vieille et la jeune littérature.

On y encensait Alexandre Dumas et Alphonse Karr.

D'innombrables cotillons de lettres, à l'âme tendre et délicate, mais au visage entièrement dépourvu de charmes, y exhalaient leurs soupirs poétiques, en vers sans césure.

Nous ne comprenons pas dans la foule

madame Anaïs Ségalas, véritable reine de poésie et de beauté.

Pongerville, de l'Académie française, y lisait des traductions de Virgile à sir Henri Berthoud, et celui-ci, alors directeur du *Musée des Familles*, recevait majestueusement les hommages des jeunes écrivains qui aspiraient à remplir, année courante, trois ou quatre de ses colonnes, à raison de *deux sous* la ligne.

Il était impossible de voir une réunion plus aimable.

Seulement Emmanuel Gonzalès et trois de ses amis intimes n'arrivaient que fort tard, juste au moment où les académiciens prenaient leur parapluie et chaussaient leurs socques.

Nos quatre retardataires avaient leurs raisons pour cela.

Quelles raisons? demanderez-vous.

Ah! c'était l'heure divertissante. Ces dames déposaient leur couronne d'anges égarés sur la terre. Elles roucoulaient de plaintives élégies, donnant l'essor aux aspirations de leur cœur affligé du vide, et s'envolant (surtout les plus laides) vers les régions du sentiment et de l'amour tendre.

Il ne faut pas demander où Gavarni a trouvé le type de ses *Bas-Bleus*.

Car le célèbre dessinateur était un des trois profanes qui assistaient avec Gonzalès, par curiosité simple et pour les tourner en ridicule, à ces curieux épisodes du salon de madame Mélanie Waldor.

Le second ami de Gonzalès, Edmond

Texier, maintenant grave rédacteur du *Siècle*, riait aux larmes dans un coin.

Pour le troisième....

Eh! mais le troisième est un saint, chers lecteurs. Jésus! ne demandez pas son nom.

Voyez un peu, voyez où nous conduit cette maudite histoire contemporaine. Le troisième, nous n'en parlerons pas [1]. Restons-en, s'il vous plaît, à Gavarni, à Texier et à Gonzalès.

Ces messieurs reconduisaient, vers deux heures du matin, toutes ces dames, jolies ou autres.

Puis, au lieu de rentrer paisiblement dormir, nos quatre.... c'est-à-dire nos

[1] Excepté toutefois dans la notice qui lui sera consacrée.

trois démons s'amusaient à carillonner aux portes, comme des écoliers tapageurs, à décrocher les enseignes, à réveiller les sages-femmes, à faire lever les médecins pour les conduire à la barrière tâter le pouls aux commis de l'octroi.

Ils ne respectaient rien dans leurs escapades.

Cent fois on les a vus se proposer comme cicerone officieux aux personnes du sexe féminin, que les bals masqués ou le hasard jetaient à pareille heure dans les carrefours.

O scandale !

Notez que la retenue qui nous caractérise nous fait omettre des péchés bien plus graves.

Et pourquoi les révéler? nous dira-t-on.

Parce que nous sommes contraire à l'avis de ceux qui affirment qu'un bon *meâ culpâ*, bien sonore et bien doublé de repentir, efface tout.

Faites pénitence, morbleu! faites pénitence! humiliez votre front sur les dalles chrétiennes, rasez-vous la tête, entrez dans un cloître; mais ne montez pas en chaire, mais ne soyez point assez audacieux pour trancher de l'apôtre, mais ne prêchez pas en plein vent ceux qui savent tout.

Cette boutade a beau ne pas sembler à sa place, elle était indispensable.

Revenons à la littérature.

Le *Siècle* et la *Presse* se fondaient à grand bruit. Girardin fit appeler Gonzalès et manifesta le désir d'exploiter son nom propre.

Toutes les idées d'industrialisme et de rouerie sont en germe dans le cerveau d'Émile.

— Vous allez, dit-il au jeune homme, nous faire des articles sur la situation de l'Espagne.

— Y songez-vous? répond Emmanuel. Je ne sais pas un mot de politique.

— Raison de plus pour traiter la matière. Vous ne ressemblerez à personne.

C'était concluant.

Gonzalès, effrayé d'abord, se figura que, pour écrire ce genre d'articles, il

ne fallait qu'un peu d'aplomb. D'ailleurs, Émile devait le savoir mieux que tout autre.

Un premier article parut, grave, empesé, solennel.

On complimenta de tous côtés le jeune rédacteur. La signature était d'un effet merveilleux, et les abonnés, se croyant éclairés par un homme compétent, dévoraient la question espagnole.

Une querelle subite brouilla fatalement notre héros avec le rédacteur en chef, sans quoi Gonzalès serait aujourd'hui un de nos premiers écrivains politiques.

Le *Siècle* ouvrit ses portes au transfuge de la *Presse*, et Louis Desnoyers, direc-

teur du feuilleton, publia la nouvelle de *Gracioso.*

Sous ce titre suave se cachait un drame plein d'horreurs.

Vinrent ensuite, dans le même journal, *les Mignons de la lune,* — *Giangurgolo,* ou *l'Amoureux de la reine,* — *le Briseur d'images,* — *le Guap,* — *l'Épave de la Tremblade,* — et *le Tailleur de Leyde* [1], œuvres plus dramatiques encore, plus sombres, plus sinistres, mais remplies de mouvement et de qualités attachantes.

Publiées successivement, et, pour ainsi dire sans relâche, elles obtinrent une réussite complète, ce qui n'empêcha pas

[1] Toutes ces nouvelles ont été réunies en deux volumes par l'éditeur Gabriel Roux, sous ce titre général : *le Livre d'amour.*

l'auteur de laisser en chemin *le Tailleur de Leyde.*

Cette espièglerie, de ne point achever ses livres, Gonzalès la renouvelle un peu trop souvent pour qu'on la lui pardonne.

Journaux, abonnés et libraires attendent encore aujourd'hui la suite des *Mémoires d'un ange*, des *Francs Juges* et du *Vengeur du mari* [1].

[1] En fait d'ouvrages de longue haleine, Gonzalès n'a terminé que *les Frères de la côte*, *les Sept Baisers de Buckingam* et *Esaü-le-Lépreux.* Ce dernier livre, publié dans la *Patrie*, a obtenu beaucoup de vogue en 1848, malgré la république et les troubles de la rue. Voilà qui répond d'une manière victorieuse aux arguments de Paul Féval. A toutes les époques, les succès littéraires sont possibles. Nous avons entendu M. Delamarre lui-même affirmer que, les jours où il ne donnait pas le feuilleton d'*Esaü-le-Lépreux*, il vendait

Est-ce négligence, système ou paresse? Il y a, nous le croyons, un peu de ces trois choses. Emmanuel est doucement ému par le concert d'imprécations des abonnés qui demandent à grands cris la fin de ses livres.

Cela flatte son orgueil.

Il s'endort, comme un Castillan flâneur, sous l'oranger fleuri de sa gloire, et plus il soulève de plaintes, plus il est heureux.

De telles fantaisies ont leur péril, et nous ne voyons pas ce qui empêche

quinze mille numéros de moins. En conséquence, il voulut qu'on étriquât le feuilleton de théâtre, afin de pouvoir, même le lundi, servir aux abonnés deux ou trois colonnes de cette littérature friande. (Cela dut flatter médiocrement Jules de Prémaray.) Pour *les Sept Baisers de Buckingam*, Gonzalès eut la collaboration de M. Moléri.

les abonnés du *Siècle* de citer Gonzalès en police correctionnelle.

Ils seraient complétement dans leur droit.

Le Bec dans l'eau, titre inventé jadis par Emmanuel, peint ironiquement la situation dans laquelle il laisse ses lecteurs.

De pareilles fantaisies de la part d'un écrivain ne sont point permises, et doivent être justiciables des tribunaux.

M. Dutacq emmena Gonzalès avec lui à la *Caricature.* Il le nomma rédacteur en chef et lui donna pour collaborateurs Balzac, Alphonse Karr, Louis Desnoyers, Léon Gozlan, Eugène Guinot, Théophile Gautier, Alexandre Dumas, Édouard Ourliac et Taxile Delord.

La société, comme on le voit, était nombreuse, spirituelle et choisie.

Gonzalès voulut que le nouveau journal fît une guerre ouverte aux sottises et aux ridicules du jour.

On ne manqua pas de sujets de rédaction.

Sous cette rubrique, *les Grelots de Paris*, le rédacteur en chef décochait lui-même une foule de traits de satire contre les sots fastueux, les financiers, les lions à la mode, et contre toute la gent littéraire, artistique et théâtrale. Ce furent les *Grelots de Paris*, articles incisifs et pétillants, qui inspirèrent à Alphonse Karr l'heureuse idée de ses *Guêpes*.

A la même époque, Emmanuel faisait

jouer aux Variétés et au Palais-Royal trois ou quatre bluettes fort amusantes.

Le romancier lugubre donnait dans la littérature légère et s'en acquittait au mieux; le sombre et le gai sont deux faces presque égales de sa nature.

On remarquait autrefois que, sous la plume de Benjamin Constant, le mot *énergie* revenait sans cesse.

Madame de Staël, qui aimait à sentir les forces et les jouissances de la vie, répétait *la vie* presque à chaque phrase.

Gonzalès aime le rose, il voit tout en rose, et le mot *rose* arrive à chaque instant sous sa plume. Il vous parle de nuages roses, de songes roses, de pensées roses, de destins roses, de projets

roses, et, si notre mémoire est fidèle, il y a quelque part un de ses personnages qu'il a doué d'un cœur rose.

Or, ceci nous rappelle une anecdote tragico-rose, dont sa biographie doit faire mention.

Tout en rédigeant la feuille de M. Dutacq, il envoyait au *Figaro,* sans les signer, des notices passablement agressives, où il traçait à sa manière le portrait des illustrations modernes.

Cela s'appelait : *Galerie des Grands Hommes en miniature.*

Gonzalès dirigeait ses attaques avec le sans-gêne chevaleresque et l'étourderie bruyante qui le distinguaient autre-

fois dans son rôle de Charles le Téméraire.

Flânant un jour sur l'asphalte, le long du boulevard des Italiens, il sent un bras qui s'appuie sur son épaule.

Il se retourne et voit Roger de Beauvoir.

— Parbleu! mon ami, je te cherche depuis une heure, dit Roger. Sais-tu la nouvelle?

— Non. De quoi s'agit-il? demande zalès, riant dans sa barbe, et devinant ce dont il allait être question.

— Je ne conçois pas que tu ne saches rien encore. Aujourd'hui, ce matin même, le *Figaro* nous éreinte, toi et moi.

— Bah? dit avec un flegme héroïque l'auteur anonyme des *Grands Hommes en miniature.*

— Tu comprends que le duel ici devient inévitable. Je me bats le premier. Si je succombe, tu prendras ma place.

— Allons donc! voilà qui est de toute impossibilité! crie Gonzalès en éclatant de rire.

— Hein?... me désapprouves-tu?... Où est l'obstacle?

— L'obstacle.... c'est qu'on se bat difficilement contre soi-même... Ah! si fait, on peut recourir au suicide... L'exiges-tu?... Pour une peccadille de ce genre, ce serait dur. Tu vois en ta présence l'auteur de l'article.

Roger de Beauvoir fit un bond terrible.

Son œil lança des éclairs ; il serra les poings d'une façon très-alarmante et tout à fait tragique.

L'article était réellement d'Emmanuel.

Voyant arriver son tour et le moment de suspendre sa miniature dans la *Galerie,* il n'avait pas voulu se ménager plus que les autres, et s'était accolé, dans le même cadre, un ami intime, dont il avait tracé la physionomie avec le même pinceau et les mêmes couleurs.

— Corbleu ! s'écria de Beauvoir, dont le visage était blême et dont les lèvres

tremblaient convulsivement, nous allons...

Il s'arrêta.

Gonzalès avait tant de naïveté dans son calme, et nous dirions presque tant d'innocence, que Roger honteux lui serra la main et continua sur un ton beaucoup plus doux :

— Nous allons dîner ensemble..... Bah ! cela vaut mieux !

— Tu as raison, dit Gonzalès. Dîner aujourd'hui, ou déjeuner demain, c'est absolument la même chose.

Ils s'embrassèrent, et l'on ne parla plus du *Figaro*.

Las du journalisme, Emmanuel prit une grande résolution de travail, et voulut asseoir enfin sa réputation de ro-

mancier sur des bases solides. Il publia la première partie des *Frères de la côte*, transportant tour à tour le lecteur au milieu des forêts vierges de l'Amérique ou sur le sol de l'amoureuse Espagne. Le pittoresque des mœurs sauvages, les exploits inouïs des flibustiers des Antilles, un récit toujours vif, une couleur toujours éclatante, une multiplicité d'épisodes remarquables donnent à cet ouvrage une physionomie particulière au milieu des productions contemporaines.

Les Frères de la côte furent reproduits par tous les journaux de province et traduits en quatre langues.

Cependant on reproche à Gonzalès d'y avoir fait jouer à un crocodile un rôle beaucoup trop important.

Son admiration pour certaines bêtes dépasse les limites permises. Il a prêté des sentiments héroïques tantôt à une meute de dogues, tantôt à un aigle, tantôt à un serpent.

Nous croyons que les animaux sont mieux logés dans les Fables de La Fontaine que dans le roman moderne.

Après le succès des *Frères de la côte*, Emmanuel éprouva le besoin de se reposer d'un effort littéraire, immense pour sa paresse.

D'abord il voulut visiter l'Italie.

Trois de ses amis s'offrirent à l'accompagner dans ce voyage ; ils s'appelaient Labiche, Leveau et Lecerf.

Devant cette incroyable association de

noms de famille, Gonzalès recula, songeant avec effroi aux fréquentes exhibitions de passe-ports, exigées le long de la route.

L'idée seule que les gendarmes ou les commis de la douane pouvaient le croire attaché au service d'une ménagerie, le fit renoncer au projet de traverser les Alpes. Il se borna modestement à l'ascension de la colline de Montmorency.

Nouveau Jean-Jacques, il eut là son ermitage et ses amours.

Mais nous laissons à notre auteur, si jamais il écrit ses *Confessions*, le soin de raconter le joli roman qu'il dénoua sous les ombrages de la poétique vallée.

Rien n'y manque, le mariage est au bout.

Madame Gonzalès est une femme accomplie, une perle rare, que la société parisienne la plus élégante s'est empressée de conquérir pour son écrin.

Sous prétexte de lune de miel, monsieur son époux continua de se reposer indéfiniment.

Toutefois, aiguillonné par Anténor Joly, qui n'exerçait pas avec Paul Féval seul son métier de commissionnaire en littérature, il écrivit pour le Courrier-Français les *Mémoires d'un ange.*

Au coin du foyer conjugal, madame Gonzalès lui avait sans doute raconté ses souvenirs.

Emmanuel ne demande qu'à s'enterrer dans son bonheur.

S'il n'est pas avide d'argent, comme on l'affirme, il n'est pas non plus avide de gloire, surtout quand elle s'achète par le travail.

Il surmontera peut-être sa paresse un jour [1], et ce qu'il y a de rassurant pour les œuvres qu'il nous réserve encore, c'est qu'il a plutôt à modérer et à châtier qu'à acquérir.

Après vingt ans de métier, peu de littérateurs en sont là.

[1] Nous l'y exhortons très-sérieusement. Déjà des bruits fâcheux d'exploitation littéraire à la Dumas sont parvenus à nos oreilles. Fi! Gonzalès est incapable de mettre le pied dans cette fange. Nous ne croyons pas à la *Pipe turque*. Du reste l'auteur lui-même, dans le second chapitre de la nouvelle, annonce qu'il en a emprunté les principaux éléments au conteur russe Pawloff. Donc les bruits qu'on a fait courir sont calomnieux.

Qu'il dompte son imagination au lieu de lui lâcher la bride, et qu'il s'applique à purger son style d'une richesse trop exubérante, au lieu de chercher la force et les effets nouveaux.

Dans son cabinet de la rue de Bréda, notre Français-Espagnol est superbe à voir, surtout les jours où il enveloppe sa longue personne d'une fastueuse robe de chambre en velours violet, fermée par un cordon tissu d'or et de soie.

Sous ce costume, avec sa bouche souriante et son œil bon enfant, il a l'air d'un roi sans façon.

Des babouches orientales, couvertes de riches arabesques, chaussent son pied illustre, et une toque brillante, d'une

petitesse fabuleuse, brodée par les blanches mains de madame, couvre son chef à la Cervantès.

Emmanuel est constamment chez lui.

Ce n'est point qu'il y travaille. Il s'abandonne aux douceurs éternelles d'une flânerie rêveuse, et regarde, tout un jour, le soleil qui poudroie dans les entes de ses rideaux, ou qui vient jouer sur les rosaces du tapis.

Dans son caractère, aucune trace de suffisance, aucune jalousie de métier.

Sur l'honneur, c'est le premier écrivain que nous ayons vu reconnaître franchement, loyalement, sans restriction, le talent de ses confrères. Il sait définir à merveille la nature de leur mé-

rite, les beautés ou les défauts de leurs œuvres.

Gonzalès ferait un excellent critique, s'il ne lui manquait pas les deux qualités essentielles de la profession : le pédantisme et l'envie,

FIN.

PARIS. IMPRIMERIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

On n'accueille la supériorité chez les femmes qu'à titre d'exception, — et on ne l'admet que dans les arts de pur agrément, dans ce qu'on regarde comme des jeux frivoles et puérils.

On a inventé contre les femmes le club et le cigare. Les hommes ne sachant plus leur faire la cour, par suite de nos progrès politiques, — ils feignent de les croire incapables de sortir de la question des modes et chiffons et les séquestrent dans le cercle de la valse et de la Polka.

Toutes les femmes sont cependant un peu poëtes par l'imagination, anges par le cœur et diplomates par l'esprit. Leurs vertus sont bien à elles ; leurs vices sont de notre façon ; nous les leur enseignons. Elles obéissent à leurs professeurs.

Emmanuel Gonzalès

(…e l'Album de la Societé des Gens de Lettres)   Imp. Lith. de V. Janson rue Dauphine 16

EN VENTE:

Méry.
Victor Hugo.
Emile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.

SOUS PRESSE :

VÉRON, — INGRES, ETC.

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

37

INGRES

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes.

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855



INGRES

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44



INGRES

LES CONTEMPORAINS

INGRES

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

—

1855

INGRES

Les artistes sont comme les jolies femmes : ils tombent parfois dans un excès de coquetterie.

M. Ingres, par exemple, cache avec beaucoup de soin la date de sa naissance ; il est persuadé que plus on le

croira vieux, moins on lui accordera de talent.

Si quelque malavisé lui adresse la question banale :

— Quel âge avez-vous ?

Il répond invariablement :

— Mon Dieu, je l'ignore ; j'ai si peu de mémoire !

Une telle faiblesse est inexcusable. Nous ne souffrirons pas que notre grand peintre s'expose au même ridicule que cette douairière, dont on disait :

« — Elle s'avoue trente ans, cette année-ci ; mais, l'année prochaine, elle n'en aura plus que vingt-neuf. »

Ingres (Jean-Dominique-Augustin), naquit à Montauban, le 15 septembre 1781. Son quinzième lustre est donc à peu près révolu.

Sa vie d'enfant nous offre quelques détails assez bizarres.

Il ne manifesta d'abord aucune disposition pour la peinture. Son père eut l'imprudence de lui donner tout à la fois un archet et un crayon [1].

Jean-Dominique-Augustin trouva beaucoup plus de plaisir à apprendre la

[1] Presque toujours, en province, les artistes cumulent et s'accrochent à plusieurs branches de l'art. M. Ingres père était peintre et musicien.

gamme qu'à fabriquer des yeux, des nez et des oreilles.

Ce fut un beau jour que celui où il put exécuter *Ah! vous dirai-je, maman,* sur le stradivarius apocryphe qu'on lui laissait entre les mains.

Jusqu'à sa quinzième année, tous ses essais de pinceau n'aboutirent qu'à d'abominables croûtes.

Mais il jouait du violon de manière à ne pas désespérer complétement les oreilles susceptibles.

Une autre passion que celle de la musique s'empara tout à coup d'Augustin et acheva de lui faire négliger ses étu-

des de peinture. On organisait à Montauban de petits théâtres de société. Le jeune homme offrit d'abord ses services à l'orchestre, puis il désira sauter pardessus la rampe et se mêler aux acteurs.

On n'a jamais su par quelle maligne influence la tragédie lui devint tout à coup sympathique.

Il étudia les rôles de *César,* de *Mahomet,* de *Britannicus.* et représenta ces nobles personnages d'une façon burlesque , mais sans exciter trop d'esclandre.

Enhardi par l'impunité, l'outrecuidant

jeune homme ne craignit pas d'aborder *Orosmane*.

Alors, malgré toute leur indulgence, les spectateurs furent contraints d'arrêter brutalement la vocation de ce fils indigne de Melpomène. Il fut reçu dans son quatrième rôle comme autrefois l'époux de Vénus au festin de l'Olympe, c'est-à-dire qu'il excita l'hilarité la plus bruyante et la plus complète.

Après les rires vinrent les sifflets.

On assure même que certaine tirade valut au malencontreux Orosmane assez bon nombre de projectiles.

Humilié du peu de réserve de ses compatriotes dans la manifestation de

leur droit de critique, Ingres se consola par des coups d'archet.

Bientôt néanmoins cet esprit irrésolu trouva son idéal. Toutes ses recherches, tous ses tâtonnements cessèrent.

Dans un voyage à Toulouse, il aperçut au musée de cette ville une copie magnifique d'un tableau de Raphaël, rapportée d'Italie par M. Roques, professeur de peinture très-habile.

Rien de semblable n'avait encore frappé les regards du jeune homme.

Il fut ébloui par un rayon lumineux, comme saint Paul sur le chemin de Damas, et le ciel artistique déroula devant lui ses plus larges horizons.

M. Roques le reçut parmi ses élèves.

Dominique-Augustin fit en six mois des progrès extraordinaires, ce qui n'autorise pas toutefois un de ses biographes [1] à dire « qu'il se sentait déjà réellement peintre, et même un peu plus peintre que le Corrége. »

Il y a d'imprudents amis, toujours prêts à saisir le pavé de l'ours, et nous arrêtons le bras du thuriféraire maladroit qui brise le nez de l'idole à coups d'encensoir.

M. Ingres a eu constamment des détracteurs par trop opiniâtres ou des apologistes par trop exaltés.

[1] Jules Garnier.

Entre les uns et les autres, il y a juste la place du tribunal où la Vérité siége, et maintenant que les passions font silence, il lui sera permis d'élever la voix.

Dominique-Augustin n'était donc pas, à seize ans, plus peintre que le Corrége; mais il avait les qualités d'un excellent élève.

Sa famille prit la résolution de l'envoyer à Paris.

Le jeune homme sacrifiait décidément l'archet à la palette.

Toutefois il voulut faire à sa ville natale des adieux en musique, et joua sur le théâtre de Montauban un concerto de

Viotti, qui n'excita ni huées ni projectiles.

C'était la revanche d'*Orosmane*.

Huit jours après, reçu à Paris dans l'atelier de David, il s'y mêla, obscurément d'abord et comme faisant nombre, à la troupe tumultueuse de rapins qui l'encombrait; mais bientôt sa vivacité méridionale et la brusque franchise de ses allures attirèrent l'attention sur lui.

Au sein du temple où l'on déifiait l'auteur de l'*Enlèvement des Sabines*, Ingres osa jeter le premier blâme sur le culte universel que l'Europe rendait à

David. Apôtre de la vraie foi dans l'art, le jeune homme s'insurgeait contre la composition théâtrale du maître.

Il lui reprochait avec raison de transporter la statuaire sur la toile.

Quand Dominique-Augustin parlait des tableaux de Raphaël, comme suavité de contours et comme souplesse de lignes, son œil rayonnait d'enthousiasme; il faisait des prosélytes, et, dans l'atelier même, il réussit à élever école contre école, autel contre autel.

En 1800, juste à l'aurore du siècle, Ingres obtint le second prix de peinture.

L'année suivante, il remporta le grand prix de Rome [1].

Mais il eut le regret de ne pouvoir se rendre en Italie, cette terre promise des arts, vers laquelle s'envolaient depuis si longtemps ses vœux et ses espérances.

Depuis 93, on avait supprimé l'École française de Rome.

Le droit d'aller sur les bords du Tibre étudier l'œuvre des maîtres était remplacé, pour le lauréat, par une pension de mille francs.

[1] Le sujet du concours était l'*Arrivée des ambassadeurs d'Agamemnon dans la tente d'Achille.* Ce tableau de M. Ingres est à l'École des Beaux-Arts.

Ingres fut donc obligé de rester en France.

On lui commanda un portrait du premier consul pour le corps législatif, et un *Bonaparte passant le pont de Kehl*, qui excita des critiques sévères. Il est de fait que cette toile, en dépit des shakos, des uniformes et de l'attirail guerrier qui la couvre, semble inspirée plutôt par une lecture d'Ossian que par un bulletin de nos armées victorieuses.

Tout annonçait, dès lors, qu'Augustin serait l'irréconciliable adversaire du réalisme en peinture.

Philémon et Baucis, ainsi que la *Vénus blessée par Diomède et regagnant*

l'Olympe, sont des tableaux qui appartiennent également à la jeunesse de M. Ingres.

En 1806, l'École de Rome fut rétablie.

Notre disciple enthousiaste de Raphaël put aller enfin contempler les chefs-d'œuvre pour lesquels il avait une admiration si vive.

Une fois à la source du génie artistique il ne voulut plus revenir en France, et se livra, quatorze années durant, à l'étude assidue des grands modèles, se faisant une doctrine dont il ne s'écarta plus.

Dans cette contemplation fervente des merveilles raphaélesques, Ingres acquit

toutes les qualités précieuses qui distinguent son talent : le soin du dessin, l'harmonie, la délicatesse, le moelleux de la ligne ; l'expression, la dignité, le calme de la pose.

Voilà sur quoi ses ennemis les plus acharnés ne l'attaquent pas.

Mais il leur prête le flanc d'une autre manière, et leur donne, au point de vue de la couleur, une éternelle occasion de le combattre.

Soit dédain chez l'artiste, soit système, — car il a prouvé, depuis, que ce n'était point impuissance, — il s'obstine à ne laisser à sa peinture ni animation, ni coloris, ni lumière.

A l'exemple du père Loriquet, ce jésuite historien qui essaya d'effacer l'empire français de l'histoire du monde, en écrivant que César sur le trône fut tout simplement M. de Buonaparte, général en chef des armées de Sa Majesté Louis XVIII, Ingres semble protester contre la couleur, ou la nier, en n'en tenant pas compte.

On a dit avec raison que le pinceau de ce maître exprimait plutôt l'absence de la vie que la vie elle-même.

Les critiques ont fait à ce sujet une curieuse découverte.

— Comment voulez-vous, disent-ils, que M. Ingres ne soit pas le bourreau de

la couleur, puisque le mot latin *niger* est l'anagramme de son nom? Il est à tout jamais voué au *noir* et au *gris obscur.* C'est une prédestination.

Personne n'essaiera de défendre le grand artiste contre ces reproches trop mérités.

Toutes les récriminations dont il est l'objet sur ce point nous semblent d'une entière justesse, et, dans le cours de cette étude biographique, en recherchant les défauts ou les beautés de ses œuvres, nous n'aurons pas à nous occuper du coloris.

Nos lecteurs sont prévenus, une fois

pour toutes, qu'il est généralement faux, imparfait ou nul.

M. Ingres, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, resta quatorze années en Italie.

Son ardeur au travail fut extrême.

Outre une multitude de portraits et de toiles d'étude, il composa deux adorables *Baigneuses,* d'un dessin merveilleux et d'une grâce exquise, — *Œdipe et le Sphinx,* — *Jupiter et Thétis,* — *Raphaël et la Fornarina,* — *Romulus emportant les dépouilles opimes,* — *le Songe d'Ossian,* sombre et puissant tableau d'imagination, — *Virgile lisant*

l'Énéide, — *Françoise de Rimini* [1], — *Roger délivrant Angélique*, — *l'Arétin chez le Tintoret*, — *Don Pedro baisant l'épée de Henri IV*, — *la Chapelle Sixtine*, — *Raphaël et le cardinal Bibiena*, — *Philippe V et le maréchal de Berwick*, — *l'Odalisque couchée*, — *le duc d'Albe à Sainte-Gudule*, — *Henri IV jouant avec ses enfants*, — *la Mort de Léonard de Vinci*, l'une de ses œuvres les mieux conçues et les plus pathétiques, — et enfin *Jésus-Christ remettant*

[1] On a fait un crime à M. Ingres d'avoir représenté dans cette peinture l'amant trop beau et le mari trop laid, — preuve nouvelle de l'ignorance de MM. les journalistes, qui ne se donnent pas la peine d'ouvrir les chroniques. Le mari de Françoise était difforme, et Paolo passait pour le plus beau chevalier de son temps.

les clés du ciel à saint Pierre, tableau qui se voit au musée du Luxembourg.

Parmi ces nombreuses compositions, expédiées de Rome au Louvre, et qui ont soulevé tant d'orages, beaucoup sont dignes d'une louange absolue, et *la Chapelle Sixtine*, entre toutes, est un magnifique chef-d'œuvre [1].

[1] M. Sudre, un de nos lithographes les plus distingués, a rendu ce tableau avec le plus remarquable talent. Chacune des épreuves de son œuvre ne s'est pas vendue moins de *cent francs.* Il est le seul auquel M. Ingres, très-jaloux de son suffrage, permette de reproduire ses œuvres, comme Nadar jeune est le seul photographe auquel il envoie toutes les personnes dont il veut avoir la ressemblance parfaite. Les photographies de Nadar sont si merveilleusement exactes, que M. Ingres, avec leur secours, compose ses plus admirables portraits sans avoir besoin de la présence de l'original.

C'est l'unique tableau où M. Ingres ait daigné se montrer coloriste.

Ayant une bonne fois prouvé victorieusement qu'il pouvait, comme tout autre, puiser sur sa palette l'éclat et la transparence, il revint à ses tons noirs, à ses nuances obscures, et y persista, quoi qu'on pût lui dire, avec l'endurcissement d'un esprit de ténèbres.

En voulant rendre plus complète et plus efficace sa réaction contre David, il tomba dans l'exagération de l'idéal.

Avec ses plus chauds partisans, nous admirons *l'Odalisque couchée ;* nous nous prosternons devant les délicatesses exquises du contour, devant la douceur

des lignes; nous convenons de la suavité de la forme et de sa magnificence, mais nous sommes également de l'avis de l'Aristarque railleur, qui s'écriait :

« — Je défie cette grande *désossée* de se tenir debout! »

De même, il est impossible, dans le *Roger délivrant Angélique*, de ne pas s'extasier sur la délicieuse poésie de cette création ; mais, ce qu'on ne peut admettre, ni justifier, ni défendre, c'est ce terrible Roger de carton peint, avec son hippogriffe en zinc.

Évidemment l'auteur de ces tableaux a pris plaisir à braver la critique.

Peu lui importait que la foule se récriât sur l'extravagance de ses tons ; il lui répondait par ce vers d'Horace :

Odi profanum vulgus et arceo.

Mais, en attendant, le succès n'arrivait point, et la fortune imitait le succès.

Commandées par le gouvernement, plusieurs des toiles dont nous avons donné l'énumération étaient payées d'une façon plus que modique, et les amis du peintre lui répétaient chaque jour :

— Tu n'arriveras jamais, si tu ne changes pas ta manière.

Ingres ne les écoutait pas.

Un des traits les plus caractéristiques de sa nature est l'entêtement.

Un front, beaucoup plus haut que large, explique, chez lui, d'après le système des phrénologues, cette persévérance opiniâtre, cette humeur chagrine, méfiante et jalouse dont il a donné tant de preuves.

Développé vers le sommet, son crâne accuse les protubérances très-distinctes de l'imitation , de l'harmonie, de la domination et de la ligne.

Le docteur Gall eût étudié avec joie cette tête remarquable, et les doctrines de Lavater appliquées au visage de M. Ingres, forceraient les plus incrédu-

les à y reconnaître, nonobstant les courbures facétieuses du nez, un grand cachet de rêverie, d'exaltation et de puissance.

Ayant contre lui les adeptes de David, unis aux partisans de la couleur; sachant que les journalistes le griffaient de leur plume, et que le public passait devant ses toiles avec une indifférence complète, l'intrépide artiste ne se reconnut point vaincu.

Sourd aux instances réitérées de ses amis, il ne changea rien à sa manière, et, comme ses tableaux ne se vendaient pas, il fit pour vivre des portraits et des esquisses à la mine de plomb.

C'est ici le cas ou jamais de prévenir le lecteur contre le déplorable exclusivisme qui règne dans les arts.

Messieurs les peintres surtout sont des espèces d'ogres qui se dévorent entre eux avec une réciprocité touchante. Ils ont tous la prétention de faire école et ne reconnaissent à un rival ni mérite ni talent.

Voici une anecdote assez divertissante, que nous tenons d'un dessinateur célèbre, un peu moins exclusif que ses confrères, et dont la prudence nous oblige à cacher le nom pour ne pas l'exposer à trop de rancunes.

Prié de recueillir chez quelques maî-

tres des dessins pour l'album de la Société des gens de lettres, l'artiste dont nous parlons se met en campagne un beau jour.

— Où vas-tu? lui demande un peintre de ses amis, avec lequel il se croise à l'embarcadère de la rive gauche.

— Je vais à Versailles, chez Horace Vernet.

— Bah!... chez l'épicier?.. Tu le vois donc?

— Oui, de temps à autre.

Alors, je ne te parle plus!

Et ce Michel-Ange douteux, qui traite

d'*épicier* notre grand peintre populaire, quitte son ami sans lui presser la main.

Deux heures après, le pourvoyeur de l'album, revenu de Versailles, se dirige vers la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Au coin de cette rue, il se trouve en face d'un Van Dyck aussi douteux que le Michel-Ange de l'embarcadère, et qui lui adresse précisément la même question :

— Où allez-vous ?

— Chez Eugène Delacroix.

— Peste ! je devine... Vous allez lui apprendre à faire un nez ? C'est de bon besoin !

Et le Van Dyck descend la rue en éclatant de rire.

Notre dessinateur entre chez Delacroix.

Il y a là vingt personnes. Tout naturellement on parle peinture. Les opinions se heurtent; on y arrive à citer quelques noms propres, et des visiteurs étourdis s'avisent de faire l'éloge de M. Ingres.

Delacroix tressaille; il devient blême.

On le voit desserrer le nœud de sa cravate, comme pour dégager sa respiration, et il s'écrie d'une voix furibonde en arpentant son atelier de long en large:

— C'est une horreur !.... Venez-vous ici pour m'insulter ?... M. Ingres ?... un peintre de *nature morte*, un élève du cimetière, un coloriste qui va chercher ses tons à la Morgue !.... On devrait percer de clous les mains indignes qui ont peint ces blafardes et cadavéreuses figures d'*Angélique* et de l'*Odalisque !*

On crut un instant que le roi de la couleur allait être frappé d'apoplexie.

Notre anonyme jugea le moment inopportun pour lui adresser sa requête au sujet de l'album.

Il courut chez Decamps, auquel il raconta la scène dont il venait d'être témoin.

— Que diable alliez-vous faire chez cet homme-là ?.... Est-ce qu'il badigeonne toujours? s'écria l'auteur du *Corps de garde turc*, en haussant les épaules.

Dans l'intérêt de la Société des gens de lettres, le dessinateur fut obligé de recourir à un petit mensonge, car jamais Decamps n'eût rien crayonné sur l'album, s'il avait pu craindre le voisinage d'un dessin quelconque d'Eugène Delacroix.

Une sorte de malédiction tombait, ce jour-là, sur notre pauvre artiste.

Comme il sortait de chez Decamps, il

rencontra Diaz, accompagné d'un autre partisan fougueux de la couleur.

— Mille bombes! cria le père de la *Diane chasseresse*, croirais-tu que, ce matin même, à la salle Bonne-Nouvelle, on nous a tenu vingt minutes en face d'une toile de Ingres? Nous avons été forcés l'un et l'autre d'admirer par complaisance cette croûte odieuse....

— Tout beau, messieurs, tout beau! Je suis un élève de celui que vous traitez si mal.

— Eh! cela n'est pas à votre éloge! cria le coloriste qui donnait le bras à Diaz. Si j'étais de l'Empereur, voyez-

vous, je le ferais guillotiner, votre affreux père Ingres.

— Tu vas un peu loin. Laisse-lui la tête, et ne lui coupe que les deux bras, interrompit Diaz. Mais le brigand serait capable de peindre, comme Ducornet, avec le pied. Qu'il prenne garde à lui! La première fois que je le rencontrerai sur ma route, il est sûr d'avoir mon *pilon* dans le ventre!

Chacun sait que le *pilon* de Diaz est une jambe de bois.

Voilà notre anecdote, et l'on sait à présent comme les peintres se jugent entre eux.

Aux expositions du Louvre on plaçait régulièrement dans un angle obscur, ou beaucoup trop haut, les toiles envoyées de Rome par M. Ingres.

Le baron Gros, Gérard et Girodet, les maîtres à la mode, avaient remarqué ces peintures; elles excitaient en eux de vives inquiétudes, et plus d'une fois ils se glissèrent dans la foule pour les examiner furtivement, très-satisfaits, du reste, de les voir exposées d'une manière si défavorable, et se gardant bien de réclamer pour elles une meilleure place.

Entre rivaux de palette on n'a pas de ces générosités.

Ingres finit cependant par conquérir à Rome d'intelligentes et honorables sympathies.

M. Marcotte d'Argenteuil, qui devint par la suite son ami le plus cher, lui acheta beaucoup de tableaux, entre autres *la Chapelle Sixtine.* Il s'en rendit acquéreur à un prix très-médiocre, et bien certainement on la revendrait aujourd'hui vingt fois plus qu'elle ne coûta [1].

Le marquis de Pastoret, ambassadeur de France, commanda lui-même quelques tableaux à M. Ingres.

Si la fortune obstinée ne lui souriait

[1] L'*Odalisque couchée*, dont nous avons fait men-

pas encore, il semblait du moins avoir une chance moins implacable.

Près de la villa Médicis habitait une famille française, qui, ayant accueilli le jeune peintre dès les premiers jours de son arrivée à Rome, continuait de lui témoigner une grande bienveillance.

Dans les soirées intimes, on parlait souvent d'une jolie parente, restée de

tion plus haut, fut également vendue à très-bas prix. Perdue dans les parages les plus élevés de l'Exposition, elle échappait à presque tous les regards, et Granet, qui se chargeait à Paris des affaires de Ingres, n'en trouva que douze cents francs. « Hélas! c'est bien peu, écrivait-il à l'auteur. Mais votre belle œuvre ne sera pas appréciée. Mandez-moi bien vite que je puis la vendre, afin que je prenne l'acheteur au mot. »

l'autre côté des Alpes, dans une petite ville de Champagne.

On vantait ses douces qualités, sa nature aimable

Sur la foi de ces louanges, notre peintre en devient éperdument épris.

Un échange de portraits a lieu.

La jeune fille est ensuite appelée à Rome; on met les originaux en présence, les sympathies s'accordent, l'amour se gagne; bref, un prêtre bénit le mariage de l'artiste avec la cousine champenoise.

Madame Ingres a été l'ange gardien de son époux.

Elle l'a sauvé du découragement, elle l'a soutenu dans les mauvais jours.

A Rome, elle arrivait par des prodiges d'économie à chasser du ménage le pâle fantôme de la gêne : elle trouvait moyen, comme on dit vulgairement, de faire de deux sous trois sous. La bonne cuisine, si estimée de M. Ingres, ne lui fit jamais défaut, même aux époques de la plus grande détresse financière.

Au milieu de l'année 1820, le peintre quitta Rome pour se rendre à Florence, où il resta quatre ans.

Il y composa ses deux toiles de l'*Entrée de Charles V à Paris* et du *Vœu de Louis XIII*.

Le gouvernement français lui avait commandé ce dernier tableau, et M. Ingres l'apporta lui-même à Paris, en 1824.

Cette fois, la critique ne fut pas heureuse.

Elle se passionna tellement contre le *Vœu de Louis XIII*, qu'elle éveilla l'attention de la foule par ses clameurs. Loin de tuer l'artiste, elle le fit naître à la célébrité.

Ingres avait quarante-quatre ans, lorsqu'on daigna reconnaître dans son œuvre la main d'un maître et le génie d'un chef d'école.

A partir de ce jour, le peintre idéaliste fut accepté.

Six ou sept ans plus tard, un crayon malin, celui de Lorentz, représenta M. Ingres vêtu d'une robe immaculée, et déployant deux ailes d'archange pour s'envoler au ciel.

Une banderole, se déroulant sous les pieds du maître, portait cette légende :

Et Virgo assumpta est in cœlum.

Prosternée, les mains jointes, la foule de ses disciples, dans laquelle on distinguait Ziégler, Lehmann, les deux Balze et les frères Flandrin, semblait en exase devant cette assomption miraculeuse.

Cette charge de Lorentz eut un succès ou.

La plume de Laurent Jan se mêla de l'affaire, et le dessinateur, aidé de l'écrivain, annonça un *Panthéon* complet, où devaient figurer l'une après l'autre toutes les célébrités contemporaines.

Malheureusement, le pouvoir d'alors trouva la publication trop spirituelle.

Il ne parut après Ingres que deux livraisons, contenant les portraits d'Alfred de Vigny et d'Alexandre Dumas.

On représentait l'auteur de *Chatterton* avec une petite poupée dans les mains, qui avait la figure de madame Dorval et le costume de Kitty Bell. Cette poupée folâtre tournait un rouet, correspondant

à la blonde chevelure du poëte, et lui filait une queue magnifique.

Pour ce cher monsieur Dumas, c'était bien autre chose.

Le crayon coupable avait réuni la personne du dramaturge et celle d'Ida, sa légitime moitié, dans un seul et même bilboquet, dont la quille terminée en pointe laissait reconnaître la tête éthiopienne d'Alexandre. Ida, sous la forme d'une grosse boule, voltigeait au-dessus de l'instrument moqueur.

Ces messieurs furent invités, par ordre, à cesser leurs caricatures.

Revenons à M. Ingres, dont la renom-

mée jalouse récompensait enfin les longs travaux, la patience et les efforts. En 1825, il fut décoré de la Légion d'honneur; puis on lui ouvrit à deux battants les portes de l'Institut.

Fort heureusement, à l'Académie de peinture on ne prononce pas, comme à l'Académie française, l'éloge de son prédécesseur.

Ingres succédait à Denon, son antagoniste le plus implacable, son ennemi le plus aveugle.

En 1827, il termina le plafond de l'*Apothéose d'Homère*, que M. Ponsard aurait bien dû méditer dans ses détails su-

blimes, avant d'étriquer d'une manière aussi bourgeoise le glorieux manteau du père de l'*Énéide.*

Cette toile immense, détachée du salon Charles X, pour être portée à l'Exposition universelle sous les yeux de l'Europe, est véritablement une œuvre de génie.

Les écrivains célèbres de tous les âges et de toutes les nations environnent le trône d'or de l'immortel poëte.

Une haute intelligence a présidé à la conception de cette peinture; le style en est châtié, sévère; la science y est parfaite.

Et quelle diversité d'expressions dans ces figures, qui toutes sont des portraits! Quel art il a fallu pour grouper dans une attitude uniforme une si grande quantité de personnages! La plupart sont debout, et le peintre a su échapper à la monotonie, en variant ses types avec une adresse merveilleuse, avec un rare bonheur.

Malheureusement un coloris terne et froid jette une teinte presque funèbre sur cette composition, qui devrait resplendir au contraire d'un éclat poétique et lumineux.

Ingres fait beaucoup moins appel à l'imagination qu'à l'intelligence. Par

l'intelligence seule il comprend le beau, par elle il arrive à le traduire.

Aucun peintre, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, ne compose avec plus de logique.

Il n'y a rien d'inutile dans ses tableaux. Attitude, mouvement, expression, tout a sa raison d'être ; il étudie le moindre détail avec scrupule. Son action, toujours simple, a le triple cachet de l'unité, de la vérité, de la grandeur.

Dans le feu de son succès, l'auteur de l'*Apothéose d'Homère* se hâta d'ouvrir une école.

Jamais, en France, atelier de peintre ne compta si grand nombre d'élèves. Ils furent là jusqu'à deux cents rapins, tous animés de la plus complète intolérance, et déclarant une guerre ouverte aux élèves de Gros, dont l'atelier se trouvait malheureusement dans le voisinage.

La troupe endiablée des *Ingristes* s'appliquait à désespérer l'école rivale.

Un jour, le pauvre baron Gros, traversant Paris, aperçut, en charge, le long des murs, un épisode connu de sa *Bataille d'Eylau :* le chirurgien français qui offre à un blessé prussien les secours de son art. Les deux cents rapins de l'atelier de M. Ingres avaient appris à

crayonner cette charge, et les rues de la capitale en étaient infestées.

Comme le prophète juif, Gros eût volontiers maudit et livré aux ours tous ces enfants espiègles, qui se permettaient de le tourner en ridicule.

Très-souvent il se plaignait à M. Ingres.

Celui-ci le vit, un soir, entrer tout furieux.

— Monsieur, cria le baron, vos élèves viennent encore de m'insulter !

— Comment cela, monsieur ?

— Ils m'ont appelé *Muscle* et *Biceps*.

— Je saurai le nom des coupables, dit Ingres, et je vous jure qu'ils vous feront des excuses.

Une enquête commença.

Les premières informations prises amenèrent cette découverte, que, deux Ingristes se lavant les mains, une demi-heure auparavant, dans la cour de l'Institut, l'un s'était écrié, à l'aspect du bras robuste et charnu de son camarade :

« — Quels muscles ! quel biceps !

Le baron Gros passait.

Il crut que ces mots étaient une apostrophe à son adresse. De là sa colère.

Malgré les explications pleines de vrai-

semblance données par l'admirateur de muscles, Ingres lui ordonna d'aller présenter sur-le-champ des excuses au peintre offensé.

Néanmoins il ne déployait pas toujours une sévérité pareille.

Un individu blond, à face candide, entre un matin dans l'atelier. Son extérieur et ses manières trahissent un enfant de la Grande-Bretagne.

— Je avais envie très-fort d'étudier le peinture. Combien vous donner de temps à chacune des leçons? demanda-t-il à M. Ingres, dans son idiome d'Outre-Manche.

— Presque rien, deux ou trois secon-

des par jour, dit celui-ci, trouvant la question baroque, et y répondant sur un ton fort brusque.

— Haô! cela faisait par an très-peu de chose.

— Environ quinze ou vingt minutes, dit un élève qui remarquait l'impatience du maître.

— Quinze minutes... Haô!... Et combien le pension par mois?

— Je ne sais pas, répondit Ingres. Arrangez-vous avec le massier, c'est lui qui s'occupe de ces misères.

Il désignait au fils d'Albion l'élève qui avait pris part à l'entretien. Puis il quitta l'atelier en haussant les épaules.

— Monsieur le gentleman massier, dit l'Anglais avec un respectueux salut, combien le enseignement par mois, s'il vous plaît?

— Quinze francs.

— Haô! pour trois secondes?... cela faisait...

— Cent quatre-vingt-deux francs par an, milord. Ici les leçons coûtent un peu plus de cinq cents francs l'heure.

— Goddem! ce était beaucoup cher... beaucoup!

La foule des élèves écoutait ce dialogue.

— Impie! vandale! grommelaient-ils

entre leurs dents. Ah! tu marchandes les leçons du maître!

Un éclair jaillit de tous les regards.

On ne se parla pas, on se comprit. Un geste du massier désignait le modèle nu sur son estrade.

Aussitôt les blouses, les vareuses, tous les vêtements disparurent comme par un coup de théâtre, et cent trente élèves, se donnant les mains et formant la chaîne, exécutèrent autour de l'Anglais une sarabande échevelée dans le costume des sauvages.

Le malheureux, ahuri par leurs cris féroces et ne pouvant s'échapper de ce cercle infernal, se sentit pris de vertige.

Il chancela sur ses genoux et tomba la face contre terre, appelant au secours avec désespoir. Dans sa persuasion intime il croyait que la frénésie des élèves irait jusqu'au sacrifice humain.

En ce moment, le maître entr'ouvrit la porte.

On courut lui expliquer la cause de cette scène singulière.

Il sourit, regarda le spectacle en amateur, et se retira, disant :

— C'est bien. Je trouve tout simple que vous vous amusiez, mes enfants. Au fait n'êtes-vous pas ici chez vous?

L'Anglais ne fut pas mangé ; mais il faillit mourir d'épouvante.

A Paris, il n'est pas un atelier de peinture dont les rapins n'aient exécuté quelque tour de ce genre.

M. Ingres fut nommé professeur à l'École des Beaux-Arts, le 26 octobre 1829. Il excita constamment chez ses élèves une sorte de fanatisme. Quand il faisait le tour des chevalets ou des tables (cela s'appelait donner la leçon), il écrasait un bout de crayon noir sur les endroits de la toile qui lui semblaient défectueux, et se contentait, sur le papier, de corriger de l'ongle les contours incorrects.

Beaucoup de rapins, après cela, ne touchaient plus à la feuille, et l'encadraient précieusement, pour conserver

intacte la trace de l'ongle vénéré du maître.

Toute sa vie, M. Ingres s'est montré fort rigoureux sur le choix de ses modèles.

La femme admise à poser devant lui reçoit, par cela même, un certificat absolu de beauté plastique, et, comme on le devine, les sujets de ce genre sont très-rares.

Néanmoins, après mille recherches, le peintre avait fini par en trouver un, aussi complet que possible.

C'était une jeune fille qui demeurait *extrà muros*.

Il l'engagea pour venir poser tous les jours. Mais cette autre Vénus Callipyge trouvait parfois beaucoup trop longue la distance qui séparait son logis de l'atelier de M. Ingres. Elle faisait régulièrement une station à mi-chemin, dans un cabaret borgne, où se réunissaient quelques artistes dramatiques de la banlieue et nombre de rapins de quinzième année.

Trouvant là beaucoup d'amis, la jeune personne oubliait l'heure au milieu des délices du grog ou des joies du bischoff.

Pendant ce temps, l'artiste, fatigué d'attendre et pestant après la donzelle,

expédiait à sa recherche tantôt un élève, tantôt un autre.

On savait où la trouver.

Quelquefois elle se laissait fléchir et suivait l'ambassadeur ; mais quelquefois aussi les prieres devenaient inutiles , et tout le zèle du Mercure échouait.

A l'époque des frimas, lorsque le poêle était chaud, lorsque l'eau-de-vie était bonne, il arrivait très-souvent que l'élève lui-même ne reparaissait plus. Entraîné par les séductions liquides, il restait au cabaret borgne, se chauffant, buvant, s'amusant avec les autres.

Tout à coup une voiture s'arrêtait à

la porte, et l'on entendait ce cri retentir :

— Le père Ingres !... c'est lui !... sauve qui peut !

Mais on n'avait pas le temps de fuir. La voix du maître, gourmandant son rapin flâneur et la drôlesse qui le faisait attendre, éclatait dans la salle comme un tonnerre.

Alors la scène devenait curieuse.

Notre gourgandine se jetait au cou du peintre, l'accablait de cajoleries, lui demandait pardon, promettait pour la centième fois d'être plus exacte, et finissait par inviter M. Ingres à boire un petit verre.

Si l'urgence était grande, si le tableau, veuf de son modèle, chômait depuis quelques jours, le grand peintre s'humiliait jusqu'au cassis.

Mais d'autres fois il persistait dans son courroux.

On l'entendait alors foudroyer de reproches la Vénus de barrière. Il sortait, en jurant ses grands dieux qu'il ne l'emploierait plus.

Cependant le modèle avait des formes si exquises et des contours si merveilleux que, le lendemain, M. Ingres apaisé lui envoyait sa voiture de très-bonne heure, afin que le cabaret borgne ne l'arrêtât plus en route.

Et l'on faisait la paix.

Nous devons à cette recherche de la perfection, constamment exercée par l'artiste, une foule de toiles précieuses, où la forme est rendue dans toute sa délicatesse et dans toute sa grâce.

M. Ingres peint en moins d'un jour la plus grande figure ; mais il est un mois, et souvent plus, à la retoucher, à l'embellir, à y ajouter des fioritures plus ou moins heureuses.

Il faut en quelque sorte sauver le peintre de lui-même et lui arracher son œuvre des mains, quand on veut la soustraire à cette éternelle manie des retouches, qui ôte souvent à l'inspiration

primitive beaucoup de son mérite et de son charme.

Les deux toiles de l'*Apothéose d'Homère* et de la *Stratonice* furent ainsi enlevées par violence ou par ruse.

Au sujet de la première, le directeur des Musées tendit à M. Ingres une sorte de guet-apens, sans quoi le tableau commandé n'aurait jamais pu être fixé au plafond du Louvre.

Ingres effaçait à chaque instant de nouveaux personnages, et les recommençait pour les effacer encore.

Le directeur était au désespoir.

Se rendant, un jour, chez l'artiste, il lui dit sur un ton câlin :

—Vraiment, mon cher monsieur Ingres, vous êtes mal ici, vous n'avez pas vos aises. Jamais, dans un atelier si étroit, vous ne pourrez juger de l'effet d'une si grande toile.

— Croyez-vous? dit l'artiste, ému de ce raisonnement.

— Sans doute; vous auriez dû le comprendre vous-même. Je vous ai fait préparer une salle très-vaste, infiniment plus propice à votre travail, et, si vous le permettez, j'enverrai demain prendre votre tableau.

— Diable! fit M. Ingres irrésolu.

— Voyons, cher maître, insista le di-

recteur, laissez-vous faire. Bien certainement vous me remercierez.

Le lendemain, l'*Apothéose* quittait l'atelier.

Une fois dans une grande salle du Louvre et sous une lumière splendide, l'auteur voulut juger de l'effet de sa toile comme ensemble, et se hâta de repeindre tous les personnages effacés.

Voilà ce qu'attendait notre directeur sournois.

Ayant constaté parfaitement, un soir, qu'il ne manquait à personne ni un bras ni un œil, il appela des ouvriers et fit poser la toile à la place qui lui était réservée.

Qu'on juge de la stupeur de M. Ingres, lorsque, le lendemain, ouvrant la porte de son atelier, il trouva ses couleurs éparses et ses chevalets gisant au milieu du désert de la salle immense.

On lui montra l'*Apothéose* au plafond.

— Miséricorde ! cria-t-il ; mais ce tableau n'est pas terminé !

Ses genoux fléchirent ; il éprouva le besoin de se trouver mal.

Reconnaissant toutefois que l'œuvre ne faisait pas mauvais effet, il se consola, jurant qu'on ne l'y reprendrait plus.

On l'y reprit néanmoins à quelque temps de là.

Le duc d'Orléans, qui avait eu la patience de poser environ six mois pour son portrait, ne voulut pas attendre dix ans la *Stratonice*[1], et la fit enlever de l'atelier du peintre, un jour que celui-ci avait été mandé à Versailles.

Ingres cria, tempêta, pleura, courut chez le prince et lui reprocha sérieusement de s'être rendu coupable d'un abus de confiance.

Mais tout fut inutile.

Enfermée dans son cadre, la *Strato-*

[1] Une des toiles les plus remarquables de M. Ingres. Le personnage de la fille de Démétrius Poliorcète est un type ravissant de beauté et de grâce. Malheureusement le peintre a exagéré, dans ce tableau, l'importance des accessoires. Les détails trop étudiés nuisent à l'intérêt de l'ensemble.

nice se trouvait à l'abri des éternelles caresses de son auteur.

Au sujet du portrait de l'héritier présomptif de juillet, on raconte une anecdote singulière.

Chacun se récriait sur la ressemblance, sur la physionomie, sur la noble expression de la tête, et le château tout entier se rendait à l'atelier de l'artiste, afin de contempler ce prodige.

Un concierge des Tuileries, accouru à la suite des maîtres, semblait en extase devant la toile.

Il s'écriait, l'œil humide et les mains jointes :

— Ah ! bonté divine ! *comme c'est ça!*

— Hein, mon ami?..... Tu es mon juge le plus sûr, toi ! lui dit M. Ingres, pour lequel toutes les admirations sont précieuses. Ton opinion me flatte, car enfin tu vois le prince à chaque instant.

— Oui, monsieur. Ah ! c'est lui tout craché... c'est bien monseigneur le duc de Nemours !

Ingres tomba sur un siége en poussant un cri de désappointement et de colère.

Evidemment, un de ses ennemis lui avait ménagé ce coup d'assommoir.

Le concierge, imbécile ou perfide, fut jeté hors de l'atelier par les rapins; mais le célèbre portraitiste fut malade

huit jours : l'abominable exclamation de cet homme ne lui sortait pas de l'esprit.

Déjà messieurs les critiques, au sujet de beaucoup de portraits antérieurs à celui du duc d'Orléans [1], avaient accablé le peintre d'injures.

Cette animosité féroce, qui s'attacha constamment à toutes les œuvres d'un pinceau célèbre, est à nos yeux la preuve la plus convaincante du génie de M. Ingres.

Mais les articles les plus cruels, les

[1] Ceux de Charles X dans ses habits royaux, du marquis de Pastoret, de M. Gatteaux, de M. Hittorf, de M. Baillot, de M. Molé et d'Armand Bertin.

phrases les plus outrageantes étaient destinés au *Martyre de saint Symphorien*, cette malheureuse toile, autour de laquelle on se battit au Louvre.

Car les enthousiastes y mettaient autant de rage que les détracteurs.

Si l'on en croit *l'Homme de rien*, biographe peu expert en peinture, la foule se prit à rire de « cette musculature colossale, de ces têtes énormes et de ces jambes surhumaines. »

Nous ne croyons pas que la foule ait jamais le droit de rire en présence de l'œuvre solennelle d'un maître. Si, dans ce tableau, le dessin est exagérément exprimé, la composition n'en reste pas

moins admirable, et les personnages sont posés avec une science parfaite·

Nous défendons à M. de Loménie de trouver rien de plus sublime dans l'art que le visage du saint martyr.

Harcelé, torturé par ses farouches aristarques, Ingres arrive, un matin, dans son atelier du palais des Beaux-Arts.

Il tient un journal, qu'il froisse avec une sourde colère, et dit à ses élèves, sur le ton découragé d'un homme vaincu :

— Décidément, il paraît, messieurs, que nous devons étudièr l'anatomie. Quon achète un squelette!

Mais, le lendemain, la vue du sinistre modèle le glace d'horreur.

Il gagne sa place à reculons, et pendant toute la durée de la classe il ne parle en aucune sorte de la leçon d'anatomie.

Le jour suivant, même horripilation du maître à la vue du squelette, et même silence au sujet des études annoncées.

Enfin, le troisième jour, voyant ses élèves distraits tourner les yeux vers la hideuse figure, il se lève, jette une exclamation furibonde, court au squelette, lui montre le poing, et s'écrie avec une véhémence extraordinaire :

« — Laideur! abomination! monstruosité !... Va-t'-en! va-t'-en! va-t'-en! »

Il n'y avait plus, le lendemain, de squelette dans l'école.

De cette singularité de M. Ingres, on aurait tort de conclure qu'il est un dessinateur de convention.

Certes, il n'ignore pas plus qu'un autre son homme écorché.

La charpente humaine lui a révélé ses mystères; mais il dissimule dans cette charpente tout ce qui lui semble opposé au beau. Il professe pour le heurté une antipathie profonde.

Après les scènes affligeantes qui eurent lieu devant la toile du *Saint-Symphorien*, M. Ingres refusa d'exposer ses œuvres [1].

[1] Il persista dans cette juste rancune jusqu'en 1846

Un public de choix, composé de personnes plus sages et plus retenues que tous ces énergumènes du Louvre, qui protestaient à coups de poing contre une œuvre d'art, fut seul admis à visiter, dans l'atelier du peintre, ses travaux achevés.

Le 1er mai 1833, Louis-Philippe nomma M. Ingres officier de la Légion d'honneur[1]. En 1834, on l'envoya diriger l'École française à Rome.

encore ne donna-t-il pas ses tableaux au Louvre; il les envoya à la galerie du bazar Bonne-Nouvelle. Aujourd'hui l'artiste prend sa revanche à l'Exposition. Il a pour ses œuvres une salle tout entière, où le public admire quarante de ses tableaux.

[1] Napoléon III lui donna la croix de commandeur.

De nouvelles persécutions l'y suivirent.

On lui reprocha de témoigner une sympathie exclusive aux élèves qui se montraient ses disciples fervents, et on l'accusa de négliger tous les autres.

A tort ou à raison, l'Académie de peinture s'émut de la nouvelle. Par l'organe de son secrétaire, elle lança contre l'enseignement de M. Ingres une protestation violente.

Jamais, il faut en convenir, artiste n'eut de plus impitoyables adversaires que celui dont nous écrivons l'histoire.

On ne lui laissait aucun repos, aucune trêve; on savait que les attaques du jour-

nalisme le jetaient dans une exaspération terrible, dans des syncopes si alarmantes, que la pharmacopée ne trouvait plus de calmants à son usage, et chaque jour les feuilles françaises lui apportaient à Rome de haineuses diatribes.

Véritablement ses ennemis l'eussent tué, si, d'autre part, ses adulateurs, par des louanges excessives, n'eussent fait contre-poids à son désespoir.

Au premier grain d'encens M. Ingres ouvrait les yeux.

La syncope avait un terme, et le remède agissait avec une infaillibilité rare.

Son violon, son cher violon, fidèle ami de son enfance, le consolait aussi de ses chagrins. Tous les soirs il l'emportait aux fêtes musicales de la villa Médicis. Notre peintre y maniait l'archet avec un talent bien inférieur à celui de Paganini, mais avec des prétentions au moins égales.

Malgré les consolations de la musique et celles de la louange, on remarque dans cette période de la vie de M. Ingres une trace de découragement visible.

Durant un séjour de cinq années dans la capitale des arts, il ne composa que trois tableaux : un portrait de Chéru-

bini[1], maintenant au Luxembourg, *la Vierge à l'hostie* et l'*Odalisque avec son esclave*.

Commencée à Rome, la *Stratonice* ne fut terminée qu'à Paris.

Le découragement dont nous parlons était si ancré dans le cœur du peintre qu'il refusa de faire une copie de la fresque immortelle de Michel-Ange, *le Jugement dernier*, pour laquelle quatre cent mille francs lui étaient alloués au ministère. On la fit exécuter par Si-

[1] Le directeur du Conservatoire et le peintre étaient amis intimes. A Paris, ils se voyaient tous les deux jours, et Chérubini composa une *double fugue* tout exprès pour le violon de M. Ingres. Baillot venait se joindre à eux, et l'on exécutait, en petit comité, des trios étourdissants.

galon pour le cinquième de cette somme, et l'École des Beaux-Arts la montre aujourd'hui au public parisien.

Tous les adeptes de M. Ingres le fêtèrent à son retour d'Italie.

La salle Montesquieu donna un banquet-monstre, où beaucoup d'hommes de lettres et d'artistes célèbres vinrent se joindre à la troupe enthousiaste des disciples.

Il y eut de chaudes accolades, des discours éloquents et du veau froid à discrétion.

De méchants journalistes écrivirent qu'ils avaient vu M. Paul Delaroche rire de l'œil droit et pleurer de l'œil gauche.

Ce qu'il y a de positif, c'est que les élèves de M. Ingres versèrent à ce banquet de véritables larmes d'attendrissement.

Le maître reprit tout son courage et toute sa foi en lui-même.

Ce fut alors qu'il peignit *Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII, — Lesueur chez les Chartreux, — Molière dans son cabinet, — Racine en habit de cour, — La Fontaine hésitant sur le chemin qu'il doit prendre, — Jésus au milieu des docteurs,* — les portraits de la vicomtesse d'Haussonville, de madame de Rothschild, et les vingt-cinq cartons de la chapelle de Dreux.

M. Ingres fut appelé à Dampierre,

chez le duc de Luynes, pour y peindre à fresque, dans une galerie du manoir seigneurial, *l'Age d'or* et *l'Age de fer.*

On sait que le duc de Luynes consacre ses immenses revenus à secourir et à protéger les arts.

C'est le dernier des grands seigneurs, un noble esprit, une âme éclairée, délicate et généreuse, qui toujours, et en toute occasion, double le prix d'un bienfait par la manière dont il sait le rendre.

Sa bonté quelquefois dégénère en faiblesse.

M. Ingres peut le dire mieux que personne.

Il conseilla au maître de Dampierre, assure-t-on, d'effacer une grande fresque due au pinceau de Gleyre.

Puis il fit démolir des murailles et bouleversa de fond en comble une aile du château pour donner plus d'étendue, plus d'ampleur et plus de majesté à la composition qu'on lui demandait.

Ces fantaisies étaient ruineuses.

Mais le duc est puissamment riche, et M. Ingres prit ses coudées franches dans les régions du caprice.

Il emmena sa femme à Dampierre, y établit son ménage et y resta sept à huit mois de l'année.

— Faites comme chez vous, lui disait M. de Luynes.

Et le peintre faisait mieux que chez lui.

La table du propriétaire du château lui déplut, en raison du trop grand nombre de convives qui venaient s'y asseoir. Il demanda sa nappe particulière; le duc se rendit avec empressement à ce désir.

M. Ingres invita ses amis et leur donna des festins de prince.

Comme il a le goût difficile et le palais d'une finesse extrême, il trouva que le cuisinier du château manquait de science culinaire.

Son mécontentement perça devant le duc.

Aussitôt M. de Luynes appela de Paris, tout exprès pour son hôte, un chef d'un talent très-prisé par les gastronomes et dont les sauces n'avaient jamais encouru le moindre reproche.

Cet habile homme eut l'estime du peintre.

Mais il manquait à celui-ci, pour dîner à sa guise, une espèce de chou très-friand, qu'il avait appris à aimer au-delà des Alpes, et dont le potager de Dampierre ne connaissait point la semence.

On se fit expédier au plus vite cette

semence d'Italie, car M. Ingres devenait taciturne et menaçait de maigrir.

Le duc de Luynes a toujours cru qu'il est impossible d'avoir pour un grand artiste trop de soins et trop de prévenances. Il est d'avis qu'on ne paye jamais trop cher un chef-d'œuvre.

Mais ce chef-d'œuvre avançait-il? Voilà ce que le maître du château ignorait complétement.

Il ne lui était pas permis de voir peindre son hôte.

En revanche, lorsque M. Ingres se trouvait dans la galerie, il pouvait l'entendre filer sur son violon les notes les plus suaves.

Ayant, un jour, prononcé quelques mots timides au sujet de cette harmonie perpétuelle, et manifesté la crainte que le violon ne nuisît à l'achèvement des fresques, le duc obtint cette réponse triomphante :

« — J'évoque l'inspiration par la musique, et la musique seule me l'envoie ! »

Enfin M. de Luynes crut sérieusement que la muse de la peinture avait fini par descendre auprès de M. Ingres, car le bruit du violon cessa tout à coup.

L'artiste s'enfermait de longues heures dans la galerie silencieuse.

— Où en êtes-vous, cher maître? de-

mandait le duc; puis-je examiner le commencement de votre œuvre?

— Patience! patience! répondait l'auteur de la *Stratonice*.

Il continua de se claquemurer dans la galerie.

Lorsqu'il en sortait, il donnait double tour à la serrure et gardait la clé dans sa poche. Ni instances, ni prières, ni diplomatie, ni ruse ne purent ouvrir cette porte inflexible aux curieux désappointés.

— Je vous permettrai seulement de juger mon travail, disait M. Ingres, quand j'y aurai mis la dernière main.

Or, ce travail, il ne l'acheva point.

Le duc de Luynes en fut pour son hospitalité, pour ses frais de cuisine, pour ses choux ultramontains et pour une cinquantaine de milliers d'écus, si plus ne passe.

La mort de madame Ingres empêcha son époux inconsolable de terminer les fresques.

Il déclara qu'il ne pouvait plus revoir Dampierre, où sa femme avait passé plusieurs années avec lui dans le calme, la solitude et le bonheur.

Beaucoup de personnes ont blâmé cette exagération du sentiment.

Mais le duc de Luynes est si riche et si bon! Certes, M. Ingres ne s'imagine

pas lui avoir causé le moindre déplaisir.

Toutefois, il serait à désirer que tant de dépenses inutiles fussent tombées en secours sur des artistes malheureux.

A cela le héros de cette biographie peut répondre que le duc de Luynes n'en a pas perdu un seul acte de bienfaisance.

Rien n'est plus véritable.

Tant mieux pour M. Ingres, si cette justification paraît suffisante au lecteur.

Le célèbre artiste s'était chargé des travaux de peinture de l'église Saint-Vincent de Paul. Deux cent mille francs avaient été votés par le conseil municipal pour l'exécution de ces travaux, et

M. Ingres a refusé depuis, on ne sait pour quel motif, l'hommage de son talent au temple chrétien.

En revanche, l'Hôtel-de-Ville de Paris vient de le voir peindre, à l'âge de soixante-treize ans, un plafond magnifique, représentant le *Triomphe de Napoléon Ier*.

Cette peinture d'un vieillard est chaude, vigoureuse, presque éclatante.

M. Ingres, comme Raphaël, tourne à la couleur à la fin de sa carrière. La noblesse et la grandeur du style sont portées au plus haut point dans sa dernière œuvre. Le front de Napoléon-le-Grand éclate d'une majesté suprême.

On doit reconnaître que l'artiste possède toujours, en dépit de l'âge, cette verve de conception et cette force de génie qu'il déploya jadis à son retour de Rome.

Dans sa vieillesse, la Providence le venge de tous les ennemis jaloux qui lui refusaient jusqu'à l'ombre du talent.

Cet autre Titien vivra son siècle.

Au lieu d'assister, comme tant d'autres à l'obscurcissement de sa gloire, il la verra de plus en plus resplendir.

FIN.

Messieurs et chers Confrères ;

Je suis doublement heureux d'avoir pu contribuer en quelque chose à la belle oeuvre que vous avez entreprise, puisqu'au plaisir d'avoir aidé au soulagement des Confrères maltraités du sort s'est joint, non moins précieux pour moi, des éloges qui me viennent de personnes pour qui je professe la plus profonde estime, et la plus haute Considération.

Votre tout dévoué

J. Ingres

Paris 24 avril 1846.

(... est adressée à MM. les Membres du Comité de l'association des Peintres et Sculpteurs)

Lith. V. Janson, r. Dauphine, 18 Paris

EN VENTE :

Méry.
Victor Hugo.
Emile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.
Louis Véron.
Paul Féval.
E. Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

39

EUGÈNE SUE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes.

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855



EUGÈNE SUE

PARIS. IMPRIMERIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



EUGENE SUE

LES CONTEMPORAINS

EUGÈNE SUE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

—

1855

EUGÈNE SUE

Un des faits les plus déplorables de notre époque est l'alliance du socialisme avec le roman.

Grâce à la complicité de la librairie, toujours prête à servir au public une cuisine dont il est friand, mais qui l'empoisonne, il n'est pas un hameau, pas une chaumière, à l'heure présente, où le grand banquet socialiste n'ait ses con-

vives. Le pays est infesté de livres dangereux, dus à un écrivain qui bat monnaie avec le mensonge, et qui déchaîne les passions avides, uniquement pour gagner de l'or, sans avoir le moindre souci des maux qu'il cause.

Hélas ! diront quelques bonnes âmes, n'accablez pas cet homme, il est exilé.

L'exclamation nous paraît grave ; mais elle était prévue.

Nous ne commençons ce petit livre qu'après de mûres réflexions. En sondant bien notre conscience, voici ce que nous avons à répondre.

Aux yeux de la sagesse, aux yeux de la justice, aux yeux de l'avenir, dès qu'il s'agit de l'intérêt social et de la défense des principes, toute considé-

ration personnelle, tout sentiment de pitié pour l'individu doivent disparaître.

Et, du reste, afin de rassurer le lecteur compatissant, nous lui annonçons que M. Eugène Sue mène une vie très-douce hors de la frontière.

De la grande place de la ville d'Annecy, en Savoie, les habitants vous montreront, pour peu qu'il vous plaise de faire le voyage, une propriété fort coquette, assise, à une demi-lieue de là, sur l'escarpement d'une colline.

Cette villa charmante appartient à M. Ruffi, architecte piémontais.

Eugène Sue est son locataire.

Dès son réveil [1], il descend, reçoit de

[1] Là-bas, comme à Paris, il n'est plus réveillé par de gentilles femmes de chambre, coiffées à la grecque et vêtues de gaze. Ses amis, les démocrates purs, lui

son domestique un long bambou, fait une promenade sous les sapins de la montagne ou sur les bords verdoyants du lac, et rentre ensuite pour déjeuner.

Le vent frais qui souffle des Alpes a stimulé fort agréablement ses parois digestives. Il mange avec appétit. Sa gouvernante, Hébé mignonne, remplit la coupe, et, le repas fini, ce bienheureux socialiste entre dans son cabinet de travail, où l'attendent de nombreuses commandes de libraires.

Sur un plateau d'or ciselé, le domestique au bambou lui présente respectueusement la paire de gants-paille, sans

ont conseillé de réformer son train de maison. Il n'a, pour le servir ,qu'une jolie gouvernante et un domestique mâle.

laquelle, on ne l'ignore pas, notre célèbre auteur ne peut jamais écrire. A chacun de ses chapitres, cette paire de gants se renouvelle, fraîche et parfumée.

Peuple aux mains noires et rugueuses, est-ce toi qui recommandes à tes plumes favorites cette délicatesse de précautions, ces coquets préliminaires aux œuvres que tu dévores?

En revanche, et par économie sans doute, M. Eugène Sue ne met jamais de gants à son style.

Il écrit cinq ou six heures, sans raturer, sans se relire, expédie ses manuscrits aux éditeurs parisiens, et gagne, du fond même de son exil, soixante ou quatre-vingt mille francs, année courante.

Pauvre homme ! il gagnait jadis bien davantage, au bon temps de Véron et du *Constitutionnel.* En cela peut-être il est à plaindre ; mais qu'y faire ?

Après le travail, la toilette (une toilette de prince) ; puis un dîner somptueux attend le noble auteur, qui vient d'écrire sur les misères du pauvre des pages si éloquentes. Il mange de tous les plats avec la satisfaction que donne un devoir accompli , quitte la table, trouve à la porte du château un cheval tout sellé, magnifique arabe, vrai Dieu ! aux naseaux impatients, aux jambes fines et nerveuses, qui emporte son maître au galop sous les avenues du parc, et le ramène, au bout de quelques

heures, avec une digestion parfaitement accomplie [1].

Rentré dans ses salons, Eugène Sue trouve sa gouvernante, qui lui offre l'opium dans une pipe turque, garnie d'ambre et d'une richesse extrême. Il s'étend sur des coussins soyeux, fume et s'endort.

Ne le réveillons pas.

A présent que le lecteur est bien certain que la vie de notre héros ne s'écoule point dans le désespoir et les larmes, nous sommes plus à l'aise

[1] Deux fois la semaine il dîne chez M. Massé, son voisin de campagne et son ami. M. Massé est un ancien éditeur de musique, associé de Troupenas. Il a pris en main la direction des affaires d'Eugène Sue, et l'a débarrassé d'un traité fort onéreux avec Gosselin.

pour entamer cette notice biographique.

Marie-Joseph Sue est né à Paris en 1801, le 1er janvier.

De magnifiques étrennes pour la littérature et pour la France étaient au fond de son berceau. Nous n'avons pu, sans doute, en apprécier le charme que vingt-cinq ou trente années plus tard; mais cela ne doit en rien diminuer notre gratitude.

Le romancier socialiste ayant jugé à propos de renier ses deux noms de baptême au frontispice de ses œuvres, et d'en choisir un seul, plus euphonique et plus doux, il serait ridicule de lui chercher à ce sujet la moindre querelle, et nous lui conserverons, dans son histoire, le prénom d'*Eugène*.

Sa famille est originaire de Provence.

Pierre Sue, son bisaïeul, professeur de médecine légale et bibliothécaire de la Faculté de Paris, laissa quelques ouvrages estimés. Il mourut sans fortune.

Son grand-père, moins savant, mais plus heureux, amassa des rentes folles, et nagea dans l'opulence. Outre les fonctions de professeur à l'École de Médecine, il cumula celles de chirurgien à l'hospice de la Charité, de professeur à l'École des Beaux-Arts et de chirurgien de la maison de Louis XVI.

Jean-Joseph Sue, père d'Eugène, hérita de la chaire d'anatomie, fut nommé par Napoléon chirurgien de la garde impériale, et sut gagner, plus tard, les bonnes grâces de Louis XVIII, qui l'at

tacha, vers 1817, à sa maison militaire.

Marié trois fois, Jean-Joseph eut un fruit différent de chacun de ses hymens.

Le premier lui donna une fille [1], et presque aussitôt il crut devoir user de la loi du divorce pour contracter d'autres nœuds.

Dans le caractère de l'épouse délaissée, M. Legouvé, auteur du *Mérite des Femmes*, trouva sans doute quelque chose du sujet de son livre, car il la prit immédiatement pour compagne, et en eut ce fils, qui lui succède aujourd'hui dans la carrière des lettres.

Ernest Legouvé, l'académicien de

[1] Cette première sœur d'Eugène Sue est mariée à M. Caillard, directeur des messageries.

fraîche date, est le frère utérin de la sœur aînée d'Eugène Sue [1].

La seconde épouse de Jean-Joseph lui donna notre romancier ; puis elle mourut, au bout de deux ans de mariage, le laissant convoler à de troisièmes noces, qui le rendirent père d'une autre fille.

A présent la généalogie est en règle, et toutes nos origines sont constatées.

Le père d'Eugène, dans le cours de sa carrière médicale, eut plus de bonheur que de véritable mérite. Chez cette famille, le bien-être et la fortune suivaient une progression croissante ; mais la science, il faut le dire, adoptait une marche diamétralement opposée.

Cela n'empêcha point Jean-Joseph

[1] Les deux auteurs sont fort grands amis.

d'être le médecin de Masséna, de plusieurs maréchaux de l'empire, et de madame de Beauharnais, qui lui conserva sa confiance, lorsqu'elle devint madame Bonaparte, et ne songea pas même à choisir un autre Esculape, le jour où elle s'assit, aux côtés de Napoléon, sur le trône impérial.

— J'ai de la chance, corbleu! se disait *in petto* le docteur Sue.

L'impératrice Joséphine et le prince Eugène de Beauharnais, son fils, daignèrent tenir sur les fonts de baptême le futur auteur de *Plik et Plok* et de *Latréaumont*.

C'est le motif qui aura, plus tard, décidé notre héros à s'administrer le prénom de son parrain.

Très-riche et comblé de faveurs, Jean-Joseph n'avait plus rien à désirer, si ce n'est le titre de baron. Déjà l'Empereur l'avait accordé par lettres patentes à Boyer, Portal et Corvisart; mais Joséphine sollicita vainement le même brevet pour son médecin.

— Je ne fais barons que les princes de la science, dit César, qui s'humanisait parfois jusqu'au jeu de mots[1].

[1] Voulant donner à Napoléon une plus haute idée de son savoir, le docteur s'avisa de soutenir, vers cette époque, une thèse étrange, et qui lui valut, par sa bizarrerie même, une sorte de popularité. Il prétendit que les patients de la guillotine, après la séparation de la tête du corps, éprouvaient d'atroces souffrances. Cabanis et d'autres médecins habiles eurent beau démontrer l'impossibilité du fait, l'opinion accréditée par le père d'Eugène l'emporta sur leur logique, sinon chez les hommes de science, du moins chez les hommes sensibles.

Eugène Sue, comme Romulus, ne suça point la mamelle d'une louve. Une chèvre fut sa nourrice, et l'on connaît l'effet certain de ce genre d'allaitement. L'héritier du docteur, une fois au collége, n'eut de goût que pour la dissipation et le jeu.

Son plus cher camarade de classe était Adolphe Adam.

Les deux amis s'entendaient pour cultiver ensemble la paresse et se livrer à une infinité de tours pendables. Au lieu de préparer leurs devoirs, ils élevaient des cochons d'Inde et lâchaient ces animaux rongeurs dans le jardin botanique du père Sue, où ils exerçaient d'affreux dégâts.

Or, les familles de nos espiègles, vou-

lant les forcer au travail, s'entendirent pour le choix d'un répétiteur fort instruit, mais très-pauvre, et qui, se voyant installé, trembla de perdre une place lucrative.

Eugène et Adolphe, toutes les fois que ce malheureux garçon leur parlait d'étude, s'écriaient d'un commun accord :

— Foin des versions! au diable les thèmes! si vous portez plainte, nous saurons vous faire remercier.

Le répétiteur eut la faiblesse de céder à l'intimidation. Quand M. Sue lui demandait s'il était content de son fils, il répondait, en étouffant le cri du remords :

— Oui, Monsieur, il travaille beaucoup son latin.

— Ah! ah! s'écriait l'Esculape de Joséphine. Voyons, où en est-il du *Concessiones*[1]? peut-il m'en réciter quelques passages?

— Certainement, répondait Eugène avec la plus condamnable assurance.

Adolphe et lui échangeaient alors un coup d'œil, et les deux polissons débitaient à l'envi l'un de l'autre au trop confiant docteur toutes les atrocités latines qui leur passaient par la cervelle.

M. Sue était dans le ravissement. Chaque fois il accordait une gratification au répétiteur.

Eugène, tout en ayant une figure très-commune, rayonnait de l'éclat le plus merveilleux de la santé. Sa taille était

[1] Le bon docteur voulait dire *Conciones*.

élégante et bien prise. On l'appelait au collége le *beau Sue* (le bossu), car le calembour, cette plaie de l'esprit moderne, avait déjà cours sur la place. On prétendait que le *beau Sue* se changeait en *Sue-le-fat* (sulfate) quand il entrait dans le laboratoire paternel.

Nous avions oublié de dire que le docteur possédait un magnifique laboratoire.

Tous les lundis et tous les vendredis, il enseignait, dans son salon même, la botanique à une société féminine très-choisie.

Grâce à ses aïeux, à une assez forte clientèle, à son ancien titre de médecin de l'Impératrice, à sa théorie sur les guillotinés et à beaucoup d'aplomb,

M. Sue passait pour un savant de premier ordre.

Ces dames payaient fort cher le droit d'être admises aux séances, à l'exception toutefois de plusieurs d'entre elles qui, en raison d'une intimité quelconque, y assistaient gratis.

Outre Adolphe Adam, Eugène avait alors pour ami Ferdinand Langlé, autre espiègle de leur trempe. Les trois démons s'étaient chargés de la préparation du cours.

Bien que fort ignorants eux-mêmes, ils se doutaient du manque absolu de science chez le docteur. Presque chaque fois, ils s'entendaient pour le rendre victime d'une mystification pleine de scélératesse. Au lieu d'étiqueter soigneu-

sement les plantes sur lesquelles M. Sue avait à discourir, ils les affublaient de noms impossibles et monstrueux, afin de voir comment l'érudition du botaniste se dépêtrerait d'un embarras aussi grave.

L'heure du cours sonnait; les jolies élèves étaient présentes.

Une portière de velours grenat s'écartait au fond de la pièce, donnant passage au docteur, qui entrait, le sourire aux lèvres, saluait à droite, saluait à gauche, allait s'asseoir sur une estrade, encombrée de plantes de toutes sortes, en prenait une, et semblait offusqué d'abord du nom baroque inscrit sur le vase.

Mais, comme il lui était défendu de manifester, sans se compromettre, une surprise trop grande, il prononçait hé-

roïquement le nom de la plante, et disait :

— Ceci, mesdames, est le *Concrysionisoïdès !*

Il toussait un peu, se recueillait quelques secondes et commençait l'histoire de la plante fabuleuse, inventant un ragoût de pétales, de corolles, de familles, de sexes, de genres, et l'assaisonnant de l'élocution la plus facile, du calme le plus imperturbable. Il parlait ainsi deux ou trois heures de suite, sans broncher dans une seule phrase, et, bien entendu, sans conclure.

Comme on le devine, les trois audacieux préparateurs écoutaient ces belles dissertations.

Mais ce qu'il y avait de plus répréhen-

sible, — chez Eugène surtout, nouveau Cham, qui aurait dû jeter le voile du respect sur la nudité scientifique de son père, — c'est que les plus gentilles élèves, celles qui ne payaient pas, étaient dans la confidence. Moins retenues que les coupables, il leur arrivait souvent de pouffer de rire au nez de l'intrépide professeur.

Celui-ci toutefois ne se douta jamais du tour.

A force de répéter ses mensonges, un menteur finit par y croire, et nous pensons qu'un phénomène analogue se produisait chez le savant. Il croyait à l'existence du *Concrysionisoïdès* et à l'exactitude de ses démonstrations botaniques.

Eugène Sue quitta le collége un peu moins érudit, sur toutes matières, que l'auteur de ses jours.

Mais comme, en dépit de la progression décroissante du talent médical, une solide clientèle s'obstinait à enrichir la famille, le docteur Sue fit entrer son fils, en qualité de sous-aide, à l'hôpital de la maison du roi.

Là, notre héros noue connaissance avec l'illustre docteur Véron, qu'il doit retrouver, un jour, sur un autre terrain que celui de la médecine, sur le terrain du socialisme.

Ils sont du même âge, à trois années près.

Véron se met en quatrième dans la bande, et nos garnements ont des ren-

dez-vous très-assidus, au cabinet du père d'Eugène.

Est-ce pour travailler, ou pour examiner le crâne de Mirabeau, que M. Sue conserve précieusement dans un bocal? Non certes. Il s'agit de rendre visite à certaine armoire, pleine de vins exquis, donnés, en 1815, au docteur par les souverains coalisés, auxquels il a eu l'honneur de tâter le pouls.

Là se trouve du tokay de premier choix, cadeau de l'empereur d'Autriche, et du vin du Rhin, passé à l'état de nectar, don généreux du roi de Prusse.

N'oublions pas soixante bouteilles de johannisberg, expédiées par le prince de Metternich, en reconnaissance d'un rhume adouci à propos, le jour même

d'une conférence diplomatique; non plus que cent[1] flacons d'alicante, présent d'une illustre accouchée, qui avait (l'alicante) plus d'un siècle.

Eugène a découvert la clef de cette bibliothèque d'un nouveau genre, dont ses amis, chaque soir, viennent l'aider à étudier le contenu.

Nos quatre vauriens hument les flacons, puis s'occupent de les faire disparaître, quand ils sont vides.

— Mauvais moyen! dit Véron. Les bouteilles absentes vont nous trahir.

On est frappé de la justesse de la re-

[1] C'est le mousquetaire Dumas qui détermine ce dernier chiffre dans ses *Mémoires*, où il parle d'Eugène Sue et de son père, nous ne savons trop pourquoi, si ce n'est pour déflorer cette biographie, intention mesquine et déloyale, qui tournera sûrement à sa honte.

marque, et les buveurs prennent soin de ne plus les vider qu'à moitié, pour les remettre, l'instant d'après, en place, absolument pleines.

Demandez à ces messieurs, qui tous quatre sont encore de ce monde, comment le prodige s'accomplissait[1].

Quand le docteur Sue donnait un grand dîner, jamais il ne manquait d'apporter sur la table une des fameuses bouteilles. Il ne la débouchait pas, comme bien on se l'imagine, sans avoir expliqué, dans un récit pompeux, à ses

[1] Alexandre Dumas, qui ose tout, a reculé devant cette explication, disant qu'on remplissait les bouteilles avec de la colle-forte, rendue liquide. L'invraisemblance est flagrante. Nous n'imiterons pas le *Mousquetaire* comme inexactitude; mais nous l'imiterons comme délicatesse. C'est la première fois que nous le prenons pour modèle.

convives, la manière dont ce vin délectable lui était venu.

La narration faite, il versait.

Chacun portait le liquide à ses lèvres avec une confiance aussitôt suivie d'une grimace unanime. Puis, le docteur goûtant à son tour, et ne pouvant démentir ses éloges, disait, après avoir absorbé la rasade :

— Délicieux !... mais je crois qu'il est temps de le boire.

A côté de lui, le coupable Eugène avalait sans sourciller son châtiment, consolé par la perspective de retrouver, le lendemain, de l'alicante pur ou du johannisberg moins odieusement frelaté.

Ce criminel manége eut une fin.

Le docteur, un jour, entrant à l'improviste dans son cabinet, trouva son fils et ses amis occupés à remplir les bouteilles.

Ah ! ce fut une scène terrible ! Le médecin des rois de l'Europe n'était pas homme à pardonner cet attentat contre la précieuse armoire. Le même jour, ô comble de scandale ! il apprend que monsieur son fils a des dettes et qu'il recourt à des emprunts usuraires.

Dans son indignation, aussi juste que profonde, il le contraint à s'engager.

Notre héros se dirige vers l'Espagne avec le corps expéditionnaire envoyé au secours de Ferdinand VII. Il fait partie, comme sous-aide, du personnel médical des ambulances. Son chirurgien-major

est le docteur Gonzalès, père de l'homme de lettres dont nous avons publié l'histoire.

Mais Eugène ne reste pas longtemps sous ses ordres.

Un peu revenu de son courroux, et tremblant que son unique héritier mâle ne s'exposât dans cette guerre avec trop de témérité, le père Sue obtient que le jeune homme soit attaché à l'état-major du duc d'Angoulême, où les chances de péril sont beaucoup moindres.

Cet excellent père a des craintes exagérées.

De son propre mouvement, dans les rares escarmouches qui ont lieu, Eugène a soin de se tenir hors de la portée des

balles, et ne va pas chercher les blessés sous le canon de l'ennemi.

Il assiste à distance, et sans recevoir une égratignure, au siége de Cadix, à la prise du Trocadero, à celle de Tarifa, repasse la frontière et rentre à Paris au bout de cette année glorieuse.

Son père lui fait accueil. On tue le veau gras.

Mais la joie du bon docteur ne le décide point à desserrer les cordons de l'escarcelle. Avec ses honoraires de sous-aide, qui montent à douze cents francs, il est impossible qu'Eugène vive décemment à Paris. Véron et Ferdinand Langlé, ses joyeux camarades, ont la poche autrement opulente que la sienne. Ils se sont adjoint un nouvel ami très-riche

et très-vaudevilliste, appelé De Forges. Tous mènent vie joyeuse et débraillée [1].

De Forges ouvre bien sa bourse, de temps à autre, au fils du docteur Sue; mais il ne peut indéfiniment lui servir de banquier. Cela, d'ailleurs, humilie beaucoup l'orgueil d'Eugène.

N'importe à quel prix, il lui faut de l'or.

Connaissant déjà plusieurs de ces juifs éhontés dont Paris abonde, il leur confie sa détresse et déclare que l'existence lui est impossible, s'il n'a pas, comme Véron, groom, cheval et tilbury.

[1] Adolphe Adam n'était plus de la bande. Il se livrait alors au Conservatoire à des études musicales très-sérieuses.

— Ah ! jeune homme, répondent ces héros de l'usure, l'argent est rare, et nous n'avons à vous offrir que des vins ou des draps.

— Vous êtes fous, dit Eugène. Où voulez-vous que je place ces marchandises ?

— Partout. La vente vous en sera facile, même à bénéfice, et vous aurez l'avantage d'appendre le commerce.

Il fallut se résigner.

Le fils du docteur choisit des vins, comme étant de meilleure défaite. On lui en livra pour seize mille francs ; il les revendit mille écus, avec beaucoup de peine, et la somme était bien minime, hélas ! pour avoir tilbury, cheval et groom.

Eugène y arrive, toutefois.

On donne un à-compte sur le cheval et sur la voiture, on fait habiller le groom à crédit par un tailleur; la poche du maître contient encore une quantité de louis fort raisonnable, et le voilà brûlant le pavé du matin au soir.

Le docteur Sue, qui aimait l'exercice, par principe d'hygiène, et qui trottait pédestrement le long des ruisseaux, manque d'être écrasé, rue Richelieu, par un élégant phaëton, lancé ventre à terre.

Il lève la tête pour gourmander le jeune fou qui le conduit. O rencontre fatale! Eugène reconnaît son père.

Le docteur est vif, et les coups de canne pleuvent.

Cette correction paternelle bien et

dûment administrée, il somme Eugène de donner l'explication de son opulence incompréhensible. Épouvanté du nombre des lettres de change souscrites, et les regardant comme un complot directement tramé contre sa bourse, puisque lui seul peut les payer à l'échéance, il enjoint à notre enfant prodigue d'aller reprendre ses fonctions de sous-aide à l'hôpital militaire de Toulon.

— Bah ! s'écrie De Forges, quand Eugène atterré lui annonce la nouvelle, console-toi, nous partons ensemble. A cent quatre-vingts lieues de la capitale, mes créanciers ne me fatigueront plus de leurs sornettes. Je suis ruiné, mon cher. Nous ferons des économies.

Pour suffire aux frais de route, ils

parviennent à contracter un dernier emprunt, et la ville de Toulon ne tarde pas à voir arriver nos deux philosophes.

Les joues florissantes d'Eugène, sa forte encolure, affriandent le sexe méridional.

Hercule et sa vieille renommée pâlissent. On s'arrache le sous-aide, et les maris cherchent vainement à circonscrire ses services dans les limites de l'hôpital militaire ; ils n'y réussissent pas.

Grâce à la complicité de ces dames, le beau Sue remporte chaque jour de plus doux triomphes, et De Forges combat à ses côtés dans la lice amoureuse.

Un instant ils purent craindre la fin de leurs conquêtes. A cette époque, il y

avait à Toulon de fort jolies comédiennes, et comme ils se disposaient à leur jeter le mouchoir, le directeur du théâtre ferma tout à coup la porte des coulisses, déjouant les tentatives de ces deux sultans acharnés.

— Bon ! s'écria De Forges, il faudra bien qu'il nous accorde nos entrées comme auteurs.

Louis XVIII était mort. On annonçait le sacre de Charles X.

En une soirée, le jeune vaudevilliste, assisté d'Eugène, broche un impromptu de circonstance. La bluette est reçue, mise à l'étude, jouée sans retard, applaudie avec enthousiasme dans un pays royaliste, et ces messieurs franchissent le seuil du harem.

On assure qu'ils partagèrent là plus d'une œillade, plus d'un sourire, plus d'un cœur, sans jamais être en dispute. La collaboration ne pouvait être ni plus intime ni moins jalouse.

Eugène Sue et De Forges restèrent unis plus de vingt ans.

Ils se brouillèrent pour des raisons politiques. L'auteur de vaudevilles, joyeux compagnon, caractère léger, mais esprit droit, laissa le romancier se précipiter seul dans un abîme, et le suivit jusqu'au socialisme, exclusivement.

Revenu à Paris, en 1825, Eugène y trouve Ferdinand Langlé directeur d'un petit journal de théâtres et de modes [1].

[1] Si nos renseignements sont exacts, ce journal avait pour titre *la Nouveauté.*

En société de son ami De Forges, le goût de la littérature lui est venu. Sa plume est facile, son imagination primesautière ; il écrit dans le journal de Ferdinand quelques articles badins, sinon spirituels, dont les lectrices raffolent.

Sa magnifique santé continuant de marcher de pair avec ces premiers essais de style, nous le voyons obtenir à Paris comme à Toulon des succès de boudoir incroyables. Adonis aimé de Vénus, Endymion, le gracieux berger de Diane, reparaissant sur terre, n'eussent point à coup sûr détrôné le beau Sue.

O frivoles avantages de la jeunesse ! ô vanité de l'amour !

Pourra-t-on jamais croire ce qui précède, en examinant aujourd'hui le por-

trait que nous donnons en tête de ce volume, et dont nous garantissons la parfaite ressemblance?

Et, rose, il a vécu ce que vivent les roses.

Ici peut-être vous allez nous dire, illustre romancier, que nous traitons votre honorable personne bien à la légère. Pourquoi ces plaisanteries, demanderez-vous, et de quel droit ose-t-on pénétrer dans ma vie intime pour y chercher le scandale et l'inconvenance?

Nous allons prendre immédiatement le ton sérieux pour vous répondre.

Cette publication, que bien des sots appellent un recueil de pamphlets, mais que les gens sages approuvent, comme une revanche sociale, comme une bonne

et sévère justice, voulez-vous connaître la pensée générale qui la règle?

Eh bien! prêtez-nous une oreille attentive.

Déjà nous l'avons dit, mais nous sommes forcé de le redire, toutes les fois qu'un homme est monté en chaire, s'adressant aux masses et cherchant à leur insinuer ses doctrines, nous avons le droit de déshabiller complétement cet homme, et de crier au public :

— Voilà l'apôtre qui vous prêche! Examinez-le, jugez-le!

Par ses actes, par sa vie cachée, par sa conduite, appréciez la valeur de ses œuvres; voyez si ses maximes doivent être suivies, si sa morale est respectable, si sa philosophie est honnête.

L'indiscrétion, dans ce cas, se nomme châtiment, monsieur! elle rentre dans l'accomplissement d'un devoir.

Nos révélations, en conséquence, ne sont pas d'un pamphlétaire; elles sont d'un juge.

Ah! vous croyez, empoisonneurs, que nous allons vous traiter tout simplement en écrivains célèbres et vous laisser au front une couronne sans épines! Vos efforts, joints à ceux de l'envie et de la sottise, cherchent à nous réduire au silence; mais rien ne nous empêchera, pourvu qu'il nous reste un souffle à la gorge, et à la main une plume, de révéler la source de vos opinions déloyales, de vos théories menteuses, de vos doctrines subversives. On saura

quels sont vos instincts d'ambition dégradante et de matérialisme abject, on le saura, nos maîtres.

Une dernière fois donc, à bas les masques, vêtements à terre, et baisez les verges!

Dans le cours de l'année 1826, l'auteur du *Juif errant* fréquentait avec assiduité le salon de madame de Cubières [1]. Il y fit assez bon nombre de conquêtes aristocratiques, dont son orgueil de bel homme fut excessivement flatté. Ses premiers livres offrent le portrait fidèle de ces maîtresses de haut parage, que tout le cercle de leurs connaissan-

[1] Auteur de romans remarquables comme délicatesse de forme et de pensées. M. Eugène Sue n'a rien pris à cette école.

ces a devinées sous le voile transparent qui les couvre.

Quel nom donnerez-vous à un procédé semblable? Nous vous en laissons le choix, lecteur.

Après avoir acquitté les premières lettres de change de son fils, M. Sue déclara formellement qu'il ne paierait plus un centime de dettes, mesure sévère qui mit Eugène dans une pénurie métallique assez grave pour le contraindre à porter en gage une fort belle montre Louis XVI, cadeau de l'impératrice Joséphine, sa marraine.

Il ne réalisait alors avec sa plume que des bénéfices médiocres.

Mais bientôt il rassure les juifs qui lui ferment leur bourse, et touche quelques

mots au sujet de l'héritage prochain de son grand-père maternel, excellent vieillard, aussi chargé de vieillesse que d'écus.

La perspective allèche nos usuriers.

On escompte la succession de l'aïeul, et le cabriolet, le groom, le luxe, les folles dépenses reviennent avec tant de scandale, que le docteur Sue fait bel et bien interdire notre dandy, et le force à s'embarquer sur un navire de la marine royale, le *Breslau*, en son éternelle qualité de sous-aide.

Eugène fait le tour du monde.

Il visite l'Asie, l'Inde, toutes les Amériques, stationne aux Antilles, et revient à Brest, où il lui arrive une aventure insensée.

Notre devoir d'historien ne nous permet pas de la passer sous silence.

Ayant appris à dessiner quelque peu, et cherchant sur mer l'emploi de ses loisirs, Eugène s'amusait à croquer les matelots sur le pont du vaisseau.

La charge arrivait surtout merveilleusement à la pointe de son crayon.

Mais un matelot provençal, déjà fort laid de visage, et que le malin sous-aide rendit, comme de juste, infiniment plus laid encore, s'indigna de voir sa caricature collée au grand mât du *Breslau*. Ses camarades le plaisantaient au delà de toutes les bornes permises, et sa rancune contre le dessinateur était profonde.

Mais comment se venger d'un officier?

Le pauvre diable avait le droit de saluer Eugène avec beaucoup de respect, voilà tout.

Cependant il se creusait la tête pour découvrir une vengeance qui ne le menât point au cachot.

La découverte n'eut lieu qu'à Brest.

Un soir, cherchant refuge sous un porche, pour se mettre à l'abri d'un orage violent qui venait d'éclater, notre Provençal aperçoit le sous-aide caricaturiste en frac brodé d'or, en culotte blanche, en gants beurre frais, en souliers fins, et dans un grand embarras.

Il y a bal chez le préfet maritime.

Eugène est attendu par une femme charmante, avec laquelle il doit danser le premier quadrille; mais il est là de-

puis un quart d'heure, sans possibilité de trouver une voiture, et ne voulant pas compromettre sa fraîche toilette au milieu des ruisseaux.

— Serviteur, monsieur Soue! zé vous souhaite lé bonzoir, dit le matelot, saluant le bel officier.

Du premier coup d'œil il juge la situation et pressent la vengeance.

— Bonsoir, mon brave, dit le sous-aide. Comprends-tu que, dans cette satanée ville, on n'ait point de voiture?

— Né m'en parlez pas, monsieur Soue, né m'en parlez pas! Z'ai voulu en cercer une à cé pauvre contre-maître... Ah! ouitche!... Il est rentré cez lui, envoyant lé bal au diable.

— Ecoute, dit Eugène, il me faut une

voiture. Vingt francs pour toi si tu me la trouves. Pour tout au monde je ne manquerais pas à ce bal. On m'y a donné rendez-vous.

—Quelquézolie femme ! dit le matelot, poussant un comique soupir. Ah ! vous êtes beau garçon, vous, monsieur Soue ! vous êtes beau , très-beau... Zé vous aime !

— Il ne s'agit pas de cela, mais d'une voiture, imbécile.

— Vingt francs, monsieur Soue... Eh ! zé vous rendrais service gratuitement, si zé lé pouvais..... Sandis ! vous né vous doutez pas commé zé vous aime.

— Une voiture ! une voiture !

—Dans tout Brest vous né trouvérez pas la queue d'un fiacre..... Ah ! une idée !...

Vous avez un parapluie, monsieur Soue.

— Oui, mais à quoi me sert-il? En traversant les rues, j'aurai de l'eau jusqu'au genou, et j'arriverai dans un bel état pour la contredanse.

— Eh! grimpez sur mes épaules, sandis!

— Quoi! mon garçon, tu consentirais...

— Pour vous, millé sabords! zé mé noierais trenté fois lé zour... Ah! vous êtes beau! très-beau, monsieur Soue!... Voyons, montez, et ouvrez lé riflard.

Notre sous-aide accepte ce moyen de transport.

Le voilà sur les épaules du matelot, traversant à pied sec les rues torrentielles.

— Diable ! monsieur Soue, vous êtes beaucoup plus lourd qué zé né croyais, dit le Provençal, au bout d'une cinquantaine de pas.

— Courage, mon ami, courage! Je t'ai promis vingt francs, tu les auras.

— Les vingt francs, zé m'en fiché bien, puisqué zé vous aime... Ouf!... Si zé vous mettais une minute à terre?

— Au milieu du ruisseau! s'écria le sous-aide avec épouvante. Et mes souliers, et mon pantalon blanc!

— Oui, zé né dis pas lé contraire... Mais, triple mitraille! vous pesez plus de deux cents livres.

— Bah! laisse donc, je te donnerai deux louis.

— Non, point d'argent... de l'amitié,

monsieur Soue... zé préfère un peu d'amitié... Passez-moi la main dans les ceveux.

— Comment! que je te passe la main dans les cheveux, animal! Es-tu-fou?

— Ah! dame, si vous mé réfusez cé pétit plaisir, zé vous dépose, mille bombes!

Le matelot s'accroupit, faisant mine d'exécuter la menace.

Il y avait deux pieds d'eau dans la rue.

Notre sous-aide trouva plus sage de s'exécuter, et passa l'un de ses gants beurre frais dans la chevelure inculte du matelot.

— Merci, monsieur Soue, merci! Vous né savez pas tout l'agrément qué z'é-

prouve... C'est égal, vous êtes un vrai morceau dé plomb.

— Va plus vite, affreux drôle! Tu marches comme une tortue.

— Ah! sandis, vous avez beau dire, monsieur Soue, z'ai les reins abîmés. Voyons, donnez-moi du courage... Embrassez-moi.

— Que je t'embrasse, canaille! que je t'embrasse! cria le sous-aide, bondissant tout furieux.

— Si vous mé faites l'inzure dé mé réfuser, zé vous sécoue dé mes épaules.

— Maudit gredin! veux-tu finir! cria l'officier, dont le matelot venait de lâcher une jambe, et qui sentait tremper un de ses escarpins dans le ruisseau.

— Embrassez-moi...

— Jamais!

Le Provençal lâcha l'autre jambe. Forcé de se retenir à deux mains pour ne pas choir, notre sous-aide en passa par l'accolade.

— C'est zentil, c'est très-zentil, monsieur Soue... Encore!

On approchait de l'hôtel de la préfecture, Eugène Sue l'embrassa de nouveau.

Encore! encore!

Il y eut juste six baisers, au moment où l'on arriva sous le péristyle, et le matelot dit au sous-aide, en le déposant sur un terrain sec :

— Ah! monsieur Soue! monsieur Soue! vous m'avez trouvé plus zoli qué mon portrait!... Zé vais lé dire aux camara-

des. Ils né sé moquéront plus dé moi.

Tout Brest, le lendemain, sut l'aventure. Dieu sait quel ridicule tomba sur ce pauvre Eugène !

Quand il voulait baiser la main d'une dame, on s'écriait :

— Fi ! vous sentez le matelot !

Deux mois s'écoulent, et le malheureux n'a pas encore vu la fin des plaisanteries que lui attire l'anecdote. Heureusement la guerre de la Méditerranée se déclare dans l'intervalle, et le *Breslau* fait voile pour l'Égypte avec son équipage.

Vingt et un jours après, Eugène entend gronder le canon de Navarin.

Pendant que les flottes combinées de France, d'Angleterre et de Russie en

sont aux prises avec la flotte turco-égyptienne, notre romancier, qui peut si bien voir un combat naval et en étudier tous les épisodes, laisse complétement échapper cette occasion de nous faire admirer plus tard son génie descriptif. Il descend, non pas à la cave, comme M. Dupin pendant les Trois-Jours, mais à fond de cale, où il écoute, glacé d'épouvante, le tonnerre de trois mille canons.

A la fin de la bataille, on cherche Eugène Sue, car le chirurgien-major et son aide ont été frappés l'un et l'autre d'un boulet, en soignant les blessés sous le feu.

Les matelots le tirent avec une peine infinie de son héroïque retraite.

On l'invite à prendre ses instruments

et à opérer partout où le besoin s'en fait sentir. Il obéit ; mais ceux qu'il ampute ne coûtent pas à l'État de longs frais de convalescence [1].

Jusque-là, tout son art chirurgical a eu la saignée pour limite, — et encore, à l'exemple de son ami Véron, manque-t-il parfois la veine.

A son retour en France, notre héros montre fièrement à ses amis un trophée de Navarin. C'est la dépouille complète d'un Turc, avec le cimeterre et l'Alcoran.

[1] « — M. Sue, nous disait, il y a peu de temps, un vieil officier qui se trouvait à bord du *Breslau*, avait toute la maladresse d'un novice jointe à l'aplomb d'un vieux chirurgien. Si le gaillard craignait pour ses propres bras et pour ses propres jambes, en revanche il tailla les jambes et les bras d'autrui avec beaucoup de sang-froid. »

Son aïeul maternel vient de mourir.

Eugène se trouve à la tête de cinquante mille écus, et son père ne tarde pas à lui laisser un héritage de près d'un million.

Dès lors, il quitte le service et mène, au sein de Paris, cette existence de prince indien, dont on a fait des relations si pompeuses, éblouissant les sots, excitant l'humeur des jaloux par son luxe oriental [1], et attirant à ses pieds toutes celles des filles d'Ève qui prêtent l'oreille au tintement de l'or.

Le beau Sue commence à ne plus être

[1] Il demeura d'abord rue de la Ferme-des-Mathurins, où se trouvaient ces fameux dressoirs chargés de vaisselle plate et d'argenterie, qui émerveillaient tant les visiteurs. Plus tard, il transporta ses pénates rue de la Pépinière, dans le quartier du faubourg Saint-Honoré.

aimé pour lui-même, et la richesse comble à propos certaines lacunes du plaisir.

A l'éclat de l'opulence, il veut joindre un autre éclat moins éphémère, et conquérir l'auréole d'une illustration quelconque. La littérature pour lui n'a été qu'un pis-aller, qu'un caprice. Ne se croyant pas de force à devenir un écrivain populaire, il croit trouver dans les arts moins d'obstacles à la célébrité que partout ailleurs.

— Puisque j'ai vu l'Océan et ses magnificences, je pourrai mieux que personne les reproduire sur la toile, se dit Eugène.

Il prend pour maître Gudin, le pein-

tre de marine. Mais ses tentatives de palette ne sont point heureuses [1].

— J'ai là un élève qui paye en prince, disait Gudin. Mon couvert est mis à sa table tous les jours, il me prête ses chevaux, ses voitures.... Quel malheur de ne pouvoir lui donner un peu de talent! Si je continue mes leçons, je le vole.

Pour reconnaître les politesses et la générosité d'Eugène, il lui permettait,

[1] Un jour son maître lui dit : « — Vous étiez à la bataille de Navarin? — Oui, répondit Eugène, grand jour! terrible combat! — Eh bien, voyons, faites là-dessus un tableau. » Malheureusement il fut impossible à l'élève de composer de mémoire. Il ne trouvait aucune couleur, aucune nuance capables de rendre ce qu'il avait vu à fond de cale, et l'invention ne le servit pas mieux que le souvenir. Il essaya de quelques marines moins historiques, et tout récemment encore, on montrait, au foyer de l'Odéon, une abominable croûte, attribuée au pinceau de l'auteur de *Mathilde.*

de temps à autre, de recevoir à sa place quelques jolies solliciteuses, très-empressées à demander des conseils sur l'art. Elles obtenaient audience du héros de Navarin, qui se faisait passer pour le peintre. Ces dames le quittaient parfaitement conseillées [1].

Plus tard, Eugène Sue renversa l'anecdote.

Aux beaux jours de *Mathilde* et des *Mystères de Paris*, on ne s'imagine pas quel nombre incalculable d'épîtres féminines la poste lui apportait chaque matin. Presque toutes étaient rédigées sur le modèle suivant, qu'un indiscret nous communique :

[1] Certaine histoire de déguisement en laquais et de bottes cirées à la porte, le lendemain, par Eugène Sue, au retour de ces dames, est une invention pure de M. Alexandre Dumas.

« Paris, 23 juin 1844.

« Monsieur,

« La lecture de vos œuvres est attachante au-delà de tout ce qu'on peut dire. Vous êtes le premier écrivain du siècle. Je vous dois mes plus doux instants, et mon bonheur serait complet s'il m'était donné de connaître l'homme qui écrit des pages si ravissantes. Pourriez-vous, Monsieur (je n'ose l'espérer, hélas !), dérober quelques heures à l'inspiration pour les consacrer à la plus sympathique de vos lectrices? Je suis chez moi tous les soirs.

« Octavie de B***. »

Suivait l'adresse de l'enthousiaste personne.

Fatigué d'une correspondance trop active, Eugène donne la lettre ci-dessus à un de ses amis, en lui proposant d'aller au rendez-vous à sa place. L'ami

accepte, et la substitution s'opère sans encombre.

A trois jours de là, l'heureuse lectrice frappe à la porte du romancier.

Les domestiques l'introduisent auprès de leur maître. Elle envisage celui-ci, paraît fort décontenancée, et murmure avec saisissement :

— Vous n'êtes pas monsieur Sue.... Pardon!... Je demande monsieur Sue, l'auteur de *Mathilde*.

— C'est moi, Madame, c'est moi-même.

On devine la fin du dialogue. La malheureuse perdit connaissance, en apprenant qu'elle avait reçu chez elle un simple fondé de pouvoir.

Avis aux personnes tendres et roma-

nesques, dont l'imagination, exaltée par la lecture d'un livre, prête naïvement à l'auteur les rêves les plus doux de la poésie, les délicatesses les plus exquises du sentiment. Personne ne les plaint quand elles trouvent un Lovelace indigne, un Méphistophélès sans cœur.

Voyant qu'il n'obtenait dans les arts aucune réussite, Eugène daigna consacrer aux lettres une partie de ses heures opulentes.

Nous le voyons, de 1830 à 1831, commencer avec De Forges, Monnais et Villeneuve à faire du théâtre et des livres [1], sans toutefois que le travail suspende

[1] Les comédies qui ont pour titre *Monsieur le Marquis* et *le Secret d'État*, ainsi que la pièce du *Fils de l'Homme*, jouée aux *Nouveautés*, sont de cette époque.

les délices et les voluptés de sa vie de grand seigneur.

Il est alors le Périclès d'une Aspasie fameuse, aussi charmante que spirituelle, douée d'une éducation parfaite et d'une science de calcul extrême. Beaucoup d'élégants personnages de la Restauration, les plus nobles et les plus riches, ont pavé d'or le boudoir de cette beauté mathématique.

Après eux, grâce au million de son père, Eugène est parfaitement accueilli.

Persuadé qu'on l'aime pour sa valeur intrinsèque et non pour sa fortune, il orne de ses dépouilles opimes le temple de la déesse, jusqu'au jour où, acquérant la preuve que d'autres sacrificateurs

approchent de l'autel, il s'avise d'y trouver à redire et de brutaliser l'idole.

On entend tout à coup des querelles violentes éclater dans le sanctuaire.

Les meubles se brisent, les porcelaines volent en éclat ; des bronzes sont lancés contre les glaces de Venise, et, par intervalles, au milieu de cette tempête, on peut distinguer le bruit mat et très-reconnaissable d'un assez grand nombre de soufflets donnés et rendus.

Après le combat, la séparation.

Notre Périclès, à demi-ruiné, voit un peintre illustre lui succéder dans les bonnes grâces d'Aspasie, lequel peintre illustre ne tarde pas à se voir supplanté par un non moins illustre compositeur, qui reste définitivement, et par contrat

de mariage, en possession du temple, de l'idole et des dépouilles opimes.

Il y a des courtisanes heureuses. Toutes ne finissent pas à la Salpêtrière.

Eugène transporte son cœur et ses hommages aux genoux de la moitié légitime d'un banquier connu.

Trop avare ou trop négligent, le mari n'accorde à madame pour sa toilette qu'un budget restreint, et les mânes économes du père Sue gémissent en voyant le reste du million s'en aller en diamants, en chapeaux, en robes et en cachemires.

Une fois au bout de son héritage, notre héros songe à reprendre à la littérature ce que lui ont enlevé ces dames.

Il écrit quelques articles de mode et

de théorie élégante dans le *Voleur* de Girardin, et publie, de 1831 à 1833, une série de romans maritimes, qui, nous devons le dire, à cette époque propice aux lettres, obtiennent un succès pyramidal.

Plik et Plok, — Atar-Gull, — la Salamandre — et la *Vigie de Koatven* sont les principaux de ces livres. Le genre maritime était encore neuf dans la littérature moderne, et l'on cria partout qu'un Cooper français venait de naître.

Eugène continua son train de maison.

Près du gouffre béant et desséché de la ruine jaillissait une nouvelle source d'opulence.

Les cercles du faubourg Saint-Germain ne cessèrent pas de lui faire accueil. Il y paradait avec le même luxe, entouré de l'éclat de sa jeune renommée, surpassant en morgue, en orgueil, en dédain, les plus aristocrates et les plus fiers.

Ses premiers livres affichent un scepticisme moral aussi complet que révoltant.

Ce familier des nobles s'apitoyait sur le sort des rois déchus, prenait la défense des blasons humiliés par les vainqueurs de 1830, et versait un mépris indicible sur tout ce qui était peuple et classe moyenne. Le socialiste intrépide que nous connaissons aujourd'hui, le flatteur des masses populaires, le cour-

tisan des faubourgs écrasait alors du haut des sommets aristocratiques l'émancipation, le progrès, les lumières. Il se montrait ancien régime jusqu'au bout des ongles.

On vantait ses excellents principes, on le remerciait de faire ainsi le coup de feu contre la révolution; mais on n'acceptait pas le sans-gêne de ses allures, et l'on se disait à l'oreille :

— Voyez ce petit bourgeois-gentilhomme! Est-ce qu'il sort de la cuisse d'un Montmorency ?

Apercevant, un soir, dans un salon le duc de Fitz-James, envers lequel, en s'abstenant d'un échange de politesse réclamé par les lois du monde, Eugène s'était rendu coupable d'inconvenance,

il l'aborde, et lui dit sur un ton fort cavalier :

— Figurez-vous, monsieur le duc, qu'après mes travaux littéraires, les *steeple-chases*, les courses aux bois, les dîners, et mille occupations que me donnent ces dames, il me reste si peu de minutes à moi, qu'il m'est impossible de rendre une seule visite.

— Vous êtes bien heureux, lui répondit sèchement le duc, que monsieur votre père ait trouvé le temps d'en faire.

Cette réplique spirituelle courut toute la rive gauche, au milieu d'éclats de rire sans fin.

Pendant trois semaines elle eut une vogue immense.

Profondément humilié, notre héros ne se brouilla cependant point encore avec le noble faubourg. Il chercha dans la gloire littéraire un abri contre le ridicule. Ayant épuisé les sujets maritimes, il découvrit dans la mine historique d'autres filons d'or[1]; puis il aborda le roman de mœurs, et l'on prétend qu'il s'est dessiné lui-même dans *Arthur*, avec ses goûts, son caractère et ses principes de morale.

Il voyait de plus en plus chaque jour les éditeurs se disputer ses livres.

[1] *Latréaumont*, — *Jean Cavalier*, — *le Marquis de Létorière*, — et *le Commandeur de Malte* furent publiés de 1837 à 1840. On reporte au même temps *Deleytar*. — *la Coucaratcha*, — *Deux Histoires*, — et les *Comédies sociales*.

On lui paya quatre-vingt mille francs son *Histoire de la marine française*, œuvre mal concue, mal digérée, mal écrite, pour laquelle cependant M. Paulin Richard de la Bibliothèque lui avait fourni des matériaux inappréciables et fort bien coordonnés.

Mais le travail sérieux a été, de tout temps, incompatible avec l'existence de sybarite et les mœurs légères de l'homme auquel nous consacrons ces lignes.

Plus il grandissait en renommée, moins il soignait ses ouvrages, plus il s'abandonnait au monde, à son tumulte, à ses folles ivresses, et les éditeurs de l'*Histoire de la Marine*, pour nous ser-

vir d'une locution reçue en librairie, burent un bouillon superbe [1].

Du reste, l'auteur de *Plik et Plok* manie la plume avec une facilité rare. Phrases, chapitres, volumes, tout cela coule de source et à pleins bords.

Il est doué d'une puissance d'invention merveilleuse, et nous devons lui rendre cette justice qu'il travaille sans collaborateurs. En un clin d'œil il a bâti son feuilleton du jour ; puis le reste du temps est consacré à la toilette, aux cavalcades du bois de Boulogne, à des fes-

[1] Au moment où nous mettons sous presse, on nous affirme qu'Eugène Sue dédommage parfois ses éditeurs quand ils ont perdu de l'argent avec ses livres. Ainsi, au premier mot de plainte de Michel Lévy, relativement à un traité désavantageux, il lui aurait accordé le droit de publication gratuit du *Diable médecin*.

tins insolents et à des parties de boudoir.

Le *Constitutionnel* a dit lui-même dans sa forme de style la plus chaste et la plus pudibonde, qu'il était impossible de compter les *amitiés féminines* de M. Eugène Sue. En l'absence de la mémoire du cœur, notre Adonis de cinquante-cinq ans possède à merveille la mémoire de la tête, et chaque jour encore, à chaque page de ses œuvres, il raconte avec la plus magnifique impudence les chutes qu'il a provoquées, les bonheurs qu'il a obtenus. Ces dames ont l'agrément de reconnaître leur portrait et leur histoire. La fameuse *Mathilde* est une galerie complète [1].

[1] Les personnages de Mathilde, d'Ursule, de made-

On trouva dans le grand monde ces indiscrétions de fort mauvais goût. Les Vénus prudentes cessèrent de s'affriander de la personne d'Adonis.

Voyant le nombre de ses amitiés féminines décroître, Eugène songea très-sérieusement à un mariage, et jeta les yeux sur mademoiselle de N***, petite-nièce de madame de Maintenon, destinant aux honneurs de sa couche cette riche et noble héritière.

A force de hanter les gens de haut

moiselle de Maran, de M. de Vérac, de Rochegune et de Lugarto vivent encore autour de nous. Chacun les nomme à haute voix. Avant *Mathilde*, Eugène Sue avait publié *le Morne au Diable* et fait jouer deux pièces avec succès : *la Prétendante*, comédie en 3 actes, à la Comédie-Française, et le drame des *Pontons* à la Gaieté. M. Prosper Dinaux est son collaborateur pour les ouvrages dramatiques.

parage, Eugène se croyait du même bord.

Il se faisait appeler le baron Sue, prenait des airs de duc et pair vraiment incroyables, et passait l'éponge sur sa roture avec beaucoup de candeur.

On se chargea de lui rappeler son origine.

Sous prétexte de disproportion d'âge, il fut éconduit très-poliment, le jour où il demanda la main de mademoiselle de N***.

Quant au véritable motif du refus, c'est-à-dire au défaut de naissance, on ne se gêna pas le moins du monde pour le révéler dans les salons.

Bientôt l'humiliante vérité parvint aux oreilles d'Eugène.

— Ah! vous me repoussez, cria-t-il,

eh bien, nous allons voir! Il s'agit de compter avec moi, race orgueilleuse... ou je saurai t'écraser!

Sans plus de retard, il se fait actionnaire de la *Phalange* et de la *Démocratie pacifique*, s'imaginant qu'on va demander grâce à sa toute-puissance littéraire. Ne peut-elle pas devenir terrible au service de la cause du peuple?

Mais personne ne bouge. La haute famille dont il sollicite l'alliance ne juge pas à propos d'amener pavillon.

Eugène ne gagne à ses roueries et à son attitude menaçante que la déconsidération qui s'attache aux transfuges. Une dernière aventure achève de le rendre tout à fait socialiste.

Ayez la complaisance, cher lecteur, d'écouter l'anecdote.

Sans être positivement affligé de l'épouvantable maladie qu'il prête au notaire Jacques Ferrand dans les *Mystères,* Eugène Sue, gâté par ses vieux triomphes, a la funeste manie de vouloir exercer chez toutes les femmes le droit de conquête.

Il ressemble à don Gusman, le cher homme, et ne connaît point d'obstacle.

Admis chez une très-noble duchesse, et prenant ses bontés pour de tendres avances, il croit avoir touché son cœur, se précipite à ses genoux, lui adresse une déclaration brûlante, et s'oublie, dans son enthousiasme amoureux, jusqu'aux témérités les plus coupables.

La duchesse se lève et sonne ses gens.

Deux domestiques robustes, galonnés sur toutes les coutures, arrivent à cet appel.

—Vous allez, dit la grande dame, prendre monsieur au collet... vous comprenez, au collet?... puis vous le conduirez jusqu'à la porte de l'hôtel, qui pour lui dorénavant ne doit plus s'ouvrir.

Elle accompagne ces paroles d'un geste impérieux.

L'ordre de la maîtresse du logis reçoit son accomplissement, et, dès ce jour, Eugène Sue devient archidémocrate et socialiste à tout rompre.

Voilà l'origine de ses convictions.

Jamais volte-face ne fut plus active et plus prompte. Le héros du royalisme,

le contempteur du peuple, le chevaleresque partisan de l'ancien régime, déchire sa bannière et passe à l'ennemi, la plume haute.

Oui, citoyens!

Et vous lui avez tendu les bras, comme vous avez fait jadis à M. de Lamennais. Peu vous importe la manière dont se grossissent vos rangs: les apostats font nombre.

Maintenant Eugène Sue est un de vos premiers apôtres. Vous avez le droit d'en être fiers.

Notre illustre romancier tire dès lors à boulets rouges sur les classes aristocratiques. Il se montre d'une assiduité scrupuleuse aux réunions phalanstérien-

nes, il prêche dans tous ses livres la révolte et l'anarchie.

Bientôt les *Mystères* sont en cours de publication.

Dans quel journal paraissent-ils, s'il vous plaît? Dans le *Journal des Débats*.

Sous le système de corruption, qui, dix-huit années durant, pesa sur la France, les meilleurs amis du Château lui jouaient de ces tours, quand on fermait l'oreille à quelques-unes de leurs requêtes, ou quand on ne laissait pas le champ libre à leurs vues ambitieuses.

Mystères de Paris dans les *Débats*, *Juif errant* dans le *Constitutionnel*.

Ainsi que Véron, notre estimable et

cher docteur, Armand Bertin sans doute avait contre Louis-Philippe de graves sujets de plainte. Ils se vengèrent l'un et l'autre du système, en aidant l'écrivain empoisonneur à débiter sa drogue [1].

Jamais on n'est trahi que par les siens.

Vous connaissez à présent, lecteur, la véritable cause de cette guerre déloyale faite à la société par M. Eugène Sue.

[1] En dehors de l'odieux du livre, pris au point de vue général, on y remarque assez bon nombre d'infamies particulières très-caractérisées. La duchesse de Lucenay et la comtesse d'Harville sont de nouveaux portraits de maîtresses parfaitement reconnaissables. Décrier et perdre des femmes dont le seul tort est de s'être montrées faibles et d'avoir cru à votre honneur, est un acte qui, dans tous les pays du monde, se qualifie de la même manière et par le même mot.

Les tristes résultats de cette guerre vous ont plus d'une fois inspiré de l'épouvante ; mais rassurez-vous, les attaques de cet homme cesseront un jour, — quand il sera lui-même victime des passions qu'il soulève.

Curieux d'étudier les types de son livre sur nature, et trouvant que le caractère de *Rigolette* surtout mérite des recherches approfondies, l'auteur du feuilleton des *Débats* juge convenable de nouer connaissance avec une jeune ouvrière, aux yeux de laquelle il se fait passer pour un peintre en décors.

Affublé d'une blouse et d'une casquette, Eugène se promène avec son type, tous les dimanches et tous les lun-

dis, à la barrière Mont-Parnasse ou à la Courtille.

On mange du lapin sauté dans la première gargote venue ; puis on se rend au bal, où l'intrépide Rigolette, enlevée par le piston, casse bras et jambes à son téméraire danseur.

Heureusement il est permis au faux peintre en décors de se reposer le reste de la semaine, et ses loisirs sont alors consacrés à l'étude de l'argot.

Le professeur d'Eugène Sue, dans cet élégant et noble idiome, fut un Auvergnat de son voisinage, qui, pour le mot *surineur*, par exemple, dérivé de *surin* (couteau), adoptait tout naturellement la prononciation excentrique puisée aux sources les plus pures du Cantal.

Eugène écrivit comme prononçait son maître, et voilà pourquoi nous avons *chourineur*, sans compter les autres fautes d'argot, dont fourmille ce malheureux livre des *Mystères*.

Un spirituel journaliste, Adolphe de Balathier, s'amusait dans une petite Revue de l'époque à redresser toutes ces fautes et à critiquer l'œuvre dans son ensemble.

Au deuxième article, il reçut le billet suivant :

« Vous abîmez un homme qui vaut mieux que vous et que les vôtres! Mais patience! bientôt nous jouerons aux quilles avec votre tête! »

Un lecteur sérieux d'Eugène Sue ne pouvait écrire dans un autre style.

Le *Juif errant* ne tarde pas à paraître à son tour[1], et nous avons dit ailleurs de quel prix énorme Véron paya cet ouvrage, où les doctrines jésuitophobes se marient avec tant de grâce au dogme démocratique et social.

Saisis d'admiration à la lecture de ce livre, messieurs les libéraux belges frappèrent une médaille en l'honneur d'Eugène Sue.

Peut-être ne sera-t-on pas fâché d'apprendre un second fait à leur éloge.

Le chiffre de la souscription ayant, en quelques jours, excédé le prix de la mé-

[1] Dans l'intervalle qui sépara les deux publications, Eugène Sue donna *Thérèse Dunoyer*, et fit représenter au boulevart le drame du *Prince Noir ou les Chauffeurs*, toujours avec la collaboration de Dinaux.

daille, on employa le surplus à fabriquer une magnifique édition du *Juif errant*, et ce catéchisme d'un nouveau genre fut distribué gratis au peuple des campagnes belges [1].

Il serait vraiment par trop injuste de ne pas remercier ces nobles patriotes au nom de la société, de la morale et de la religion.

L'auteur socialiste conclut avec le *Constitutionnel* un traité qui lui garantissait une somme de cent mille francs, pendant quatorze années consécutives, c'est-à-dire près d'un million et demi,

[1] En revanche, les réfutations des ouvrages d'Eugène Sue n'ont été nulle part aussi nombreuses qu'en Belgique.

pour la simple bagatelle de dix volumes par an.

Mimi Véron laissait déborder sa caisse et couvrait d'or son exterminateur de jésuites.

Il s'imagina que la France entière désirait avidement glisser le regard jusqu'au fond du temple où le dieu du feuilleton élaborait ses merveilles, et tout aussitôt il servit à ses abonnés, sur le logement d'Eugène, cette agréable tartine descriptive :

Il habite, dans les hauteurs du faubourg Saint-Honoré, une petite maison tapissée de lianes et de fleurs, qui font voûte au péristyle. Son jardin est amoureusement arrangé, frais et parfumé ; un jet d'eau bruit au milieu de roches et de joncs. Une longue galerie fermée, tapissée de sculptures et de

plantes, conduit de la maison à une petite porte extérieure, toute dérobée sous un rocher artificiel. Le logement se compose de très-petites pièces, un peu étouffées, tenues obscures par les lianes et les fleurs pendantes aux fenêtres. L'ameublement est rouge à clous d'or; la chambre à coucher seule, plus claire et bleuâtre. Les meubles, très-nombreux, s'entassent, non sans confusion, entre d'épaisses tentures. Il y a là un peu de tous les styles : gothique, renaissance, fantaisies françaises. Le salon est rocaille. Les murailles sont cachées par les objets d'art, bahuts, curiosités diverses, peintures et sculptures, portraits de famille, œuvres magistrales, œuvres des artistes modernes, ses amis. Des vases précieux, dons des *amitiés féminines* (on tient décidément à l'expression), couvrent les consoles. L'un d'eux est un hommage respecté d'une main royale. Des noms glorieux brillent de toutes parts : Delacroix, Gudin, Isabey, Vernet, etc. Dans un cadre, on voit un dessin de Mme de Lamartine et des vers de l'il-

lustre poëte. Un tableau occupe une place privilégiée, sur chevalet, au milieu des coquetteries du salon : c'est un *Anachorète* d'Isabey, d'un effet terrible, contraste remarquable dans ce petit temple de la volupté. De tout cela sort un parfum doux, où se distingue la saine odeur des cuirs de Russie. Les chevaux et les chiens que M. Sue a préférés, peints par lui-même ou par Alfred de Dreux, gardent compagnie à qui les caressait autrefois et se recommandent au souvenir amical. Dans le vestibule, au milieu de l'attirail et des trophées de la chasse, un loup et un oiseau de proie, autrefois apprivoisés et aimés, revivent empaillés dans la demeure du maître. Au bout du jardin sont logés avec soin deux magnifiques lévriers, présent de lord Chesterfield. De beaux faisans dorés et des ramiers se promènent librement sur le gazon du jardin, et viennent chaque soir se coucher sur les jardinières des fenêtres et sous le perron, gardiens ailés du seuil, élégants et doux amis de la maison. En parcourant cette demeure, que la

main d'un ami nous ouvrait pendant l'absence du propriétaire, nous devinions bien des traits du caractère : la passion du luxe et des plaisirs bruyants, avec des retours vers la retraite et la méditation ; le goût éclairé des beaux-arts, l'attrait pour les obscurités raffinées, l'amour des animaux et des plantes. »

C'est très-mal écrit, mais c'est fort curieux.

Seulement Mimi Véron a négligé certains détails, et nous sommes obligé de compléter ce qui précède.

Pourquoi ne rien dire d'un portrait d'Eugène, peint à l'époque où notre graveur aurait dû le prendre, c'est-à-dire au temps où ces dames se disputaient le beau Sue [1] ? Afin d'encadrer l'image plus

[1] Ce portrait occupait la place d'honneur, au-dessus de la cheminée du salon.

dignement, la muse du matérialisme et des joies sensuelles a daigné composer tout autour une guirlande de vers, au bas desquels se lit la signature d'Alfred de Musset.

Comme le docteur Véron parcourait le logis en l'absence du maître, il ne parle ni des femmes de chambre habillées à la mode athénienne, ni d'un peuple de laquais à la livrée quasi royale, ni de ce groom originaire de Douarnenez, auquel, de temps à autre, pour humilier Racine et se procurer un divertissement original, notre romancier fait lire à haute voix un acte de *Phèdre* ou d'*Athalie*, que ce déclamateur d'un nouveau genre débite avec un abominable accent bas-breton.

Le *Constitutionnel* oublie :

Les gants-paille que le père du *Juif errant* passe, avant d'écrire, à ses mains illustres[1], et dont la note s'élève, chez le parfumeur, à cent écus par mois, économisés sur le chapitre de l'aumône ;

Le riche plateau, ciselé par Froment Meurice, sur lequel on présente à l'écrivain ses gants et ses lettres ;

Les ciseaux d'or, destinés à couper le papier ;

La fameuse écritoire de onze mille francs, chef-d'œuvre de l'art moderne,

[1] M. Eugène Sue pousse la délicatesse et la propreté jusqu'à faire savonner par ses domestiques les pièces d'or qu'il met dans sa bourse.

où la plume va puiser l'encre, qui s'épanche sur le vélin en doléances éternelles, pour retracer la misère du pauvre.

Il ne mentionne pas non plus la fourniture immense de fleurs naturelles, dont le vestibule et les galeries de ce magnifique séjour sont émaillés.

Chargée davantage au total que la note du parfumeur, celle du fleuriste monte à huit cents francs par mois, toujours économisés sur le chapitre de l'aumône.

Hélas! Mimi Véron, qui payait tout ce luxe, fut singulièrement récompensé de ses largesses!

Après le *Juif errant*, Eugène Sue lui apporte les *Sept Péchés capitaux*. Notre pauvre docteur, feuilletant un jour le

manuscrit de la *Gourmandise*, tressaille, se frotte les yeux, continue de lire, et se sent pris de vertige.

Il acquiert la preuve d'une épouvantable perfidie.

Son romancier de prédilection s'est amusé à le peindre de pied en cap, et, sans le hasard, qui lui a mis devant les yeux ces pages traîtresses, Véron allait être servi à ses propres abonnés sous la forme d'un gros péché capital.

Jugez comme il proteste !

Eugène déclare qu'il ne changera pas une ligne au manuscrit. Il argue du traité, son droit est formel ; mais nonobstant toutes les clauses, Véron s'obstine à ne pas vouloir se laisser insérer tout vif.

On parle de procès.

Véritablement, il eût été curieux d'entendre ce bon docteur soutenir au tribunal que le portrait du gourmand lui ressemblait trop pour qu'il l'imprimât.

Une petite feuille pleine de malice, la *Silhouette*, prétendit que le traité entre le *Constitutionnel* et Eugène Sue permettait à celui ci de diviser en deux son nouvel ouvrage, et d'en offrir une partie à la *Presse*. On eût ainsi donné à M. de Girardin l'*Orgueil*, la *Colère*, le *Mensonge* et l'*Envie*, et Véron eût conservé la *Gourmandise*, la *Paresse* et la *Luxure*.

Mais cela n'arrangeait rien.

Des tiers officieux et plus habiles amenèrent une résiliation du traité. Véron fut imprimé dans le *Siècle*, et, depuis, ce

journal partage avec la *Presse* le privilège de la publication des œuvres d'Eugène Sue[1].

Il est temps de quitter le domaine des faits et d'en venir à une courte appréciation littéraire.

Notre siècle a donné naissance à une foule de littérateurs, exclusivement *mécaniciens* et *charpentiers*, si nous pouvons nous exprimer de la sorte.

[1] Outre *les Sept Péchés capitaux*, ces œuvres sont : *les Enfants de l'amour*, — *l'Institutrice*, — *la Bonne Aventure*, — *Jean Bart et Louis XIV* (drames maritimes), — *Fernand Duplessis*, — *l'Amiral Levacher*, — *la Marquise d'Alfi*, — *Gilbert et Gilberte*, — *le Diable médecin* (en cours de publication), — et *les Mystères du Peuple*, livre fatal, que les masses dévorent, et qui a déjà rapporté plus d'un million, tant à l'auteur qu'à Maurice Lachâtre, son éditeur. N'oublions pas *le Berger de Kravan*, ou *Entretiens démocratiques et sociaux*, ouvrage publié en 1848.

Eugène Sue est à la tête de cette phalange.

Il a de l'invention, des rouages. Ses drames sont mouvementés, saisissants; il manie l'horrible avec beaucoup de vigueur, mais il manque absolument de style. C'est un Paul Féval porté à la trentième puissance, avec moins d'esprit encore et moins de sensibilité véritable.

La punition de tous ces écrivains au mètre, qui négligent la forme pour entraîner avec eux le lecteur au travers d'événements multiples, sera de voir leurs livres oubliés dans vingt-cinq ans.

Ils stimulent à force de poivre les palais blasés; on dévore avec un certain plaisir leurs épices littéraires, mais l'indigestion arrive et tout est dit.

Nous avons entendu Balzac expliquer à sa manière le succès d'Eugène Sue.

« — Tous ses caractères sont faux, disait-il. Fleur de Marie, Jacques Ferrand, Rodin, Mathilde, Arthur et cent autres, n'ont jamais été dans la nature. Mais, ces caractères faux admis, Eugène Sue les poursuivra, s'il le faut, pendant quinze ou vingt volumes, avec une logique incroyable. C'est absolument comme au théâtre. Une situation impossible passe, il en résulte un succès. Or, ceci rentre dans la catégorie des surprises, et l'art n'a rien à y réclamer. Tout ce qui n'est point établi sur la grande science du cœur humain, tout ce qui roule sur le galvanisme, tout ce qui fa-

vorise les intérêts grossiers et les passions d'un jour ne dure pas. »

Eugène Sue possèdait, aux environs d'Orléans, une habitation de plaisance, appelée le château des Bordes[1].

Pendant que les malheureux villageois, ses voisins, pleuraient de misère en 1848, il écrivait là fort paisiblement ses œuvres, au milieu de tous les raffinements du luxe et de la mollesse.

Il avait transporté aux Bordes ses domestiques mâles et femelles.

Ce mahométan occidental, ce pacha socialiste, entouré de ses femmes de chambre grecques, pouvait les prendre

[1] Il a vendu, en décembre 1852, cette propriété à son beau-frère Caillard, ainsi que le riche mobilier de la rue de la Pépinière.

pour autant de houris voluptueuses, et, quand les pauvres d'alentour lui demandaient du pain [1], cet ami des classes souffrantes commandait à Froment Meurice deux magnifiques seaux à glace, d'un prix énorme, autour desquels courait une frise d'un merveilleux travail.

Porté, peu de temps après, à la dépu-

[1] On affirme qu'à cette époque, il fit attendre plus de quinze mois le règlement de leur mémoire à de malheureux ouvriers menuisiers, serruriers et autres, qui avaient exécuté des travaux aux Bordes. Si Eugène Sue ne donnait pas de pain aux pauvres, en revanche il leur faisait distribuer gratis *le Républicain des Campagnes*, trouvant sans doute plus urgent d'éclairer le peuple sur ses droits que de le nourrir. Toutefois, on assure que, depuis trois ans, il a changé de système, et qu'il se montre généreux pour les frères et amis. Nous voulons croire qu'il n'y a là-dessous ni peur ni contrainte.

tation, il déclara dans un club que personne n'avait droit au superflu, si quelqu'un manquait du nécessaire.

O comédie, dont nous avons pu voir toutes les scènes et juger tous les acteurs !

Eugène Sue ne voulait pas accepter d'abord le mandat de représentant; mais on sut l'y contraindre. Homme faible, il appartient à celui qui le saisit de vive force ou qui le subjugue par la menace; homme fastueux et dévoré de besoins immenses, il se livre au parti qui lui apporte des millions, car, autant que la peur, l'intérêt le cloue au pilori socialiste.

Depuis longtemps les bourgeois ne li-

sent plus ses livres. Le peuple seul les dévore et les paye.

A l'époque de son élection, ses adversaires politiques eurent soin d'afficher sur les murs de Paris certains passages de sa fameuse préface de la *Vigie de Koatven*. Tout à l'heure nous allons reproduire nous-même quelques-unes de ces lignes curieuses.

D'autres ennemis du candidat crièrent très-haut que l'auteur des *Mystères* et du *Juif errant* prêchait la bienfaisance, parce que cette thèse le faisait royalement vivre.

On lui demanda combien il avait donné aux nécessiteux depuis Février.

Sur-le-champ, sans retard, Eugène Sue répond en étalant un certificat du

maire de sa commune, pièce triomphante, de laquelle il résulte que, pendant les deux premiers mois de la république, il a soulagé l'indigence de ses frères des Bordes, en donnant pour eux à l'autorité municipale une somme de *cent vingt francs.*

Répartie entre *deux cents* familles, pendant *deux* mois, cette somme représente, pour elles toutes, *deux* francs par jour, c'est-à-dire *un* centime juste par famille.

« Malheur à ceux-là, bien fous ou bien méchants, qui, avec quelques mots vides ou retentissants, le *progrès*, les *lumières* et la *régénération*, ont jeté en France, en Europe, les germes d'une épouvantable anarchie... — Ceux qui méritent à tout jamais le mépris et l'exécration de la France, ce sont

ces habiles qui, pour parvenir au pouvoir et se le partager, ont dit un jour au peuple : Tu es souverain !... Anathème et honte sur ces courtisans de popularité, qui, du milieu d'une oisiveté voluptueuse, spéculent sur les misères du pauvre, et l'excitent à la haine et à la vengeance ! »

Nous empruntons ces paroles à l'écrivain même dont nous venons de retracer la vie.

Elles sont terribles.

Ce n'est pas notre faute, si elles retombent aujourd'hui sur sa tête, avec la pesanteur d'une malédiction.

FIN.

Je suis enchanté, mon cher Desnoyers, des _bonnes nouvelles_ que vous me donnez à l'endroit du _diable médecin_, vous savez combien je doute toujours de moi-même, et je ne savais pas si le public serait ou non content, bien que quelques amis m'eussent paru satisfaits; mais le public juge à un autre point de vue que l'amitié!

adieu mon cher ami, croyez à l'assurance de mes bien vieilles et sincères affections

Eugène Sue

2 Juin 18[illegible]

Paris. — Typ. de Gaittet et Cie, rue Gît-le-Cœur, 7.

LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

39

ROSE CHÉRI

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes.

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

ROSE CHÉRI

PARIS. IMPRIMERIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



del et sc

ROSE CHÉRI

LES CONTEMPORAINS

ROSE CHÉRI

(MADAME MONTIGNY)

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

ROSE CHÉRI

Ce bas monde fourmille de préjugés regrettables et d'erreurs tenaces.

En philosophie sociale, une des idées qui a le plus de racines, précisément peut-être parce qu'elle est la plus fausse, est celle qui relègue les artistes dramatiques dans un monde à part, et qui s'obstine à en faire une sorte de société

exceptionnelle, un peuple de parias, une caste maudite.

Voyez-les! examinez-les! s'écrient chaque jour d'inflexibles puritains. Quelle vie de désordre et quelles mœurs!

Or, ces mœurs, dont l'excentricité vous blesse, dérivent-elles de la profession même?

En vérité, non.

C'est votre endurcissement dans le préjugé qui en perpétue le scandale. Vous repoussez l'artiste, il se démoralise; vous l'affligez d'une sorte de déconsidération, il se déprave.

Si, par hasard, l'honnêteté reste dans le cœur d'une femme de théâtre, on peut regarder ceci comme un phénomène, tant vous lui donnez de motifs

pour s'en écarter, tant vous la récompensez mal de ses efforts.

D'autre part, il y a contre la vertu qui persiste à la scène une sorte de conspiration sourde, dont les premiers fils, si nous y regardons de près, se trouvent aux mains de la critique.

Messieurs les journalistes sont assez ordinairement des hommes de plaisir.

Chez eux, le sens moral n'est pas toujours au grand complet. Dans les coulisses la vertu les gêne. Elle dérange leurs plans de machiavélisme ; elle refuse de payer les caresses de leur plume d'une certaine monnaie dont ils se montrent fort avides.

Aussi les entendez-vous soutenir cette

thèse insensée, que la sagesse est incompatible avec le talent.

Si l'on en croit ces messieurs et la moralité de leur logique, il faut qu'une comédienne soit courtisane, livre chaque heure de sa vie au dévergondage, et lance intrépidement son bonnet pardessus les moulins.

Nous faisons trop de cas du bon esprit de ceux qui nous lisent pour nous évertuer à combattre ce joli système.

On ne prouvera jamais, Dieu merci, que le travail, l'intelligence, le talent, les facultés artistiques vivent de ce qui les tue. L'histoire de Rose Chéri tout entière donne à ces grands philosophes le démenti le plus éclatant.

Cette histoire aura donc le mérite d'une réfutation.

Devant un fait, le sophisme tombe et ne se relève plus.

Il y a trente ans environ, nos provinces du centre étaient parcourues par une famille d'artistes, assez nombreuse, qui exploitait le théâtre des petites localités.

Le directeur de cette troupe nomade s'appelait Jean-Baptiste Cizos.

C'était un jeune homme de vingt-deux ans, fort actif et rempli d'intelligence. Il jouait les premiers rôles avec Sophie-Juliette Garcin, sa femme, douée comme lui de qualités d'autant plus recommandables qu'elles sont rarement l'apanage des comédiens de province.

Deux sœurs de madame Cizos [1], avec leurs maris, et de vieux parents, qui se rendaient utiles autant que leur âge pouvait le permettre, composaient le reste de la troupe.

Thomas Cizos, père de Jean-Baptiste, avait résilié son pouvoir de directeur entre les mains de son fils.

A l'âge de soixante-quatre ans, il jouait encore les pères nobles.

Jamais, dans les villes où elle séjournait, la troupe ne causait le moindre scandale. Chacun de ses membres se distinguait par les mœurs les plus régulières et par des allures tout à fait en dehors du cabotinage.

[1] L'une se nommait Joséphine et l'autre Adèle. Joséphine était d'une beauté remarquable.

On voyait une famille rangée, aux habitudes simples et modestes; un personnel ayant de la tenue, de la distinction, de la décence; des comédiens dont la probité réglait scrupuleusement la conduite, et qui ne laissaient jamais à leur auberge l'ombre d'une dette.

De temps immémorial, pareille chose n'avait eu lieu.

Cela tenait du miracle, et les sympathies gagnées à la ville se traduisaient au théâtre en excellentes recettes.

Les Cizos et les Garcin n'étaient pas seulement des gens probes et de mœurs irréprochables; c'étaient de véritables artistes. Juliette chantait avec beaucoup de méthode, et son mari la secondait par une superbe voix de ténor. Celui-ci, dans

les moments de loisir que lui laissait l'administration de la troupe, s'occupait de peinture, et reproduisait les plus beaux sites des pays où l'on se trouvait.

A la fin d'octobre 1824, tous nos acteurs nomades arrivèrent, un jour, dans la petite ville d'Étampes.

Ils étaient attendus avec beaucoup d'impatience, et la salle du *Coq-en-pâte* se trouvait prête à les recevoir. On appelait ainsi une grange assez vaste, que les amateurs de la ville avaient fait décorer à leurs frais, pour se donner de temps à autre la joie du spectacle.

Précédés de leur excellente réputation, nos comédiens furent accueillis à ravir.

La municipalité d'Étampes avait reçu

de la municipalité de Chartres[1] des lettres contenant leur éloge, et, le soir même de l'arrivée de la troupe, les amateurs du *Coq-en-pâte* voulaient une représentation.

Mais Jean-Baptiste demanda grâce pour sa jeune femme enceinte, que le voyage avait accablée de fatigue.

Or, le lendemain matin, s'étant levé de bonne heure, afin d'aller dessiner la tour de Guinette, seul vestige de l'antique forteresse, dont Henri IV a démoli les remparts, notre directeur vit accourir son beau-père, Benoît Garcin, vieillard de cinquante-sept ans, qui, les jours de représentation, dirigeait l'orchestre.

[1] Cette ville était le point central de l'administration dramatique de Jean-Baptiste Cizos.

Au premier mot que celui-ci prononça, Jean-Baptiste replia son portefeuille et rentra bien vite à son hôtel.

Madame Cizos venait d'être prise des douleurs de l'enfantement.

Une heure après, elle accoucha d'une fille que l'on baptisa, le jour même, sous le nom de Rose-Marie.

C'est l'héroïne de ce petit livre [1].

[1] Tous les biographes ont fait naître Rose en 1825. Ils étaient mal renseignés. En voici la preuve :

EXTRAIT DES REGISTRES DE L'ÉTAT CIVIL D'ÉTAMPES.

Du mercredi 27 octobre 1824, trois heures de relevée.—Acte de naissance de Rose-Marie Cizos, du sexe féminin, née ce jour à huit heures du matin, chez ses père et mère; fille en légitime mariage de Jean-Baptiste Cizos, artiste dramatique, âgé de vingt-deux ans — et de dame Sophie-Juliette Garcin, son épouse, âgée de vingt-deux ans, domiciliés à Chartres (Eure-et-Loir), de présent à Étampes, chez le sieur Hoyau, carrefour du Pont-Doré, n° 1. Les témoins ont

Nous saurons plus tard comment Rose-Marie Cizos est devenue Rose Chéri.

Sa mère la nourrit elle-même, ainsi que deux autres enfants qu'elle eut par la suite.

L'un de ces enfants est une fille, et l'autre un garçon [1]. Jamais elle ne con-

été les sieurs Thomas Cizos, artiste dramatique, âgé de soixante-quatre ans, grand-père paternel de l'enfant, et Jean-Joseph Benoît Garcin, artiste musicien, âgé de cinquante-sept ans, grand-père maternel de l'enfant, domiciliés en ladite ville de Chartres. — Sur la présentation de l'enfant et sur déclaration du père d'icelui, qui a, ainsi que les témoins, signé avec nous, maire, aprè slecture faite. — Signé : de Tullières, maire.

[1] Anna Chéri, gracieuse et piquante actrice, trouve moyen de se faire applaudir au Gymnase à côté de sa sœur. Quant à Victor Chéri, c'est un de nos jeunes virtuoses qui donnent le plus d'espérances. Il vient d'être admis à concourir au Conservatoire pour le prix de composition musicale.

sentit à les éloigner d'elle, même pour une heure, ce qui rend parfaitement invraisemblable une histoire éditée par le *Figaro*.

Ce journal, très-spirituel toujours, ne se pique pas d'une exactitude entière.

Il accepte les anecdotes qu'on lui raconte et les brode à tout hasard, sous prétexte de biographie, — car les biographies pleuvent, lecteur, vous ne l'ignorez pas.

Nous sommes un peu cause de l'averse.

Le *Figaro* ne se trompe pas, en disant que Sophie-Juliette emportait avec elle au théâtre la petite Rose, et la déposait dans un coin pendant les répétitions. Seulement il affirme à tort que madame Cizos, un jour de départ pré-

cipité pour une ville voisine, oublia le berceau de Rose au fond des coulisses.

Partir sans sa fille, et aviser, à une lieue de là, qu'elle n'était point dans la voiture, allons donc! Pour affirmer de semblables choses, le *Figaro* n'a jamais interrogé le cœur d'une mère.

Toutes les femmes déclarent le fait invraisemblable.

Nous avons recueilli nos renseignements auprès de beaucoup de personnes qui ont connu l'épouse de Jean-Baptiste à cette époque. Elles certifient que, plutôt que d'oublier un de ses enfants, Juliette eût vingt fois manqué son entrée, ce qui, pour une comédienne, est le comble de la négligence et de l'étourderie.

Dès l'âge de cinq ans, Rose joua quelques bouts de rôle.

Ses grands yeux bleus rayonnaient d'intelligence. Elle avait une adorable tête blonde, un sourire de chérubin, une taille mignonne, et de petits pieds de sylphide, exercés déjà au pas chorégraphique.

Il était important d'utiliser de bonne heure tous les membres de la famille.

Les sœurs de Juliette avaient elles-mêmes des enfants. Petits garçons et petites filles sautaient du berceau sur le théâtre, chantaient, dansaient, dialoguaient, selon les divers spectacles, et rendaient à leurs parents des services réels.

Tous étaient musiciens de naissance et d'éducation.

Dans les opéras-comiques, on voyait cette troupe enfantine aborder résolûment les chœurs.

Chants de tristesse ou chants de triomphe, hymnes rustiques ou hymnes guerriers, intonations vives ou lentes, rien ne les embarrassait; jamais l'orchestre n'avait à leur adresser le moindre reproche. Ces montagnards et ces montagnardes de sept ou huit ans, ces conspirateurs à peine dégagés de la layette et ces bandits qui sortaient de nourrice avaient du moins l'avantage de n'effrayer personne par leur taille, par leur barbe et par leur voix.

Le public les prenait en affection, et

les bonnes mères de famille, dévorant des yeux ces adorables petits choristes, les applaudissaient à outrance.

On comprend comme ces triomphes amusaient nos jeunes acteurs.

Musique, ballets, marches héroïques le long de la scène constituaient pour eux une récréation. Les pères et mères y trouvaient l'avantage d'exercer au théâtre et jusqu'au bord de la rampe une surveillance directe sur leur progéniture.

Le lendemain, nos artistes de la veille allaient passer la journée à l'école.

Ceux qui avaient atteint l'âge de dix ans étaient envoyés à la meilleure pension de l'endroit.

Ils changeaient de maîtres aussi sou-

vent que les parents changeaient de public; mais, habitués à cette éducation voyageuse, ils n'en faisaient pas moins des progrès sensibles.

On enseignait aux filles, outre la grammaire, l'arithmétique, la géographie et l'histoire, tout ce que doit apprendre une petite bourgeoise bien élevée, c'est-à-dire les travaux d'aiguille et la tenue d'une maison.

Sophie-Juliette se chargeait elle-même de cette partie de l'enseignement.

Elle savait mieux que personne combien l'ordre est nécessaire pour vivre d'une manière décente, lorsqu'on n'a pour budget que les recettes éventuelles d'un théâtre de province.

Monsieur et madame Cizos rêvaient

pour cette jeune famille une position plus élevée que la leur dans la hiérarchie artistique ; ils désiraient ne pas la voir assujettie aux fatigues et aux dégoûts du comédien nomade, pour lequel la compensation de la gloire n'existe même pas.

Prévoyant le cas où leurs enfants n'arriveraient à être que des acteurs médiocres , on les préparait d'avance à l'exercice d'une autre profession.

Rose, par exemple, eût été maîtresse de musique, si elle ne fût pas devenue une comédienne célèbre.

Son grand-père, excellent musicien, lui apprit le piano.

Quelquefois il arrivait que l'honnête famille, dans les chefs-lieux d'arrondisse-

ment où on la priait de donner des représentations, ne trouvait pas un théâtre digne de son habileté. Souvent même il n'y avait point de salle de spectacle.

Il fallait alors en improviser une.

En Bretagne, par exemple, nos comédiens jouèrent plus d'une fois les *Enfants d'Édouard* dans une grange décorée de feuillage.

A Guingamp, le drame de Casimir Delavigne eut l'honneur d'être représenté sur un billard, qu'on avait choisi pour former la scène. Des châssis de paravent, le long desquels on colla du papier peint, servirent de décors, et le public ne s'en attendrit pas moins jusqu'aux larmes sur la triste fin des héritiers du

sceptre, assassinés par le farouche Tyrrel.

Du reste, la troupe avait des spectacles pour tous les goûts.

Après les *Enfants d'Édouard*, on jouait le *Petit Poucet*, comédie puérile et honnête, où la jeune bande faisait merveille.

Victor, le moins grand de ces acteurs pygmées, conduisait au bois ses six frères.

Il faut le dire, ce bois était représenté par le même décor complaisant, qui figurait tout à l'heure un palais ou un cachot; mais l'absence d'illusions se compensait toujours par la bonne volonté du public.

Fières de porter culotte, Rose et

Anna, les aînées, jouaient nécessairement leur rôle dans la pièce.

Elles représentaient deux des fils du bûcheron, et coupaient du bois avec une ardeur extrême, en chantant ce joli couplet, dont le vaudevilliste avait orné son œuvre :

Pan, pan, allons courage !
Pan, pan, allons bon train.
Pan, pan, plus j' f'rons d'ouvrage,
Pan, pan, plus j'aurons de gain.

On était obligé de mettre le holà, sans quoi, nos intrépides faiseurs de fagots eussent éventré les coulisses en papier peint, et coupé les châssis à coups de serpe.

Dans les *Enfants d'Édouard*, Jean-Baptiste Cizos jouait Glocester, Sophie-

Juliette, la reine; Rose et Anna, les jeunes princes.

Nos deux sœurs étaient charmantes.

Leur lit de mort, avant le baisser de la toile, était régulièrement couvert de bouquets et de couronnes, jetés de tous les coins de la salle par d'enthousiastes spectateurs.

Dès que Victor eut dix ans, il figura lui-même dans la pièce.

On le voyait arriver au dénouement pour étouffer les rejetons royaux. Le visage enveloppé d'une barbe monstre, ce terrible assassin accomplissait sa tâche avec beaucoup de sang-froid.

Tous les opéras sans spectacle, comme *le Bouffe et le Tailleur*, par exemple, *le*

Chalet et quelques autres, étaient pour la troupe une véritable bonne fortune.

On en jouait deux dans une soirée.

Le Chalet notamment revenait sept à huit fois sur l'affiche dans la même ville, et Jean-Baptiste Cizos chantait fort bien le rôle du sergent.

Eu égard au manque de personnel, il fallait supprimer les soldats qui accompagnent ce sous-officier ; mais la musique, pour cela, ne subissait aucune coupure. On voyait arriver Rose, habillée en tambour, et conduisant d'un air martial quatre sapeurs-pompiers de la localité. Notre héroïne chantait, en s'accompagnant d'un roulement sonore :

> Vive le vin, l'amour et le tabac!
> Voilà, voilà, voilà le refrain du bivouac!

Elle remplaçait ainsi le chœur et donnait la réplique à son père, jusqu'au moment où Victor arrivait lui-même entonner la fameuse annonce :

Le dîner vous attend!

Comme la taille du petit artiste dramatique ne permettait pas de l'habiller en tambour, on l'affublait d'un costume de marmiton. Dès l'âge de six ans, il débuta dans ce magnifique rôle. Il était à peu près aussi haut que la botte de son père, et ce gâte-sauce, bien débarbouillé, n'obtenait pas un médiocre succès.

Tout en admettant le principe qu'il est avec la mise en scène des accommodements, la troupe des Cizos ne tombait jamais dans le grotesque des représentations foraines.

Elle restait fidèle aux doctrines de l'art et observait autant que possible les convenances théâtrales, en tournant les obstacles, en utilisant tout.

Chacun sentait la nécessité de bien faire.

Rose, premier sujet de la troupe, devait déployer surtout les talents les plus variés. Il fallait qu'elle pût à la fois jouer une scène de comédie, de drame ou de vaudeville, exécuter une sonate de piano ou un rafla de tambour, tirer l'épée dans *l'Élève de Saumur* ou danser le boléro dans le premier acte de *la Muette*. Elle remplissait à elle seule, dans cet opéra, une besogne qui ne s'accomplit pas à Paris à moins de six premiers danseurs et danseuses et tout un corps de ballet.

Du reste, le public y mettait la plus affectuèuse indulgence.

Il était, en quelque sorte, de la famille.

Parfois, le dimanche, au moment où l'affiche venait d'être collée aux murs, le ciel prenait tout à coup une sérénité fort inquiétante pour la recette du soir, et la ville tout entière émigrait aux champs.

Les habitués passaient devant le théâtre et voyaient le directeur préparer tout pour le service, en regardant le soleil d'un air médiocrement satisfait.

— Quoi! monsieur Cizos, disaient-ils, est-ce que vous allez donner une représentation aujourd'hui?

— Parbleu ! répondait le père de Rose, il le faut ; c'est affiché.

— Mais vous n'aurez pas une âme.

— Je le vois bien, soupirait le directeur, puisque vous partez tous.

— Nous avons fermé boutique. Bah ! faites de même.

— Et l'affiche ?

— On la déchire. Venez dîner avec nous à la campagne.

— Mais...

— Voyons, point de cérémonies. Amenez tout le monde, et n'oubliez pas Rose et Anna. Si vous nous suivez ce soir, demain nous viendrons chez vous.

L'affaire s'arrangeait sans plus de dif-

ficultés, et, le lendemain, la salle était pleine.

Cette affection du public pour la troupe ne se démentait en aucune circonstance. Un jour, dans nous ne savons plus quelle pièce où elle jouait avec sa mère, Anna s'aperçut tardivement qu'elle avait oublié un accessoire [1].

Impossible de retourner sur ses pas ; elle était en scène.

— Qu'as-tu donc? lui dit, à voix basse, madame Cizos.

— Mon Dieu ! je n'ai pas songé à

[1] On nomme ainsi certains objets indispensables à la représentation, tels que bourse, cassette, encrier, lettre, etc. Un de ces objets oubliés peut rendre ridicule la scène la plus pathétique, et soulever des orages dans la salle la mieux disposée.

prendre la lettre, murmure sur le même ton la jeune fille tremblante.

Son rôle exigeait qu'elle donnât, une minute plus tard, un message écrit.

— Ah! malheureuse! dit Sophie-Juliette, qui tressaille et se trouble visiblement; nous sommes perdues!

La jeune actrice devient pâle; son cœur se gonfle. Dans l'intervalle, Rose arrive. Elle demeure interdite en voyant l'embarras de sa mère et de sa sœur.

— Anna qui a oublié sa lettre! lui dit madame Cizos à l'oreille, entre deux répliques, et sur le ton du désespoir.

Rose tressaille à son tour.

Elle hésite, balbutie, tronque le dialogue. Sa voix, dans un rôle joyeux, est pleine de larmes, ce qui semble as-

sez bizarre aux spectateurs. Ils cherchent à deviner le motif de cette émotion singulière.

Tout à coup le moment vient de donner la lettre, et chacun reste coi.

Anna fond en larmes.

De son pupitre, au-dessous de la rampe, le père Garcin demande, le moins haut qu'il peut :

— Mais qu'as-tu donc, ma fille?

Rose s'approche toute frémissante, et dit :

— Elle a oublié sa lettre.

— Ah ! miséricorde ! s'écrie le chef d'orchestre, laissant tomber son archet.

— Voyons, voyons, que leur arrive-t-il à ces pauvres petites? Cela n'est pas naturel, disent les bons spectateurs.

Ils reprennent, en s'adressant au grand-père :

— Qu'y a-t-il, monsieur Garcin? est-ce que les enfants sont malades?

— Anna pleure, dit un autre, pourquoi donc?

— Si elle souffre, il faut arrêter, observe un troisième. Qu'elle se repose.

— Certainement! certainement! crie toute la salle, qu'elle se repose.

— Non, messieurs, elle n'est pas malade, dit le père Garcin suffoqué. Puis, il ajoute avec accablement :

— Elle a oublié sa lettre!

— Bon! ce n'est que cela? Mon Dieu, qu'elle aille la chercher, rien n'est plus simple. Nous recommencerons.

Anna courut prendre l'accessoire dans les coulisses, et l'on recommença.

Cette anecdote est d'une authenticité parfaite. Quand le *Figaro* voudra, nous lui indiquerons la manière de s'en procurer d'aussi curieuses. Les habitants de Chartres, d'Étampes, d'Issoudun, d'Aubusson, de Guéret, d'Issoire et de beaucoup d'autres villes, où les Cizos ont donné des représentations, peuvent lui en fournir une quantité du même genre.

On aimait cette famille d'artistes consciencieux ; on recevait, dans les cercles les plus réservés, ces comédiens honnêtes, et l'on ne trouvait pas que le talent, chez eux, souffrît en aucune sorte des mœurs pures et de la vie décente.

Gardien vigilant de l'honneur de ses

filles, M. Cizos n'accorda jamais à un étranger l'abord des coulisses de son théâtre.

Non-seulement Rose et Anna se trouvèrent garanties de toute atteinte fâcheuse dans leur innocence ; mais, — bonheur plus rare pour des femmes jetées sur la scène, — on ne les a soupçonnées en aucun temps d'une faiblesse.

A l'époque de ses débuts au Gymnase, Rose fut en butte aux poursuites d'un jeune homme de haute naissance, maître de sa fortune, et dont la passion chercha, deux mois durant, à vaincre les obstacles que lui opposait une vertu inflexible.

Tous les soirs, il était dans une avant-scène, à couver la jeune actrice de ses

regards brûlants. Il lui jetait des fleurs et des lettres.

Rose donnait tout à sa mère, et ne lisait rien.

Dans une de ces missives, madame Cizos trouva un coupon de rente sur l'État, dernier et puissant moyen que ces messieurs emploient pour vaincre les scrupules trop obstinés.

Sophie-Juliette et son mari coururent chez le père du jeune homme, auquel ils restituèrent le pli séducteur, tout en le conjurant avec larmes de faire cesser des manœuvres qui, pour être sans péril, n'en étaient pas moins outrageantes.

Le duc (c'était un duc) sonna ses gens et leur ordonna d'appeler son fils.

Celui-ci ne tarda pas à paraître.

— Voyez, monsieur, voyez quelle honnête famille vous avez offensée ! dit le vieillard, lui rendant le coupon de rente, et lui faisant voir le père et la mère de Rose qui pleuraient encore.

On feuillettera longtemps les annales des coulisses, avant d'y trouver un fait semblable.

Mais revenons à la troupe nomade, avec laquelle nous sommes obligé quelque temps encore de rester en province.

Les Cizos et les Garcin, grâce à leur vie exemplaire, étaient reçus, nous l'avons dit, dans les maisons les plus distinguées. On les fêtait comme de vieux amis toutes les fois qu'ils reparaissaient dans une ville.

Ainsi, à Chartres, où ils avaient sé-

journé longtemps, et où chacun avait pu voir grandir la petite famille, on apprend, un jour, leur passage.

La ville tout entière s'émeut; on se précipite à leur rencontre.

Malgré les protestations de nos voyageurs, attendus à Dreux, les chevaux dételés prennent le chemin de l'écurie, et les voitures entrent de force sous la remise. Puis on entoure les comédiens, on les caresse, on se félicite de les retrouver en joie et santé. Vingt maisons bourgeoises se disputent l'honneur de les avoir pour hôtes.

Ils furent obligés de céder aux sympathies chartraines et de donner une représentation, où jouèrent les seuls membres de la famille.

Jamais on ne vit pareille affluence de spectateurs. L'enthousiasme était au comble, et les bravos allèrent jusqu'au délire.

Partout l'honnête troupe jouissait de la même estime et recevait le même accueil.

Économe de l'association, madame Cizos administrait les finances avec une sagesse merveilleuse, et la société, chaque jour, devenait plus prospère.

Rose, à quatorze ans, était une actrice fort distinguée, jouant déjà les rôles de la plus haute importance.

Toutes les créations de mademoiselle Plessy, cette charmante actrice, qui n'avait pas encore été désapprendre chez les Cosaques sa gentillesse et ses grâces

naïves, étaient reproduites ou, pour mieux dire, devinées par la jeune Cizos avec un instinct merveilleux et un incontestable talent.

Les triomphes à la rampe n'avaient point suspendu ses études musicales.

Elle se montrait sur le piano d'une très-jolie force, et Zimmermann, dont elle a voulu, depuis, prendre les leçons, l'a citée plus d'une fois comme sa meilleure élève.

Aussi Rose affectionne-t-elle beaucoup les pièces où elle peut donner un échantillon de son talent de musicienne. Ses doigts agiles courent sur le clavier et en tirent de savants accords.

Elle était adorée du public de province.

Outre les villes que nous avons nommées, et où elle reçut de flatteuses ovations, elle en visita beaucoup d'autres, et conquit des applaudissements à Moulins, à Bourges, à Nevers, à Clermont-Ferrand, à Poitiers, au Puy, à Limoges, à Lorient et à Bayonne.

La troupe, en quittant cette dernière ville, se rendit à Périgueux.

Il y avait là, comme chef de l'administration départementale, un illustre viveur, qui passera nécessairement un jour à la postérité sous le titre de l'*Homme au lampion*.

M. Romieu, devenu grave magistrat, renonçait au culte de Bacchus et aux doux exercices d'Amathonte. Néanmoins il était rare que la vue d'un gentil minois

ne fît pas tressaillir les fibres de ce vieux pécheur.

Assis dans sa loge, au théâtre, avec trois ou quatre conseillers de préfecture et son secrétaire, il admira les grâces naïves de Rose, l'aimable pétulance de sa sœur; puis réunissant nos jeunes actrices dans une même admiration et dans un même calembour, il s'écria :

— Quelle jolie paire de Cizos!

Le mot courut à Périgueux. On félicita le préfet de la Dordogne de sa finesse d'esprit.

Mais, dans les coulisses, le directeur et sa femme ne furent que très-médiocrement flattés de voir leur nom de famille prêter ainsi au coq-à-l'âne. On décida que le nom de *Cizos* disparaîtrait de

l'affiche et serait remplacé par celui de *Chéri*, que Juliette et ses filles donnaient dans l'intimité, à leur mari et à leur père.

Il était écrit que Périgueux serait la dernière ville de province où Rose ferait admirer son mérite de comédienne.

Un soir, entre deux actes de la *Grâce de Dieu*[1], notre héroïne voit entrer dans sa loge une inconnue, qui lui saisit les mains et lui adresse toutes sortes de félicitations.

— A qui ai-je l'honneur de parler, madame? demande Rose surprise.

[1] Elle jouait le òle de Marie avec un grand succès de larmes.

— Je me nomme Loïsa Pujet, répond la visiteuse, en souriant.

— Oh ! que je vous embrasse ! dit la jeune actrice avec effusion. C'est une de vos mélodies qui a inspiré les auteurs de la pièce, et je vous dois un de mes plus beaux succès. Je chante l'*Ave Maria*, madame : je sais par cœur toutes vos romances !

Elles échangèrent les plus affectueuses caresses et devinrent amies intimes, à dater de ce jour.

Loïsa Pujet faisait alors applaudir en province ce génie musical d'une si incomparable souplesse, dont Paris avait eu la primeur, et qui, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, touche le sen-

timent, comme un clavier, pour en tirer les notes les plus attendrissantes.

Rose fut au comble de la joie de pouvoir exécuter un morceau de piano, dans un concert donné à Périgueux par sa nouvelle amie.

— Vous avez beaucoup de talent, ma chère, lui dit Loïsa. C'est vraiment un meurtre de vous laisser en province.

— Hélas! dit Jean-Baptiste, notre plus grand désir est d'aller à Paris. Anna devient grande elle-même, et Victor est déjà bon musicien. Mais nous n'avons point de protections.

— Je vous en trouverai, dit Loïsa.

Dès le soir même, notre directeur reçut une lettre, portant le timbre de la préfecture et signée Romieu.

Jean-Baptiste Cizos sentit un frisson lui courir dans les veines, car, la veille, apprenant que le préfet au calembour possédait une clé de communication, pour ouvrir le passage privilégié, menant de l'intérieur du théâtre aux coulisses, il avait eu hâte de changer la serrure, afin de préserver ses filles des agaceries administratives.

Ce fut donc en tremblant qu'il se rendit chez le préfet.

— Monsieur Cizos, lui dit Romieu, vous êtes un honnête homme et un bon père. Vous m'avez dépossédé d'un droit que je pourrais facilement reconquérir ; mais j'y renonce tant que vous serez à Périgueux. Est-il vrai que vous ayez

l'intention de solliciter à Paris un engagement pour vos filles?

— Oui, monsieur le préfet, répondit Jean-Baptiste, encore ému, et saluant jusqu'à terre.

— Eh bien, voici une lettre pour Bayard. Je le connais beaucoup, c'est mon ancien collaborateur... Oui, monsieur Cizos, j'ai fait des vaudevilles! Bayard protégera vos enfants, et tout ira bien.

— Ah! monsieur, dit l'heureux père, que de reconnaissance je vous dois!

— N'en parlons pas. Gardez vos remercîments pour mademoiselle Loïsa Puget, qui m'a recommandé, ce matin, votre famille avec beaucoup de chaleur.

4

Bonsoir... et tranquillisez-vous sur l'entrée des coulisses.

Après cet acte de vertu, que n'eût pas désavoué Scipion l'Africain, Romieu congédia Cizos père.

Il faut convenir que les viveurs ont parfois du bon.

Loïsa Puget quitta Périgueux pour achever sa tournée dans le midi de la France. Rose et la jeune musicienne s'embrassèrent avec tendresse, jurant de se revoir à Paris et de continuer leurs relations amicales. Elles ne savaient pas que la parenté devait, un jour, serrer davantage encore les nœuds de leur attachement, et que l'avenir les rendrait belles-sœurs [1].

[1] Mlle Loïsa Puget devint la femme de M. Gustave Lemoine, frère de M. Lemoine-Montigny.

Munie de la recommandation du préfet de la Dordogne, la troupe nomade brûle ses vaisseaux, dit adieu à la province, et se transporte à Paris sur les ailes de l'espérance et des Messageries royales.

Bayard accueille les nouveaux débarqués.

Il écoute avec une grande bienveillance notre ex-directeur, qui lui parle des succès énormes de Rose dans les départements. Jean-Baptiste lui fait voir tout un coffre rempli d'articles élogieux, dus à l'admiration des feuilles provinciales. Cela n'éblouit pas extraordinairement le vaudevilliste, et la lettre du préfet de Périgueux lui semble de nature à opérer sur l'administration des

théâtres de Paris un effet plus certain que les articles du coffre.

Cette lettre, il l'expédie, sans plus de retard, à M. Poirson, directeur du Gymnase.

Moins de quinze jours après, le 30 mai 1842, Rose est admise à débuter dans *Estelle*, ou *le Père et la Fille*[1], de M. Scribe.

La recommandation avait été, comme on le voit, toute-puissante.

Mais il est rare que la fortune se laisse enlever du premier coup ses faveurs.

Timide, modeste, assez pauvrement

[1] Le rôle qu'on lui donna avait été créé par madame Volnys.

vêtue, Rose ne produisit aucun enthousiasme sur le parterre. Deux artistes en vogue, mademoiselle Nathalie et madame Volnys, aimées des spectateurs du Gymnase, leur imposaient alors un goût exceptionnel. Au théâtre, on ne l'ignore pas, le succès ne relève jamais de lois fixes. L'engouement et la mode y établissent presque toujours leur empire. Bien que douée d'une intelligence véritable et d'une grande pureté de diction, Rose ne fut pas appréciée à sa valeur. On eût voulu sans doute plus de brillant et moins de solide.

Le nom de la débutante disparut de l'affiche, après y avoir seulement figuré deux fois.

Elle était remerciée.

Bizarre caprice du destin ! Celle qui devait être, un jour, l'étoile du Gymnase, l'artiste délicieuse qui devait y moissonner tant de gloire, y entendre tant de bravos, ne fut pas même jugée digne d'y tenir le dernier emploi [1].

Ce coup fut terrible pour l'honnête famille.

Tant d'espérances avaient été conçues depuis deux jours, tant de projets avaient été formés ! Cependant on ne se rebuta point. M. Bayard, témoin des débuts de Rose, lui reconnut beaucoup de mérite. Il croyait sérieusement à son

[1] Nos lecteurs se souviennent que Rachel eut le même sort dans ses débuts au Gymnase, — et cela sous la même administration.

avenir, et il s'occupa de la faire entrer à la Comédie-Française.

Rose fut entendue par Samson.

L'expérience du doyen des sociétaires et sa finesse de jugement ne lui permirent pas de méconnaître les qualités de la jeune fille ; mais il déclara qu'un an ou dix-huit mois d'études lui étaient encore indispensables pour aborder la scène de Molière.

Ce long noviciat devenait impossible. Les dernières ressources de la famille se trouvaient épuisées.

D'ailleurs l'arrêt semblait dur à notre jeune actrice.

La province, aussi bon juge parfois que la capitale, avait applaudi Rose

dans *Une Chaîne,* dans *la Grâce de Dieu,* dans *la Grand'Mère*, et dans les principaux rôles de la comédie et du vaudeville. Ce n'était vraiment pas la peine d'avoir obtenu tant de succès pour être envoyée, comme la première venue, sur les bancs du Conservatoire.

M. Altaroche, un des trois hommes d'État du *Charivari,* garçon très-serviable et plein de cœur, avait connu la famille Cizos en Auvergne.

Il offrit au père de Rose sa recommandation pour le Vaudeville, que M. Trubert, un marchand de rubans, administrait alors.

Celui-ci mesurait tout à son aune, apportant au théâtre une intelligence

raccornie par l'étroit horizon d'une arrière-boutique. Il n'accorda pas même une audition, et se boucha les oreilles pour ne plus entendre les instances d'Altaroche.

Nos pauvres artistes jouaient de malheur.

M. Roqueplan, pacha des Variétés, n'eut pas plus de finesse dans le flair, et laissa l'actrice de talent frapper en vain aux portes de son théâtre.

Il est évident pour nous que l'honnêteté persistante des Cizos était la raison péremptoire de tous ces refus.

Que devenir? On n'avait plus de ressource que dans l'administration dramatique de la banlieue, alors confiée aux

frères Séveste. Tout avait été sacrifié au voyage de Paris. C'était donc à Paris qu'il fallait trouver le pain quotidien. Les finances à sec ne permettaient plus de regagner la province. On essaya d'obtenir pour Rose et pour sa sœur la permission de jouer sur les théâtres de Montmartre, de Batignolles, de Belleville ou de Mont-Parnasse; mais une chance funeste déjouait les combinaisons et réduisait à néant chaque tentative.

Victor, qui avait tous les droits possibles pour entrer au Conservatoire, ne trouva pas même une place dans le dernier des orchestres.

A cette époque, la triste Rose allait quelquefois confier ses chagrins à Jenny

Vertpré, devenue madame Carmouche.

— Ma chère, lui disait celle-ci, vous luttez contre un mur d'airain. Les sultanes favorites vous repousseront toujours.

Et comme Rose ne comprenait pas, elle ajoutait :

— Si vous entriez au Gymnase, croyez-vous que cela ferait l'affaire de mademoiselle Vallée?

Rose comprenait bien moins encore.

— Au moins, disait-elle, on pourrait me permettre de lui servir de doublure.

— Pauvre enfant! s'écriait madame Carmouche, est-elle candide!

Le Gymnase avait été constamment le rêve de la jeune fille. Elle en connais-

sait tout le répertoire et ne pouvait se consoler d'en être exclue. Toutes les fois qu'il lui arrivait de passer devant ce théâtre, elle fondait en larmes, au milieu du boulevart, et en plein jour.

Ainsi qu'elle, son pauvre père avait le cœur dans la désolation.

Convaincu du talent de Rose et de l'injustice des directeurs, il fit un jour appel à tout son courage, et résolut de tenter un suprême effort, avant de jeter sa fille sur quelque misérable scène, indigne de ses études.

Il courut au Gymnase, et là, bravant toute répugnance, humiliant son orgueil, obéissant à l'amour paternel beaucoup plus qu'à la crainte de la misère, il

tomba suppliant aux pieds de Monval, l'excellent régisseur, que l'autocrate Poirson commettait parfois à sa place pour donner audience.

Entraînée de force au théâtre qui la repoussait, Rose était là, pâle, émue, presque certaine d'une réponse qui allait être la condamnation de son avenir.

Mais Jean-Baptiste trouva dans le désespoir une force d'éloquence si persuasive, une énergie de supplication si touchante, que le bon régisseur, attendri, ne tint pas compte des ordres inflexibles qu'il avait reçus.

Il quitta le père et la fille un instant, rentra dans le cabinet de l'autocrate, devint lui-même l'avocat de notre héroïne, et reparut bientôt, en s'écriant :

— Votre cause est gagnée !

La victoire, hélas ! était bien médiocre.

Engagée pour un an, aux honoraires de soixante-quinze francs par mois, Rose devait jouer ce qu'on nomme en argot de coulisses les *en cas*.

N'importe, elle a le pied sur ces planches où elle désire tant se voir, et commence à étudier en double les rôles des pièces nouvelles. Sûre d'elle-même, sans être présomptueuse, elle se prépare à rendre à l'administration tous les services possibles, en attendant qu'une circonstance favorable vienne la mettre en relief.

Six semaines après, cette circonstance se présenta.

Le Gymnase jouait alors *Une Jeunesse orageuse*, de MM. Charles Desnoyer et Emile Pagès.

Chargée du rôle principal, mademoiselle Nathalie ne le trouvait point à son goût. Par ces mille et un moyens qu'une actrice capricieuse a toujours à sa disposition, elle cherchait à faire disparaître de l'affiche la pièce qui avait le malheur de lui déplaire.

Un soir, elle se trouve subitement indisposée, et n'en informe le théâtre qu'au moment de l'ouverture des bureaux.

Il n'est plus temps de changer le spectacle. Monval se trouve dans un embarras extrême. On va chercher Rose en toute hâte, et le régisseur lui demande :

— Savez-vous le rôle d'*Henriette?*

— Oui, je le sais, répond la jeune fille.

— Habillez-vous alors, et dépêchez-vous de descendre en scène. Vous nous sauverez d'un grand embarras, mon enfant.

Rose n'hésite pas une minute et court passer le costume du rôle.

Cependant la salle trépignait d'impatience. L'heure où devait commencer le spectacle était sonnée depuis longtemps, et l'on n'ignore pas que, dans ce cas, les moins curieux d'entendre la pièce deviennent les plus ardents au tapage.

— La toile! la toile! criait le public.

De tous les régisseurs parisiens, Monval est celui qui pratique le mieux l'annonce aux spectateurs, et qui arrive à

désarmer les plus grandes colères. Nul ne possède un sang-froid aussi admirable, un tact aussi exercé, une promptitude de réplique aussi vive.

Ce jour-là, toutefois, il n'était pas très-sûr d'apaiser l'orage et de faire accepter la substitution.

— La toile! la toile! continuait de crier le parterre avec des trépignements furieux.

Sur un signe de Monval, les machinistes lèvent le rideau ; puis notre régisseur, en habit noir, s'avance gravement au bord de la rampe et salue trois fois le public, comme c'est l'usage.

— L'administration, messieurs, dit-il, a le regret de vous apprendre que ma-

demoiselle Nathalie se trouve gravement indisposée.

— Bah !

— Quelle plaisanterie!

— On connaît ce genre l indispositions!

— Tout à l'heure je l'ai rencontrée en calèche découverte ! s'exclame un gros homme, debout au milieu du parterre.

A ces mots la tempête redouble.

— J'ai l'honneur de vous affirmer, dit Monval, s'adressant à celui qui jetait en avant cette assertion, que vous avez été le jouet d'une ressemblance trompeuse.

— Nathalie !... qu'elle vienne !... nous voulons Nathalie !

— Il me semble, reprend le régisseur,

qu'on peut croire l'administration, lorsqu'elle assure par ma bouche que mademoiselle Nathalie est malade.

— Allons donc! elle se porte mieux que vous!

— Et mieux que nous!

— Du reste, la pièce se jouera, messieurs. Une jeune débutante sait le rôle.

— Nous la sifflerons votre débutante, s'écrient plusieurs énergumènes.

— Si elle le mérite, dit Monval, rien de plus juste; mais si elle remplit dignement sa tâche, comme je l'espère, vous êtes trop galants, messieurs, pour lui refuser vos bravos.

Cette adroite repartie calme tout à coup le public. De nombreux battements

de mains accompagnent le régisseur, qui se retire.

Mais Rose vient d'entendre tous les cris du parterre.

La malheureuse enfant est glacée de crainte, et, lorsqu'elle paraît en scène, elle n'ose pas lever les yeux.

Assise au fond du théâtre, elle semble clouée à son siége; l'émotion fait trembler sa voix; des larmes roulent sous sa paupière.

Ce trouble même et cette épouvante sont un coup de fortune.

Au début de son rôle, Henriette doit être émue. Les spectateurs trouvent tout d'abord que le jeu de l'actrice offre un grand cachet de naturel, et les der-

niers symptômes de mécontentement disparaissent.

On écoute Rose ; on remarque sa douce voix, son maintien sage, la distinction de sa personne. Quelques vieux habitués de l'orchestre font observer qu'elle possède une main très-fine, un bras charmant, et de fort beaux yeux, qui commencent à se lever sur ce public terrible, en ayant l'air de lui demander grâce.

Bref un murmure d'approbation court dans la salle, et bientôt des applaudissements se font entendre.

Excitée par ce bon accueil, Rose s'anime et déploie ses moyens. On admire sa voix fraîche et sonore, sa diction pure,

la grâce exquise de ses manières. Tout à fait rendue à elle-même par la bienveillance de la salle, elle tire de certains mots et de certaines situations des effets complétement inattendus. L'actrice de talent se révèle. Un enthousiasme unanime éclate, et, quand le rideau tombe sur la dernière scène, les spectateurs se livrent à un tapage aussi complet que celui qui a précédé l'annonce de Monval.

Mais ce n'est plus, cette fois, Nathalie qu'on réclame.

— Henriette ! Henriette !

— La débutante !

— Son nom ! dites-nous son nom !

— Vite, chère enfant, dit le régisseur derrière la toile : comment vous appelez-vous?

— Rose Cizos.

— Cizos! ce n'est pas un nom. Je n'annoncerai jamais Cizos. Trouvons autre chose, et dépêchons-nous! On casse les banquettes.

— Mon père, en province, se faisait appeler Chéri.

— A la bonne heure!... j'aime mieux cela... superbe! superbe!

Et Monval court jeter au public ce nom gracieux de Rose Chéri, que tant de succès ont rendu célèbre, et que, depuis lors, nous entendons proclamer chaque soir au milieu des bravos [1].

[1] On a dit (nous ne le croyons pas) que M. Laya, malgré le succès éclatant obtenu par la jeune actrice. lui avait fait, à quelque temps de là, l'injure de vouloir lui retirer un rôle. Ceci aurait eu lieu pour la pièce intitulée *le Premier Chapitre.* Quoi qu'il en soit

Comme si le destin eût regretté d'avoir aplani la route à notre héroïne, un incident imprévu menaça d'interrompre le cours de ses triomphes.

Juste au moment où elle devenait l'actrice aimée du Gymnase, et où les auteurs, émerveillés de la souplesse de son talent, se hâtaient de lui composer des rôles, Poirson l'autocrate, fatiguant tout à coup les sociétés dramatiques par ses abus de pouvoir, arrive bel et bien à faire mettre son théâtre en interdit et à priver

de la vérité de ce fait ou de son inexactitude, M. Laya, dans cette comédie-vaudeville, obtint, grâce au jeu de Rose, un succès brillant. Ses préventions injustes, si elles ont existé, ne tardèrent pas à disparaître, et plus tard, après la levée de l'interdit qui pesait sur le Gymnase, il composa, tout exprès pour Rose Chéri, les trois actes d'*Emma*.

le répertoire de ses ressources les plus précieuses.

Ceci devenait pour Rose une véritable catastrophe.

Victime des fautes de son directeur, elle vit sa renommée, sinon décroître, du moins rester stationnaire, pendant dix-huit mois[1]. Une main stupide lui nouait les ailes et retenait son essor.

Un tel état de choses ne pouvait durer.

[1] Deux auteurs, l'un découvert par M. Poirson, l'autre qui continua de travailler pour le théâtre en dépit de l'interdit, MM. Jules de Prémaray et Fournier, furent les seuls qui apportèrent à l'actrice quelques rôles passables. Elle joua *Céline*, — *le Prix de vertu*, — *le Mariage de Scarron*, — *la Marquise de Rantzau*, — et *Georges et Thérèse*. Dans cette dernière pièce, Anna, engagée au Gymnase après le succès de son aînée, jouait avec elle, en travesti, le rôle de Georges.

Poirson disparut sous les ruines de son aveugle despotisme, et M. Montigny, vers le milieu du mois de juin 1844, prit les rênes de la direction, qu'il tient encore à l'heure où nous écrivons ce petit livre.

Sans contredit, en fait d'administration théâtrale, c'est l'homme le plus intelligent de Paris et le plus honorable.

Activement secondé par Édouard Lemoine, son frère[1], dont le tact et la sûreté de jugement sont connus, il a traversé la période révolutionnaire, si fatale aux théâtres, sans voir sombrer sa barque.

Grâce à d'incroyables efforts de per-

[1] Ancien rédacteur en chef de la *Patrie*.

sévérance et de courage, M. Montigny recueille aujourd'hui pleine moisson.

Sa troupe, composée d'acteurs qu'il a formés lui-même, nous donne, depuis quelque temps, un fort grand nombre de jolies pièces, et joue avec le plus magnifique ensemble.

La chute de M. Poirson fut le signal de la levée de l'interdit.

Nous voyons, dès cette époque, Scribe, Bayard, Mélesville, tous les auteurs favoris du boulevard Bonne-Nouvelle, amener avec eux l'ancien répertoire, et la foule peut applaudir enfin Rose Chéri dans des créations dignes de son talent. *Emma*, — *Rébecca*, — *Madame de Cérigny*, — *la Belle et la Bête*, — *un Changement de main*, — *Geneviève* — et *Cla-*

risse Harlowe rappellent les plus beaux jours du Gymnase.

Voyant la jeune actrice grandir en renommée, les autres théâtres veulent en faire la conquête.

On lui propose dix mille francs à l'Odéon pour jouer le rôle d'*Agnès de Méranie;* mais elle refuse de rompre son engagement, et sacrifie, pour en observer les clauses, tous les avantages pécuniaires qu'on lui offre.

Bientôt la Comédie-Française, pensant être plus heureuse que l'Odéon, lui expédie son commissaire royal.

Notre héroïne voit entrer chez elle ce haut messager, qui a vaillamment gravi cinq étages pour venir frapper à la porte

du logement modeste qu'elle occupe avec sa famille.

Comme jadis le diable sur la montagne, Buloz remplit avec beaucoup d'habileté le rôle de tentateur. Il déroule aux yeux de la jeune comédienne une perspective éblouissante, construit sous ses pieds un pont d'or, et termine sa harangue par cette phrase significative :

— Faites vos conditions, mademoiselle ; je les accepte d'avance.

Mais Rose n'a pas deux réponses.

— Je suis engagée au Gymnase, dit-elle au commissaire royal, et j'y reste.

Celui-ci, néanmoins, ne se tient pas pour battu. La famille, quelques jours plus tard, l'entend de nouveau frapper à

sa porte. Buloz entre d'un air conquérant. Il a le triomphe dans l'œil et un argument infaillible en tête.

— Cette fois, dit-il à Rose, nous allons nous entendre. Demain je paye votre dédit, et vous quittez le Gymnase. Est-ce marché conclu ?

— Payer le dédit ne m'empêcherait pas de manquer à ma parole, répond la jeune fille, et je veux rester fidèle au théâtre auquel je dois mes succès.

— Fort bien, je comprends votre délicatesse. Mais on arrange tout, en ce monde. Un arrêté du ministère rompra votre engagement; vous entrerez par ordre à la Comédie. J'ai la promesse de M. Duchâtel. A l'instant même, si bon

vous semble, nous pouvons aller chez lui.

— Non, dit Rose. Je ne reconnais point au ministre un droit que je n'ai pas moi-même.

Et le commissaire royal fut congédié définitivement, après avoir perdu son dernier espoir.

On conviendra que ceci est de l'honnêteté au premier chef.

Après avoir renoncé à Buloz, à ses pompes et à ses œuvres, la jeune actrice continua de triompher au Gymnase. *La Protégée sans le savoir*, — *Irène*, — *la Niaise de Saint-Flour*, — *Brutus lâche César*, — *le Collier de perles*, — *Manon Lescaut*, — *le Mariage de Victorine*, —

le Piano de Berthe, — le Fils de famille, — Philiberte, — le Pour et le Contre, — Diane de Lys, — la Crise, — le Gendre de M. Poirier, — Flaminio, — Ceinture dorée, — et, tout récemment, *le Demi-Monde*[1], lui ont valu des palmes glorieuses, et la placent au premier rang

[1] M. Alexandre Dumas fils, avec cette dernière pièce, a fait couler le Pactole dans la caisse du théâtre. Nous publierons incessamment la notice consacrée à ce jeune et vaillant littérateur, qui est la contre-partie vivante de son père, comme principes de conduite et comme moralité de plume. Appréciant le talent de Rose Chéri dans un feuilleton publié au mois de novembre, après la représentation de *Flaminio*, Alexandre Dumas fils dit que la comédienne, au milieu des élans les plus passionnés, a su conserver, dans ce rôle, une admirable pudeur et rester grande dame des pieds à la tête. Il ajoute avec raison que Rose Chéri est la seule actrice à laquelle les femmes du monde accordent le droit de les représenter.

parmi les plus célèbres actrices de la capitale.

Ne perdant jamais dans les folles dissipations une seule des minutes précieuses qu'elle consacre à son art, Rose accomplit parfois de véritables prodiges.

A l'époque où Bayard donna le *Changement de main*, madame Doche était encore au Gymnase. Le rôle d'Élisabeth lui avait été confié. Capricieuse comme Nathalie et douée d'un jugement aussi médiocre, elle trouva ce rôle détestable, et ne vit rien de mieux, pour s'en débarrasser, que de chercher à l'auteur de la pièce une querelle d'Allemande.

Abandonné par son actrice principale, six ou sept jours avant la représenta-

tion. Bayard se trouve dans un grand embarras.

Mais Rose, constamment prête à l'obligeance, et ne connaissant pas le sot orgueil, accepte ce que madame Doche refuse. Elle sait le rôle en vingt-quatre heures, vient répéter le surlendemain, et joue la pièce au bout de la semaine avec un succès étourdissant[1].

Les critiques les plus exercés ne s'expliquèrent pas comment une étude aussi profonde de caractère avait pu être l'œuvre de quelques jours.

Rose sait joindre à la passion une sensibilité merveilleuse, une verve soute-

[1] Madame Doche, en voyant ce rôle interprété par Rose Chéri, comprit seulement ce qu'il valait, et se réserva le droit de le jouer.

nue. Son jeu a une finesse de détails exquise, un talent de volte-face et de métamorphose vraiment extraordinaire. Elle s'est révélée dans le *Demi-Monde* sous un jour nouveau ; les plus grandes comédiennes lui envieraient la création de la baronne d'Ange.

Parmi les actrices de l'époque, c'est évidemment Rose Chéri qui rappelle le plus mademoiselle Mars.

Elle n'a jamais vu Célimène, et pourtant elle hérite de ses qualités précieuses, de sa délicatesse et de sa science.

Dans *Quitte pour la peur*, cette petite merveille en un acte, tombée de la plume d'Alfred de Vigny, Rose a su atteindre au dernier degré de la grâce ingénue.

Mais le plus doux de ses triomphes, si l'on raisonne au point de vue des affections de famille, a été *Flaminio;* car elle entendit le parterre applaudir, presque autant qu'elle-même, sa bonne sœur, qui remplissait à ses côtés le rôle de miss Barbara[1].

L'Angleterre attendait depuis longtemps la visite de Rose.

Elle use enfin de son droit de congé, passe la Manche, en 1846, et recueille, en six semaines, dix-huit mille francs à Londres, avec des bravos à la rendre sourde. L'enthousiasme, comme les témoignages d'estime et de sympathie,

[1] Aussi décente que Rose et aussi recommandable dans sa vie, Anna se tire parfaitement à la scène des rôles gaillards, et joue les soubrettes avec beaucoup de vivacité et d'entrain.

s'adressaient tout à la fois à la charmante comédienne et à l'actrice honnête.

Il arriva, pendant ce séjour à Londres, une aventure assez curieuse au Gymnase.

M. Scribe, qui a parfois de la rancune comme une femme, ne pardonnait pas à Rose d'avoir pris un congé, quand plusieurs de ses rôles allaient rester en souffrance.

— Engagez quelqu'un parbleu! disait-il au directeur, et ne laissez pas dormir ainsi mes pièces.

— Très-volontiers, répondait Montigny; mais où trouver une actrice?

— Il n'en manque certes pas, d'actrices! A Rouen, vous en trouverez une délicieuse, au théâtre des Arts.

— Qui donc?

— Madame Baroca.

— Vous voulez dire Dalloca.

— Soit, le nom n'y fait rien. Dalloca, Baroca, peu m'importe..... Allez nous la chercher !

Montigny veut contenter M. Scribe.

Il prend le chemin de fer, et revient bientôt de la capitale normande avec une pensionnaire nouvelle.

Heureux de voir ses pièces reparaître sur l'affiche, et certain de ne plus subir aucune interruption dans le payement de ses droits d'auteur, M. Scribe se console du voyage de Londres.

Seulement, un soir, entrant au théâtre, et n'ayant plus le moindre souvenir de ce qui s'est passé, il dit au directeur, en

lui montrant une des actrices en scène.

— Où diable avez-vous pris cette cuisinière-là ?

— Mais c'est vous qui m'avez conseillé de l'engager, répond Montigny.

— Ah ! c'est madame.....

— Baroca, fit le directeur.

— Très-bien, très-bien ! balbutia Scribe un peu confus. Cela vous apprendra, mon cher, à ne plus expédier vos premiers sujets à Londres.

Enfin Rose arrive, et les droits d'auteur de M. Scribe ne sont plus exposés au chômage.

Il oublie sa rancune, offre son concours pour la réalisation d'un projet d'hyménée dont s'entretient le monde

artistique, et se présente, en grande et cérémonieuse toilette, dans le salon patriarcal, où toute la famille Cizos est rassemblée.

— Bonsoir, monsieur Scribe, dit Rose, courant à lui. M'apportez-vous un rôle?

— Oui, mademoiselle, répond l'illustre vaudevilliste, un rôle que vous devriez avoir depuis longtemps.

— Ah! dit-elle. Comment finit la pièce?

— Il faut que vous sachiez d'abord comment elle commence.

Et, s'installant dans un fauteuil, M. Scribe demande solennellement à Jean-Baptiste Cizos et à Sophie-Juliette la main de leur fille aînée pour M. Lemoine-Montigny, directeur du Gymnase.

La proposition est agréée par l'heureuse famille, et l'on fixe le jour du mariage.

Mais une difficulté se présente.

Jadis, en province, malgré leurs mœurs irréprochables, les Cizos n'ont pas réussi à fléchir les rigueurs ecclésiastiques.

Pour admettre les jeunes comédiennes au nombre des catéchumènes, lorsque le moment était venu de songer à leur première communion, les prêtres avaient exigé qu'elles abandonnassent, au moins pendant toute la durée de l'instruction religieuse, les exercices profanes du théâtre.

Malheureusement la troupe ne pouvait

déjà plus se passer de Rose ni d'Anna; leur absence eût été la ruine de l'association.

Il fallut retarder l'accomplissement des devoirs chrétiens, et, d'impossibilité en impossibilité, de remise en remise, les deux jeunes filles entrèrent dans leur cinquième lustre, sans avoir reçu d'autre sacrement que le baptême.

Rose ne pouvait donc se marier à l'église.

Elle ne supportait pas l'idée d'un hymen conclu simplement sous l'écharpe du maire, et privé de la consécration de l'autel.

L'idée lui vint de solliciter une audience de l'archevêque.

Monseigneur Affre accueillit les deux sœurs, et crut pouvoir user d'une sage tolérance envers ces jeunes artistes, restées pures au milieu de toutes les séductions du théâtre.

Rose et Anna continuèrent de jouer la comédie, tout en recevant les instructions d'un vicaire de Sainte-Élisabeth; puis on put les voir, un matin, communier l'une et l'autre, avec une piété d'ange, à l'une des chapelles de Saint-Roch.

Deux mois après, le 12 mai 1847, Rose épousa M. Montigny [1].

Un événement tragique avait retardé le mariage.

[1] Sa sœur Anna fut bientôt unie elle-même à M. Lesueur, l'un des principaux artistes du Gymnase.

L'avant-veille du jour fixé pour la célébration, Jean-Baptiste Cizos, présidant un dîner de famille, où chacun embrassait et félicitait Rose, et où lui-même prenait une part très-vive à la gaîté commune, changea tout à coup de manières et de langage, et parut en proie à une exaltation incompréhensible.

Sa figure s'empourpra ; l'incohérence de ses idées et de ses propos alarma les convives.

Un médecin, appelé sur l'heure, lui prodigua des soins, mais inutilement. Toute la nuit Jean-Baptiste eut le délire.

Dans la matinée du lendemain, voyant

une fenêtre ouverte, et saisi brusquement d'un accès de fièvre chaude, il s'élança sur le pavé de la rue, avant que sa femme et ses enfants eussent pu même pressentir cette funeste catastrophe.

On le releva mort.

La joie avait eu trop d'action sur sa nature impressionnable.

Vraiment le ciel devait à ce pauvre père une fin moins triste, après tant de persévérance et tant d'héroïques efforts consacrés à l'avenir des siens.

Rose le pleura de toutes ses larmes.

Les événements de 1848 plongèrent le directeur du Gymnase dans un embarras financier, dont beaucoup d'autres, à sa place, n'eussent jamais pu sortir.

Ne s'expliquant pas au moyen de quelles ressources Montigny parvenait alors à échapper au désastre universel des administrations dramatiques, le *Figaro*, qui a des procédés à lui pour arriver à la découverte d'un secret, nous assure que l'époux de Rose enfermait dans sa cave un capitaliste, dont il obtenait les écus par ce procédé peu délicat de séquestration.

Ceci est une fable assez amusante.

Mais, comme nous écrivons l'histoire, nous devons dire que Montigny n'eut pas d'autre capitaliste que Rose elle-même.

Elle déploya dans ces circonstances périlleuses pour la fortune du théâtre, un dévouement, un courage et une ab-

négation sans bornes. Elle ne toucha pas un centime à la caisse, vendit ses bijoux, alla donner des représentations en province, et envoya tous les mois à la direction douze ou quinze mille francs, qui servaient à payer les acteurs et à combler le gouffre des dettes.

Voilà comment le Gymnase fut sauvé.

De nouvelles ouvertures de la Comédie-Française, faites à Rose Chéri, en 1849, ne la décidèrent pas à quitter la scène qui a été le berceau de sa réputation.

Jamais actrice n'a joint à un talent supérieur plus de modestie véritable, plus de conscience et plus de désintéressement. C'est une comédienne comme on n'en a jamais vu, comme on n'en

verra jamais peut-être. Sincèrement pieuse, elle assiste, le dimanche, aux offices de sa paroisse et remplit tous ses devoirs religieux sans respect humain, sans fausse honte.

Chez Rose Chéri se rencontrent, pour la première fois, les nobles inspirations de l'artiste, unies aux qualités les plus rares de la femme et à toutes les vertus de la chrétienne.

FIN.

Londres 27 Juin 1846

Monsieur et cher Directeur

Je vous remercie du petit supplément de congé que vous m'accordez.

Ce n'est donc plus le 1er Juillet mais seulement le 2 que je serai de retour à Paris. Veuillez, je vous prie, me faire savoir à quel date je dois me tenir prête. et comptez sur mon exactitude.

Recevez, Monsieur, les salutations empressées de votre toute dévouée pensionnaire

EN VENTE

Méry.
Victor Hugo.
E. de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfr. de Musset.
Gér. de Nerval.
A. de Lamartine
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Th. Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin
Rossini.
François Arago.
Ars. Houssaye.
Proudhon.
August. Brohan
Alfred de Vigny
Louis Véron.
Féval-Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose-Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
Francis Wey.
Fréd.-Lemaître.
L. Desnoyers.
Alphonse Karr.
A. Dumas fils.
Champfleury. — Léon Gozlan.
Alexand. Dumas
Veuillot.
Salvandy.
Mlle Georges.
Hipp. Castille.
Murger.
Odilon Barrot.
Raspail.
Bocage.
E. Delacroix.
Pierre Leroux.
Anaïs Ségalas.
Villemain.
Gavarni.
Berlioz.
Falloux.
Clém. Robert.
Cousin.
Rosa Bonheur.
Viennet.
Gust. Planche.
Henri Heine.
Mélingue.
Paul Delaroche
Crémieux.
Lachambaudie.
Auber.
Henry Monnier
Em. Deschamps
Lola Montès.
Mérimée.
Philar. Chasles.
Michelet.
Grassot.
Louise Colet.
Ledru-Rollin.
Beauvallet.
Cavaignac.
Montalembert.
Saint-Marc Girardin.
Louis Blanc.

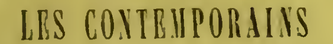
EN VENTE CHEZ LE MÊME

CONFESSIONS DE MARION DELORME | MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

Éditions illustrées par J.-A. Beaucé.— Chaque ouvrage est publié en 60 livraisons à 25 c. — Prix, complet, 15 fr. ; 18 fr. par la poste.

Paris. — Typ. de Gaittet et Cie, rue Gît-le-Cœur, 7.


LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

40

BERRYER

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes.

PARIS

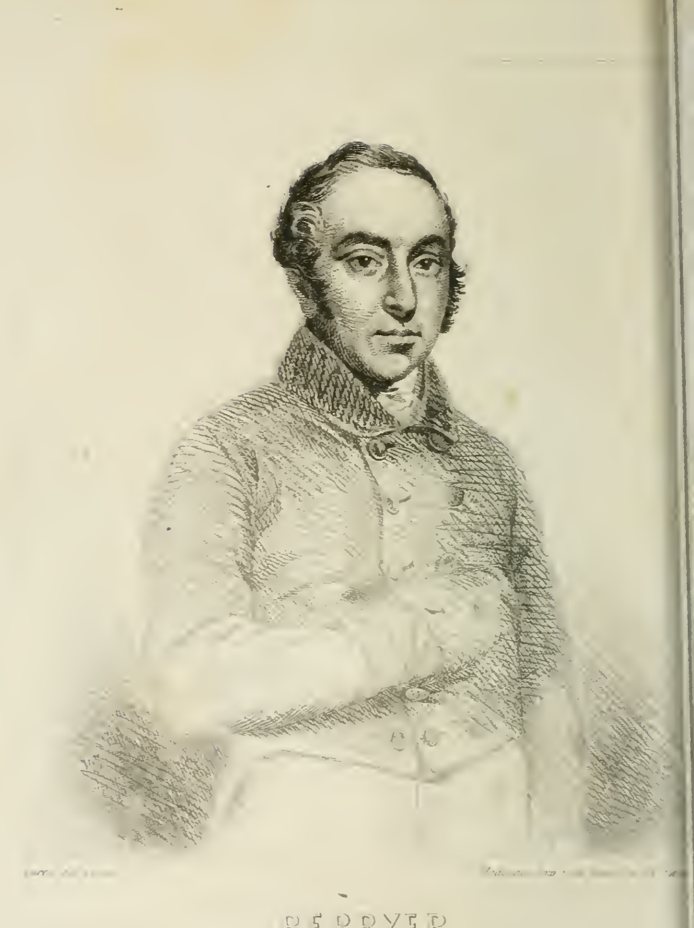
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

BERRYER

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



BERRYER

LES CONTEMPORAINS

BERRYER

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

BERRYER

Paris a vu le berceau du plus grand orateur des temps modernes.

Le 4 janvier 1790 fut le jour de la naissance de Pierre-Antoine Berryer.

Son père occupait une éminente position dans le barreau parisien, lorsque tout à coup le drame de 93 vint à dérou-

ler ses péripéties sanglantes. Au plus fort de la Terreur, Pierre-Nicolas Berryer[1] prêta l'appui de sa parole à de nobles infortunes et disputa courageusement des têtes au bourreau.

Nous ne savons plus quel philosophe de l'antiquité disait:

« Un homme peut rendre grâces aux dieux, quand il a bâti une maison, fait un bon livre et eu un fils digne de lui. »

Le père du héros de cette notice n'a peut-être élevé aucune maison (ceci, — n'en déplaise au sage dont nous venons de citer les paroles, — nous semble un motif assez médiocre de remercier le ciel); mais il a publié un livre, intitulé

[1] Natif de Sainte-Menehould, en Lorraine, il mourut le 25 janvier 1841.

Souvenirs, où beaucoup de points de l'histoire contemporaine sont mis en lumière, et il a eu trois fils, orgueil de ses vieux jours : Hippolyte-Nicolas Berryer, général de brigade et commandeur de la Légion-d'Honneur[1]; Ludovic Berryer, jurisconsulte, aussi savant que modeste, et enfin le célèbre avocat dont nous allons esquisser la vie.

On raconte une anecdote charmante sur l'enfance de Berryer.

Sa famille, pour se soustraire aux persécutions des terroristes, avait cherché refuge en Touraine, et son père plaidait au barreau de Blois.

[1] Ce fut lui qui arrêta l'assassin Lecomte, lors de l'attentat de Fontainebleau.

Un jour, en plein tribunal, pendant une harangue débitée par certain avocat d'office, peu au courant de la cause qu'il avait à soutenir, et dont les phrases embarrassées, le ton lourd et nasillard fatiguaient l'audience, notre futur orateur, âgé de deux ans et demi, bâilla d'une façon très-irrespectueuse aux côtés de sa mère, s'agita sur son banc, regarda l'avocat d'office en faisant la moue, bâilla de plus belle, et finit par dire à haute voix, de manière à être entendu de tous les coins de la salle :

— Maman, je veux m'en aller, ça m'ennuie !

On devine l'effet de l'interruption.

Le président partagea la gaîté que ces paroles de l'enfant éveillaient dans l'au-

ditoire, et dit au malencontreux avocat :

— C'est bien , la cause est entendue. Remettez-nous vos pièces.

Berryer, comme on le voit, dès l'âge le plus tendre , se montrait difficile en matière d'éloquence.

La révolution avait fermé le célèbre collége des Oratoriens, fondé depuis plus d'un siècle, dans l'ancienne abbaye de Juilly ; mais les Pères intrépides, dédaignant de fuir malgré les menaces d'échafaud, restèrent sur les ruines de l'institution, et se trouvèrent en mesure de rouvrir leurs classes , le lendemain de Thermidor.

M. Berryer père plaça Pierre-Antoine, à l'âge de six ans,dans ce collége ecclésiastique.

Parmi leurs grands élèves, les Oratoriens avaient alors le frère d'un général des armées républicaines.

Douze ans plus tard, Berryer fils, étudiant à la faculté de droit, reconnut dans un cortége qui traversait le Carrousel, Jérôme Bonaparte, que le général, son frère, devenu empereur, avait fait roi de Westphalie.

Au collége, Antoine fut un assez pitoyable élève.

Il se montra dissipé, rempli de turbulence et paresseux avec délices.

On a regardé comme de mauvais plaisants ceux de ses biographes qui ont parlé de sa passion pour les lézards. Cependant rien n'est plus authentique. Nous avons connu, en 1835, un de ses

anciens compagnons de classe, qui nous a donné là-dessus de précieux détails.

Antoine avait toujours des lézards dans les poches de son habit, ou dans celles de sa culotte. Il nourrissait à la fois jusqu'à douze ou quinze de ces frétillants reptiles.

— Ah ! les jolis animaux ! Ce sont les êtres les mieux organisés de la création, disait-il à ses camarades : ils aiment la musique et le soleil !

Quand il s'agissait de ses chers lézards, il bravait la discipline, il s'exposait aux plus terribles pensums.

On le voyait franchir des murs et des palissades, afin d'aller, à la métairie du collége, acheter pour ses favoris le

lait le plus pur, qu'il leur servait chaud, tout au fond de son pupitre, entre le *Jardin des racines grecques* et le *Gradus ad Parnassum.*

Le soir, il les emportait dans sa couchette, pour leur épargner la fraîcheur des nuits.

Son maître d'étude lui ayant, un soir, écrasé méchamment un superbe lézard vert, Antoine enterra la victime au pied d'un tilleul de la cour, et mit un crêpe à son bras en signe de deuil.

Tous ces enfantillages, unis à une grande paresse pour l'étude, ne l'empêchaient pas de manifester, dès lors, une piété vive et un recueillement exemplaire à l'heure des exercices religieux.

Il puisa dans cette maison chrétienne des principes qu'il a gardés toute sa vie, sans jamais tenir compte des moqueries voltairiennes, et sans humilier son front de croyant sous le joug du respect humain.

Chez Pierre-Antoine, la foi catholique était si réelle et si profonde, qu'il voulut se faire prêtre.

On eut une peine infinie dans sa famille à détruire cette vocation et à le porter vers la jurisprudence [1].

Berryer quitte les Oratoriens en 1806.

Une fois hors des murs du collége, il

[1] Son répétiteur de droit fut M. Bonnemant, ex-membre de la Constituante, et le savant de Guerle fut chargé de combler les lacunes de son éducation littéraire.

déploie pour le travail une ardeur extrême

Le son de la cloche ne le lui rend plus obligatoire; il étudie librement et avec passion. La botanique, la minéralogie, la physique, la physiologie, l'anatomie comparée lui deviennent familières.

Mais, comme on le destine au palais[1], et non point à l'Académie des sciences, il est obligé de renoncer à ses travaux de prédilection, pour entrer dans la sombre et poudreuse étude de maître Normand, avoué de première instance.

Il y fouille des dossiers de procédure,

[1] Son père voulait lui transmettre sa riche clientèle.

et y noircit, du matin au soir, des feuilles de timbre.

Au lieu de se révolter contre le désir paternel, qui gêne ses goûts, le jeune homme trouve plus simple de se résigner.

Par une rapide analyse, il se rend compte de toutes les affaires litigieuses, passées, présentes et futures, accomplit à lui seul la besogne du patron et de sept ou huit clercs, apprend la chicane en douze temps, et fait si bien qu'au bout de six mois, le basochien le plus ferré sur la procédure, comme le procureur le plus retors, n'ont absolument rien à lui enseigner.

— Ma foi, disait-il en riant, puisque c'est une pilule indispensable, ayons

soin de l'avaler très-vite, afin de n'en point sentir l'amertume!

Inscrit au tableau des avocats, recevant de son père des causes toutes mâchées, ayant en conséquence beaucoup de loisirs, ne trouvant plus sur sa route aucun obstacle à vaincre, doué d'une imagination excessive et d'une âme ardente, Antoine devint amoureux, mais amoureux fou, de mademoiselle Caroline Gautier, fille de l'administrateur des vivres de la première division militaire.

C'était une jeune personne pourvue des plus riches qualités de l'esprit et de la grâce.

Elle avait seize ans. Son admirateur entrait dans sa vingt et unième année.

— Quelle folie! disaient les deux familles. Un mariage est impossible.

Or, c'est pour Berryer surtout que le mot *impossible* n'a jamais été français. Sa volonté, roc immuable, ne fléchit devant aucun effort, et triomphe doublement, toutes les fois qu'elle est au service d'une noble et digne passion.

Le mariage se conclut en 1811.

Heureux avec sa jeune femme, il ne songeait guère, au point où nous en sommes de son histoire, à lever contre le gouvernement du jour la bannière de l'opposition. L'œil ébloui par nos triomphes guerriers, il acceptait le système impérial, et ne regrettait en aucune sorte la liberté qu'il n'avait point connue.

Il paraît même que l'amour et le bonheur l'entraînaient au culte des Muses.

On a des preuves qu'il s'égarait sur le Parnasse, et cette méchante langue de Quérard[1] a retrouvé, nous ne savons où, et publié tout de son long une ode, composée par Antoine sur l'entrée de Marie-Louise et de Napoléon à Paris.

Où est le crime, s'il vous plaît, monsieur Quérard ?

Un cœur vraiment national devait battre d'orgueil, en voyant la France portée par un autre Alexandre sur le trône du monde.

[1] Auteur des *Supercheries littéraires* et de plusieurs ouvrages très-curieux comme observation et comme étude.

Une foule de jeunes nobles entraient alors au service et sabraient l'ennemi aux côtés de ceux-là mêmes qui avaient guillotiné leurs pères. Les plus grands noms du faubourg Saint-Germain, les familles les plus aristocratiques s'honoraient d'être attachés à la maison impériale.

D'un bout du pays à l'autre, la grande propriété financière se ralliait à l'empereur, loyalement, sans arrière-pensée, sans détour. En présence de la dynastie nouvelle qui s'inaugurait avec tant de force et tant de prestige, l'ancienne dynastie était complètement oubliée.

Ce fut seulement lorque la trahison des puissances amena les revers, que mille

rancunes, jusque-là cachées dans l'ombre, osèrent se produire.

Les avocats surtout, pour lesquels, comme pour les idéologues et les journalistes [1], Napoléon professait beaucoup

[1] L'Empereur, d'un trait de plume, avait supprimé vingt-cinq journaux. Un seul fut oublié. C'était une feuille de chou sans importance, et qui ne donnait aucun ombrage. Le caissier de ce journal, modeste employé à huit cents francs, alla trouver une cuisinière de bonne maison, dont le mari avait quelques milliers de francs en réserve. Notre caissier était au mieux dans le ménage. Expliquant à ces bonnes gens une idée industrielle que lui suggère la circonstance, il se fait donner leurs économies, prend la direction du journal, qu'il imprime, dès le lendemain, à un nombre considérable d'exemplaires, et tous les abonnés des feuilles condamnées par l'Empereur sont servis comme par enchantement. Le journal s'appelait *Journal des Debats*, et le caissier n'était rien autre que le père Bertin, dont les fils, depuis, ont fait une si haute fortune politique. L'ingrate postérité ne se souvient pas du nom de la cuisinière.

de dédain, se vengèrent en lui faisant une guerre d'épigrammes. Parmi eux, le colosse chancelant ne trouva pas un bras pour le soutenir.

En lisant nos bulletins les plus déplorables, en écoutant le récit de nos défaites, ils s'écriaient avec joie :

« — *Cedant arma togæ !* »

Antoine ignorait même qu'il existât hors des frontières un seul rejeton de la vieille souche monarchique, et ce fut un proscrit milanais, *il signor Buonomi*, qui, le premier, vint lui apprendre que tous les Bourbons n'étaient pas morts.

Le hasard l'ayant ensuite rapproché

d'une grande famille, dont on le chargea de défendre les intérêts, il puisa dans ces relations toutes les sympathies dont son cœur ne s'est plus dépouillé.

Ceci eut lieu deux mois avant la chute de l'empire.

Une grande aptitude pour ce qu'on nomme au palais *affaires commerciales*, une force de logique irrésistible, une vivacité de réplique inouïe firent accepter tout d'abord le jeune avocat au nombre des sujets les plus distingués de l'ordre.

Ses débuts étaient de véritables triomphes. Il pouvait s'écrier avec le Cid Campéador :

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leurs coups d'essais veulent des coups de maître.

A la fin de la campagne de France, madame Berryer, saisie d'effroi, en voyant le théâtre de la guerre aux portes de la capitale, pria son mari de l'accompagner à Rennes.

Celui-ci, dans ce voyage, eut le tort d'afficher trop hautement ses opinions royalistes.

Informé qu'il portait au chapeau la cocarde blanche, et qu'il distribuait au peuple des exemplaires de la proclamation du duc d'Angoulême [1], le préfet envoya des gendarmes à sa poursuite.

[1] Cette proclamation était adressée aux habitants de Bordeaux. On assure qu'à Rennes, Berryer se rendit au Palais de Justice et annonça la déchéance de l'Empereur devant tous les magistrats et les élèves de l'École de droit. Cela fit émeute.

Berryer n'eut que le temps bien juste de se jeter dans une méchante carriole, avec laquelle il eut une peine infinie à gagner Nantes.

Il y arriva par des chemins affreux, au bout de vingt-quatre heures d'angoisses et de périls.

Or, presque toujours le dévouement pour une cause s'accroît en raison des souffrances qu'on endure pour elle.

Persécuté par le préfet breton, notre héros devient intrépide dans son royalisme, et nous le retrouvons, à l'aurore des Cent-Jours, le fusil au bras, l'œil menaçant, prêt à faire le coup de feu avec la jeunesse des écoles contre l'Empereur, dont on annonçait le retour.

Enfants étourdis, qui s'imaginaient pouvoir combattre les vieilles phalanges de César !

De clochers en clochers, l'aigle continua son vol.

Quand il plana sur les tours de Notre-Dame, nos étudiants sentirent leur héroïsme s'éteindre, et les fusils disparurent.

Quelques historiens menteurs ont affirmé que Pierre Antoine avait pris la route de Gand, à la suite de Louis XVIII et de M. Guizot.

L'assertion est d'une fausseté notoire.

Dégrisé de son enthousiasme guerrier, le jeune volontaire royal se dirigea tout simplement vers le Palais-de-Justice,

pour y continuer sa profession. Le gouvernement des Cent-Jours le laissa plaider en repos.

Voyant, trois mois après, la seconde Restauration déchaîner sur le pays un système de violences et organiser les cours prévôtales, Berryer fut saisi d'un chagrin indicible.

On a conservé de lui ces belles paroles :

« — Il est indigne d'un roi de ramasser les blessés sur le champ de bataille, pour les porter à l'échafaud. »

Tout royaliste qu'il fût dans l'âme, il se voua noblement à la défense des proscrits, assistant d'abord, dans le procès du maréchal Ney, son père et maître Dupin, qui depuis....

Mais alors il était vertueux !

Quoi qu'on ait pu dire, l'illustre soldat ne se faisait point illusion sur le sentiment de la cour des pairs à son égard.

« — Vous verrez ! disait-il à ses défenseurs, ces b...... là me tueront comme un lapin ! »

Le pauvre maréchal était prophète, et la sentence de mort fut rendue ; mais la France n'a point été complice du meurtre.

A peine relevait-on dans l'avenue du Luxembourg le cadavre de Michel Ney, que le général Cambronne fut cité devant le conseil de guerre comme coupable de haute trahison. Les royalistes lui

reprochaient de n'avoir pas abandonné l'Empereur à Waterloo.

Berryer se chargea seul de plaider pour Cambronne.

Son discours fut sublime d'éloquence et de dialectique. Ne craignant pas de s'exposer lui-même à toutes les rancunes d'une implacable réaction pour ne songer qu'au salut de son client, il prouva que, celui-ci ayant accompagné Napoléon à l'île d'Elbe, Napoléon restait son unique maître, et qu'il ne devait point obéissance à d'autres.

Cambronne fut acquitté.

Mais le procureur-général Bellart trouva mauvais qu'on se permît de lui arracher une victime. Il cita le jeune

avocat devant le conseil de l'ordre réuni en assemblée disciplinaire, et l'accusa d'avoir soutenu des maximes anti-royalistes et séditieuses.

Berryer, dont les opinions étaient connues, en fut quitte pour un simple avertissement.

Louis XVIII, admirant l'intrépidité de son caractère et la noblesse de sa conduite, lui accorda, peu de jours après, la grâce du général baron Debelle, condamné à mort par la cour prévôtale.

Moins heureux que pour Cambronne, Berryer n'avait pu obtenir son acquittement.

Il défendit aussi les généraux Carruel et Donnadieu, publiant avec intrépidité,

à l'occasion de ce dernier procès, un mémoire acerbe contre le ministère Decazes, qu'il accusait d'avoir fomenté par des menées de police l'insurrection de Grenoble.

Ce ministère était odieux aux libéraux ainsi qu'aux royalistes purs, autrement appelés *ultras*, et qui avaient pour chefs de colonne Chateaubriand, Villèle et Corbière.

On interdit à Berryer, par ordre supérieur, la défense de Louvel, après l'assassinat du duc de Berry, dans la crainte qu'il ne se fît l'écho des récriminations des *ultras*.

En 1821, il prit part à la fondation de la Société des *Bonnes études*, établie rue

des Fossés-Saint-Jacques, sous le patronage direct de la congrégation.

Les membres de cette Société, créée sur les mêmes bases que celle des *Bonnes lettres*, et destinée à préserver les générations futures de la contagion des idées libérales, se rassemblaient dans un vaste amphithéâtre, où se faisaient les cours, et dans une seconde salle, dite salle de lecture, où ils étaient admis à parcourir les journaux bien pensants et les revues orthodoxes.

Un marchand de meubles occupe aujourd'hui cette maison, facile à reconnaître à ses fenêtres en ogive.

De 1822 à 1825, Berryer professa le droit politique à la société des *Bonnes études*.

Sa réputation grandissait chaque jour et lui amenait des affaires civiles aussi nombreuses que lucratives. Une des plus importantes fut celle qui concernait la succession du marquis de Vérac, pair de France et gouverneur du château de Versailles.

Ensuite Berryer plaida pour Séguin contre Ouvrard.

On sait avec quel acharnement et avec quelle rage ces deux financiers en vinrent aux prises dans le champ clos judiciaire. Ce fut un procès où la personnalité eut ses coudées franches. Les avocats, excités par la haine des plaideurs entre eux, distillaient le venin dans leurs harangues et traînaient la partie adverse aux gémonies.

Berryer suivit une tactique entièrement contraire. Son plaidoyer fut un chef-d'œuvre d'urbanité, de tact et de bon goût [1].

Le lendemain, Ouvrard frappait à la porte de son cabinet.

— Monsieur, lui dit-il, je ne résiste pas au désir de vous adresser des félici-

[1] Jamais il ne s'est déshonoré par ces attaques pleines d'inconvenance, qui ont fait dire à l'un de nos premiers présidents : « Qu'il était impossible d'entendre un avocat cinq minutes sans le prendre en flagrant délit de diffamation. » Un jour Berryer fut victime de cette réserve sage et noble qui le caractérise. Dans le procès intenté au journal ministériel *l'Étoile* par les héritiers du procureur-général Caradeuc de la Charolais, on l'accusa de s'être montré cauteleux, souple, insinuant, plein d'égards pour son adversaire, et paraissant demander aux juges la grâce du calomniateur, beaucoup plus que le châtiment de la calomnie. Berryer protesta de toutes ses forces

tations. Vous avez un magnifique talent.

L'orateur étonné s'inclina.

— Votre plaidoirie d'hier, poursuivit Ouvrard, a été charmante, et je vous en remercie de grand cœur.

— Oh! oh! pensa Berryer, voici un plaisant original! Je comprendrais votre reconnaissance et votre admiration, monsieur, lui dit-il à haute voix, si je

contre l'indignité qu'on lui prêtait: « L'homme de parti, dit-il, n'a jamais prévalu en moi sur l'avocat; je devais plaider uniquement la question de savoir s'il était permis d'insulter à la mémoire d'un défunt en présence de ses descendants directs. Je n'avais donc qu'à discuter un point de droit, et non pas à examiner le rapport religioso-politique de la question. Je n'avais pas accepté cette tâche qui demeura toute entière à mon honorable collègue, maître Bernard (de Rennes). »

n'avais pas soutenu la cause de votre adversaire.

— Qu'importe? dit Ouvrard. Je désire aussi l'appui de votre éloquence. Tous mes procès ne sont pas avec Séguin, et je vous supplie instamment de vous occuper de mes affaires sur les fournitures de l'armée d'Espagne.

Berryer ne pouvait refuser un client qui réclamait ses services avec les formes les plus délicates de la politesse et de la louange.

Un drame de cour d'assises, dont le retentissement fut énorme, acheva de le poser comme le roi du barreau.

Castaing, ce grand coupable, le demanda pour son défenseur.

Depuis deux ans déjà, le ministère Villèle était fondé. Voyant les royalistes de son bord déployer vis-à-vis de la liberté de la presse des tendances restrictives, notre avocat n'hésita point à leur rompre en visière et à les combattre.

Tour à tour il prêta l'appui de sa parole au *Drapeau blanc*, journal des diatribes de Martainville, et à la *Quotidienne*, journal des sermons du père Michaud. Signalant ensuite les tentatives faites en plein soleil pour gagner à prix d'or les feuilles périodiques, dont le nombre, à cette époque, était fort restreint, il cria aux ministres :

« — Vous savez acheter les opinions, vous ne savez pas les défendre ! »

En ce monde, il est difficile de dire la vérité, même à ses ennemis. Berryer a eu le courage plus rare de la dire à ses amis partout et sans cesse.

On assure que M. de Villèle lui offrit une place de procureur-général. Ce fait est absolument faux, comme celui du voyage de Gand. La congrégation n'aimait pas le jeune orateur et le laissait fort bien à l'écart.

Dans une notice très-remarquable sur Berryer, nous trouvons les lignes suivantes, écrites par Armand Marrast :

« Supérieur de plusieurs coudées, et par l'intelligence et par tous les dons extérieurs au moyen desquels elle se manifeste, à la plupart de ces hommes de mince taille et de mince étoffe qui arrivaient au ministère, M. Berryer voyait passer devant lui et mon-

ter les degrés du pouvoir, jusqu'au sommet de l'échelle, une foule d'avocats bretons ou gascons, protégés de prélats dévots, favoris des marquises de Prétintaille, esprits courts et cœurs plats, race sournoise et médiocre, dont la congrégation déposait l'œuf dans la diplomatie ou dans les chambres, pour le faire éclore à la chaleur du confessionnal et sous le miel du budget.

« M. Berryer ne fut pas du nombre de ces privilégiés de sacristie.

« Plébéien et Parisien, ces deux qualités originelles étaient également répulsives pour la cafarderie dominante. Ami des arts, curieux de gloire, il avait de l'aristocratie les goûts sensuels et mondains; mais son esprit, trempé d'humeur gauloise et de sève nationale, méprisait la morgue des grands et l'insolence des parvenus.

« Son éloquence spontanée, brûlante, n'était pas non plus un de ces instruments que la main des dévots pût ployer à son gré. Génie flâneur, il attendait son moment, ne s'enflammait que d'inspiration, et l'inspira-

tion ne venait que lorsqu'il était ému par quelque sentiment élevé, grandiose, chevaleresque.

« Tout cela pouvait faire un homme puissant pour ses convictions, mais fort peu utile pour des passions qu'il ne partageait pas. »

Le 21 avril 1826, Berryer défend en police correctionnelle l'abbé de Lamennais, incriminé à propos du livre qui a pour titre : *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et social.*

Vers la fin de l'année suivante, il publie son fameux mémoire contre l'ordonnance qui soumettait les petits séminaires à l'inspection de l'université.

Presque en même temps, il fonde une

vaste association pour la défense de la foi catholique [1].

Tout en ne recevant du pouvoir ni places, ni distinctions, ni faveurs, Berryer cherchait à le sortir des embarras où il se précipitait en aveugle. Nous le voyons jouer constamment le rôle de conciliateur entre les diverses fractions du parti royaliste [2]. Il conquit de la sorte une certaine importance politique, et, le

[1] M. le duc d'Havré fut président de cette association.

[2] Ces fractions étaient au nombre de quatre : 1° les ministériels purs, qui reconnaissaient pour chef M. de Villèle; 2° le parti gentillâtre et provincial, mécontent presque toujours, mais votant avec le ministère, sous la direction de M. de Polignac; 3° la toute puissante congrégation, obéissant aux ordres de MM. de la Rivière et de Montmorency; 4° enfin, quelques enfants perdus, groupés autour de M. de Labourdonnaye.

9 août 1829, à la création du ministère Polignac, il fut désigné comme l'un des hommes les plus propres à soutenir la monarchie dans les circonstances périlleuses où elle se trouvait.

Berryer avait trente ans ; il était éligible.

Ses amis lui vinrent en aide pour acheter la terre d'Angerville et le mettre à la hauteur du cens électoral. Il fut aussitôt porté à la Chambre, par un des colléges de la Haute-Loire, en remplacement de M. de Labourdonnaye, promu à la pairie.

Ce fut le 9 mars 1830, dans la discussion de l'adresse des deux cent vingt et un, qu'il se fit entendre pour la première fois au palais Bourbon.

L'effet de son discours fut immense.

Il attaqua l'adresse comme inconstitutionelle et séditieuse; puis il traita la question de la prérogative royale avec une telle hauteur de vues et un talent de parole si prodigieux, que la Chambre, électrisée, le couvrit d'applaudissements, et le reconnut, dès ce jour, pour son plus grand orateur.

Une fois Berryer descendu de la tribune, M. Guizot, nouvel élu comme lui, dit à Royer-Collard, avec ce ton pédant et sentencieux qui le caractérisa toujours :

— Ce n'est vraiment pas trop mal. Voilà un garçon qui annonce du talent.

— Dites : Voilà une puissance! répon-

dit le père de la doctrine, en haussant les épaules.

Les ministres étaient de ce dernier avis.

Seulement, cette fois encore, ils ne furent pas assez sages pour sacrifier à l'intérêt général les vieux préjugés aristocratiques.

Berryer n'avait ni quartiers de noblesse, ni blason.

Leurs excellences ne firent les choses qu'à demi, et lui députèrent M. de Crousol, avec mission de lui offrir une place de secrétaire d'État.

La modestie n'est pas de mise en politique.

— C'est trop, ou trop peu, répondit

Berryer, aussi fier de son illustration bourgeoise que ces messieurs pouvaient l'être de leurs parchemins.

Portée au cabinet, cette réponse accrut l'estime qu'on avait pour l'homme. Il fut décidé qu'au premier remaniement ministériel, on offrirait un portefeuille au célèbre orateur. Malheureusement les ordonnances de Juillet fermèrent tout à coup cette brillante perspective.

Les Bourbons reprirent le chemin de l'exil, et la Chambre donna leur couronne à la branche cadette, qui en avait depuis longtemps fort envie.

Quelle fut alors la conduite des royalistes ?

Obéissant à ce manque de courage,

dont ils ont donné tant de preuves, ils se retirèrent de la Chambre en masse, au lieu de protester contre l'état de choses par tous les moyens que l'opposition laissait en leur pouvoir.

Cette retraite fut un suicide.

Berryer seul resta sur la brèche. Il abaissa son drapeau, sans le renier, déclarant qu'au-dessus des opinions il y a la patrie, et que tout citoyen lui doit son dévouement et son culte.

Noble principe, dont il ne s'écarta jamais ! Saint amour de la France, qui n'est point dans le cœur des brouillons et des ambitieux, occupés depuis soixante ans à dégrader notre histoire !

« — Quand la force domine dans un

État, disait hardiment l'orateur en pleine chambre, les gens de bien doivent à la Société le tribut de leurs efforts, pour détourner de plus grands maux. »

Dix-huit années durant, ce courageux athlète resta dans la lice, toujours ferme, toujours infatigable.

« — Avez-vous fait une révolution de palais ou une révolution de principes? demandait-il au gouvernement du 7 août, qui venait de se débarrasser de Lafayette, de Lafitte et de Dupont de l'Eure. Est-ce que la souveraineté du peuple est une de ces fictions redoutables, qu'on invoque aux heures de crise, et qu'on se hâte de replonger dans les abîmes, dès qu'elle a donné la pâture aux ambitieux ? »

Un autre jour, entendant Casimir Périer prêcher l'intimidation, sous prétexte de maintenir l'ordre, il lui jeta cette réplique écrasante :

« — L'ordre ! est-ce à vous de l'invoquer ? Vous en avez sapé les bases, vous avez déchaîné l'anarchie ! Le principe vous presse, il faut en subir les conséquences ! »

Et la gauche de battre des mains.

On a dit qu'après avoir été plus royaliste que le roi, avant 1830, Berryer, sous le nouveau régime, se montrait plus libéral que la liberté.

C'est possible, quand la liberté marchait avec la conscience et avec l'honneur.

Malgré toutes les marques de sympathie bienveillante qu'il recevait de la gauche, l'orateur la combattit sans repos ni trêve, lorsqu'elle demanda l'exil perpétuel des Bourbons de la branche aînée, la suppression de l'anniversaire de la mort du roi martyr, le rétablissement du divorce et le mariage des prêtres. Chacun put l'entendre protester de ses plus nobles et de ses plus fougueux accents contre des mesures de proscription, contre des souvenirs de haine, contre des tendances irréligieuses.

Au moment de la discussion sur la loi de la pairie, Berryer se rencontra pour la première fois avec M. Thiers sur le terrain de l'éloquence.

En dépit d'un arsenal complet de so-

phismes, et malgré les efforts de Pichrocole pour embarrasser dans le nœud de ses paradoxes les jambes de Démosthènes, celui-ci, d'un simple mot et d'un simple geste, envoya le petit homme rouler tout éperdu sur les ruines de sa dialectique.

« L'orateur, dit Marrast, se révéla tout entier, avec son regard hautain, son geste dominateur, cet organe incomparable dont les cordes métalliques agitent ses fibres nerveuses, avec cette parole qui brûle ses lèvres et se répand comme la flamme sur toute une assemblée haletante et enchaînée d'admiration par ce fluide irrésistible de la passion oratoire. »

A cette époque, les légitimistes commirent une faute grave. Ils prirent leurs illusions pour des espérances.

Des hommes à la tête ardente, aux instincts chevaleresques, braves officiers démissionnaires, oublieux des leçons du passé, qui nous montrent comme indispensable l'épuisement complet des partis avant les restaurations monarchiques, songèrent à recourir aux armes pour relever le trône du petit-fils de saint Louis.

La mère de Henri de France avait exalté les gentilshommes fidèles et jeté en eux l'héroïque énergie qui enflammait son cœur.

Au mépris de tous les dangers qui peuvent l'atteindre, elle débarque à Marseille et traverse nos provinces centrales pour gagner la Vendée.

Certes, en raisonnant au simple point de vue de l'histoire, sans tenir le moindre compte des enthousiasmes exceptionnels, sans partager les admirations de parti, sans juger du plus au moins d'imprudence de l'acte en lui-même, ce fut une grande et noble tentative que celle de cette princesse, de cette femme, de cette mère, qui venait, au milieu de périls de toutes sortes, réclamer un trône, et, comme Henri IV, son aïeul, montrer ses droits à la France au bout de l'épée.

Dans notre siècle pourri d'égoïsme et d'instincts cupides, on ne sait plus mourir pour une cause. On l'exploite ; et, si le danger se présente, on l'abandonne.

Epouvanté au seul nom de guerre civile et ne croyant pas même à la possibilité d'une victoire, le chef reconnu du parti légitimiste, M. de Chateaubriand, assisté de MM. Hyde de Neuville et de La Ferronnaye, décide qu'il faut se mettre en travers des plans de révolte de Madame.

« — L'heure n'est pas venue, disait-il. Nous sommes trop près de 1830; l'impopularité qui a causé la défaite existe encore. »

Chateaubriand avait raison.

Mais qui se chargera d'aller en Vendée, sous l'œil vigilant de la police de M. Thiers, prévenir Madame et chercher par le raisonnement à la convaincre?

Berryer s'offre pour remplir cette mission.

Le 20 mai 1832, sous prétexte d'une affaire qu'il doit plaider devant la cour d'assises de Vannes, il part, arrive à Nantes, s'abouche avec M. de Bourmont, reçoit les indications voulues, demande un cabriolet sur l'heure et se dispose à rejoindre la duchesse, cachée assez loin de la ville.

Nous empruntons à la curieuse brochure du général Dermoncourt, La *Vendée et Madame*, plusieurs des épisodes qui vont suivre.

Conduit jusqu'à sa voiture par un homme de confiance du parti, Berryer lui demande :

— Où trouverai-je la duchesse, et quels chemins faut-il prendre?

On lui répond :

— Vous voyez au bout de la rue ce paysan monté sur un cheval gris ? Suivez-le à distance, et ne vous inquiétez pas du reste.

Berryer monte en voiture. Il fouette son cheval ; le paysan précurseur lance le sien au trot.

Bientôt on est en pleine campagne. Le trajet dure longtemps, et le guide mystérieux ne tourne pas une seule fois la tête. En le voyant s'inquiéter si peu de la voiture qui est derrière lui, notre député voyageur commence à se croire victime d'une mystification.

Le paysan s'arrête enfin devant l'auberge d'un petit bourg, y laisse son cheval, et continue la route à pied.

Berryer en fait autant.

Quelques minutes après, ils entrent l'un et l'autre dans une maison de pauvre apparence.

— Voilà un monsieur qu'il faut conduire, dit le guide à la maîtresse du logis.

Sans ajouter un mot de plus, il s'éclipse. Berryer salue la paysanne, qui lui présente un siége et continue de vaquer aux soins du ménage. Elle ne semble avoir aucune envie de lui adresser la parole. Au bout de trois quarts

d'heure d'attente, un homme entre. C'est le mari.

— Voilà un monsieur qu'il faut conduire, dit laconiquement la femme à son tour.

D'un coup d'œil rapide et scrutateur, le Vendéen toise l'étranger. Puis il s'approche et lui fait subir l'interrogatoire suivant :

— Monsieur voyage dans notre pays?

— Vous le voyez. Je désire même aller plus loin.

— Monsieur a des papiers sans doute, des papiers sous son vrai nom?

— Parfaitement.

— Si monsieur veut me les faire voir,

je lui dirai bien s'il peut continuer son voyage.

Le député royaliste lui tend son portefeuille, et le Vendéen n'a pas plutôt lu le nom de Berryer, qu'il s'écrie :

— Oh! très-bien! je servirai de guide à monsieur.

Sans plus de retard on se met en route. Déjà la nuit tombe. Ils arrivent, au bout d'une demi-heure de marche, à la porte de l'une de ces métairies vendéennes, que le naïf habitant du Bocage décore du titre fastueux de châteaux. On va quérir le seigneur du lieu, qui n'est autre que l'un des chefs de l'insurrection.

Pendant cet intervalle, Berryer voit disparaître son second guide.

Il en a bientôt un troisième. C'est le gentilhomme campagnard lui-même, qui arrive après avoir fait seller deux chevaux frais. On s'enfonce malgré l'obscurité croissante sous les sombres avenues d'un bois voisin.

Tout à coup, au milieu de leur marche silencieuse, un cri singulier fait tressaillir l'avocat sur sa monture.

— Ne craignez rien, dit son compagnon. C'est notre éclaireur qui demande si nous pouvons passer. Vous allez entendre la réponse.

Effectivement, un second cri, lointain écho du premier, ne tarde pas à se reproduire.

— Avançons, dit le gentilhomme. la

route est libre. Vous devez apercevoir, à droite et à gauche, quelques chaumières isolées sous les arbres. Quand nous passons, une tête d'homme se colle à la lucarne de ces chaumières et nous observe. S'il reconnaît des culottes rouges, l'homme en faction coupe à travers champs et va prévenir qui de droit... Mais silence !... Un nouveau cri de notre éclaireur n'a pas eu de réponse. Il est évident qu'une patrouille visite les alentours. Cachons-nous.

Ils quittent le chemin et se réfugient derrière une haie touffue qui couronne la berge.

Presque aussitôt résonne le pas lourd et cadencé de soldats au pas de ronde. Que l'une des montures piaffe ou vienne

à hennir, l'avocat et le gentilhomme sont prisonniers.

Mais les bêtes imitent le silence des hommes, et la patrouille passe, ne se doutant de rien.

De transes en transes, de périls en périls, après avoir traversé des marécages où l'on enfonce jusqu'aux genoux, nos royalistes arrivent à une seconde métairie, mystérieusement enveloppée d'un rideau d'ombrages.

C'est le quartier général de l'insurrection ; c'est la résidence de Madame.

Le gentilhomme qui amène Berryer demande à voir M. Charles.

— Si c'est une affaire urgente, répond

la personne à laquelle il s'adresse, on ira le réveiller, car il dort.

— Réveillez-le, dit le gentilhomme.

Dix minutes après, Berryer est introduit dans la chambre de la duchesse. On y arrive par un étroit escalier, dont les planches vermoulues craquent sous le pied du visiteur. Les murailles sont dépouillées ; point d'ornements, point de tentures. Pour uniques meubles, on ne trouve là qu'une table chargée de papiers, un lit en bois blanc équarri à la serpe, et une chaise de paille, sur laquelle est jeté un costume complet de jeune Vendéen avec une perruque brune. A la tête du lit sont accrochés des pistolets.

L'entretien de l'illustre légitimiste et de la mère de Henri V se prolongea toute la nuit.

Ce dut être un touchant dialogue, et qui, nous l'espérons, appartiendra quelque jour à l'histoire. Le prince de l'éloquence conjura l'héroïque duchesse de renoncer à son plan de révolte et de s'embarquer, pour fuir un pays où ne l'attendait que le malheur.

Madame de Berry parut céder à ses instantes supplications.

« — Alors, dit-elle, je ne reverrai plus la France, car nous ne reparaîtrons pas à la suite des armées ennemies. J'emporterai mon fils dans les montagnes de la Calabre, et les étrangers ne l'au-

ront pas, monsieur Berryer, je vous le jure ! S'il faut qu'il achète le trône par la cession d'une province, d'une ville, d'une forteresse, d'une chaumière comme celle où nous sommes, Henri ne sera jamais roi ! »

Généreuses paroles, qu'il est impossible de lire sans être ému, pour peu qu'on ait sous la poitrine un cœur français.

Tous ces détails analysés de la brochure dont nous avons donné le titre, ou reproduits parfois d'une manière quasi textuelle, en vue de l'exactitude, sont parfaitement authentiques.

Berryer quitta Madame, prévoyant, hélas! que d'autres conseillers efface-

raient bien vite ses discours de la mémoire de la duchesse.

En effet, quelques heures plus tard, on décida l'insurrection ; elle éclata dans la nuit du 3 au 4 juin.

Cependant la police, prévenue du voyage de l'orateur en Bretagne, opérait une perquisition dans son domicile de Paris. On y trouva une pièce relative à un projet d'emprunt romain de vingt-cinq millions de francs. « L'État, disait un paragraphe de cet acte indiscret, donnera tous ses revenus en garantie de l'emprunt. »

— Plus de doute ! s'écrie le commissaire, Henri V cherche à soudoyer la guerre civile[1].

[1] Berryer prouva victorieusement par la suite qu'il

Et, sur l'heure, il court montrer sa trouvaille à Gisquet.

— Ah ! monsieur Berryer, nous vous tenons enfin ! s'écrie le trop célèbre préfet de police, qui se hâte, vu le *flagrant délit*, de lancer un mandat d'arrestation contre le député redoutable.

Notre grand orateur, dont la santé se trouvait affaiblie, préparait ses malles pour se rendre aux eaux d'Aix, en Savoie, lorsqu'il fut subitement arrêté par des gendarmes, aux portes d'Angou-

s'agissait d'une affaire que des capitalistes français, sur le point de traiter avec le souverain pontife, avaient confiée à son talent de jurisconsulte, afin de rédiger l'acte d'emprunt et d'en arranger légalement les clauses.

lême[1], et ramené de brigade en brigade sur la route de Nantes.

Le système cherchait à flétrir les plus nobles caractères ; il traitait comme des échappés du bagne les hommes du plus

[1] Voici le procès-verbal de son arrestation :

« L'an 1832, le 7 juin, vers une heure du matin, nous, Martin (Édouard-Louis), brigadier, Camus (Napoléon), Durand (Jean-Baptiste), et Jeannot (Joseph), gendarmes à cheval, en résidence à Angoulême (Charente), soussignés, certifions qu'en vertu des ordres de nos chefs supérieurs, nous nous sommes transportés sur la route qui conduit de cette ville à celle de Cognac, pour rechercher et arrêter le *nommé* Berryer, député; l'ayant rencontré, nous nous sommes assurés de sa personne et l'avons conduit devant M. le préfet de la Charente, lequel nous a délivré un réquisitoire pour le conduire de brigade en brigade devant M. le préfet de la Loire-Inférieure, à Nantes. Fait et clos à Angoulême, les jour, mois et an que dessus. *Signé :* Camus, Martin et Durand. Pour copie conforme, *signé :* Verthelot, greffier.

haut mérite, dès qu'il pouvait les supposer ses ennemis.

Alarmées par la guerre civile, toutes les provinces de l'Ouest étaient dans une exaspération terrible. La vie de Berryer se trouva plus d'une fois compromise. A Saint-Mathurin, le peuple voulut le fusiller et le jeter dans la Loire. Si l'un des gendarmes n'eût fait au prisonnier un rempart de son corps[1], le meurtre eût reçu son acomplissement.

On arrive à Nantes.

C'est là qu'une commission militaire doit juger le prétendu coupable.

Enfermé dans un cachot et mis au secret, Berryer ne peut voir ni sa femme

[1] Duvignan est le nom de ce gendarme.

ni son fils[1], ni son vieux père. On le garde à Nantes, malgré l'arrêt solennel, rendu le 30 juin par la cour suprême[2]. Victime de menées odieuses, il reste quatre mois entiers sous le coup d'une peine capitale, et, — chose que l'histoire est bien forcée de dire, — les ministres qui juraient sa perte s'appelaient Decazes, Pasquier, Talleyrand et Louis.

C'étaient les mêmes qui, en 1815, dans leur frénésie royaliste, avaient couvert la France d'échafauds.

Un magistrat, le procureur du roi de V***, se couvrit d'opprobre en affirmant

[1] Arthur Berryer, qui, à cette époque, était âgé de dix-huit ans.

[2] Cet arrêt de la cour de cassation replaçait Berryer sous la juridiction ordinaire.

qu'il avait reçu de Berryer lui-même l'aveu de son crime politique.

Jamais le député captif n'avait vu ce magistrat.

Les journaux de police, diffamateurs impunis, ne reculant pas eux-mêmes devant le mensonge, osaient imprimer que MM. de Chateaubriand, de Fitz-James et Hyde de Neuville avaient été chargés par le prévenu lors de ses interrogatoires.

Il y eut dans la presse une clameur unanime.

Pour flétrir l'infamie de ces insinuations, *la Tribune* et *le National* s'unirent aux feuilles légitimistes, et l'ordre des avocats, réuni par M. Mauguin, son

bâtonnier, vota une adresse au plus illustre de ses membres, persécuté par la haine du juste milieu.

Devant ce *tolle* général, on eut peur.

Berryer voit enfin remettre son sort aux mains du jury de Loir-et-Cher, pays tranquille, que l'esprit de faction n'aveugle pas.

A son entrée dans la salle d'audience, tous les avocats se découvrent; le public les imite, et les jurés eux-mêmes se lèvent pour saluer le grand orateur.

Le procès commence.

Un misérable, se disant ex-lieutenant colonel des volontaires de la Charte, est le seul témoin qui accuse Berryer. Il prétend avoir reçu de lui deux brevets

de colonel, signés Caroline de Berry et cinq cents francs pour des avances faites aux héros des barricades, mécontents du nouveau pouvoir, et que l'avocat, disait-il, l'avait prié d'enrôler au service du drapeau blanc.

Berryer reconnaît cet individu, qui jadis s'est présenté dans son cabinet, pour lui faire des propositions analogues à ce qu'on vient de lire.

Il affirme l'avoir fait mettre à la porte comme agent provocateur.

La signature de Madame au bas des brevets de colonel est reconnue fausse, et le sieur Chartier (c'était le nom du témoin) répète sa déposition avec tant de trouble, que le président lui impose silence et le chasse du prétoire.

Reste contre l'accusé le rapport du procureur du roi de V***.

M. Aristide de Granville prouve victorieusement par son témoignage que cette pièce est l'œuvre d'un zèle coupable.

Sur le champ, le ministère public abandonne l'accusation; les avocats renoncent à leur plaidoirie; le président résume les débats et se plaît à rendre hommage au noble caractère du prévenu; le jury sort pour délibérer, rapporte, au bout d'une minute, un verdict d'acquittement, et la salle entière éclate en bravos enthousiastes.

A persécuter Berryer le système ne gagna qu'une chose, la honte.

Il entoura son adversaire du plus écla-

tant de tous les prestiges, celui qui rayonne au front du soldat qui souffre pour sa cause.

L'orateur alla voyager en Suisse.

On le vit reparaître à l'ouverture de la session de 1833, aussi résolu et aussi intrépide qu'avant le jour des persécutions.

Toutefois, le juste milieu ne s'avouait pas vaincu. M. de Chateaubriand, dans son *Mémoire à consulter pour madame la duchesse de Berry*, ayant osé dire au pouvoir qu'il avait menti à toutes les promesses de la révolution, fut traduit lui-même devant la cour d'assises, et, comme on le devine, ce fut Berryer qui se chargea de sa défense.

Nous trouvons le compte rendu de ce procès dans une notice publiée par *le Droit*.

« M. Berryer, dit ce journal, défendit Chateaubriand, comme Chateaubriand devait être défendu, sans provocation, sans bravade, rendant hommage en son nom à ces rois de l'exil qu'avait adorés sa jeunesse, et que sa vieillesse devait adorer. Ceux qui l'ont entendu se souviennent de tout ce que sa harangue renfermait de sublime et de véritablement inspiré. Il y eut à sa voix une de ces impressions électriques et involontaires, qu'il n'est donné qu'au génie de produire. »

Chateaubriand fut acquitté à son tour.

Dans la session de 1834, notre légitimiste prêta l'appui de son éloquence à deux députés [1], prévenus d'affiliation à

[1] MM. Audry de Puyraveau et Voyer d'Argenson.

une société secrète, la société des *Droits de l'homme.*

Il avait contracté déjà sans doute cette fameuse alliance carlo-républicaine, destinée à battre en brèche la monarchie des barricades, et dont on a voulu lui faire un crime. Chez lui, la passion politique, à cette époque, a-t-elle réellement étouffé la conscience? Nous ne le croyons pas. Encore sous le coup des traitements indignes qu'il avait essuyés, il a pu demander aux républicains honnêtes un appui capable de rendre son opposition plus sûre, sa vengeance plus efficace; mais il est douteux qu'il ait jamais voulu tendre à la démagogie sa main loyale.

« *Go a head !* en avant ! » c'est la devise éternelle de Berryer.

Lorsqu'il fallut combattre, en 1835, les lois nombreuses dont les ministres, après l'attentat Fieschi, enveloppèrent, comme d'un vaste réseau, les libertés conquises, il fut magnifique d'éloquence.

Un jour qu'il occupait la tribune [1], on put voir le geôlier de la duchesse de Berry trépigner dans l'hémicycle et donner de violents signes d'impatience. Les applaudissements de ses collègues lui crispaient les nerfs.

Sur les mains de cet homme, étaient encore les traces toutes fraîches du sang de Dulong.

[1] C'était dans la discussion de la loi sur les associations.

Il ne craignit pas d'interrompre plusieurs fois Berryer, qui, d'abord, ne lui envoya pour réponse que des gestes dédaigneux.

Poussé à bout par ce mépris muet, Bugeaud s'écria, pâle de colère :

— Vous ne devriez pas être ici, vous !

— Il ne s'agit pas, monsieur, de savoir comment on entre à la Chambre, ni *comment on en peut sortir,* dit l'orateur, désignant la place vide de l'infortuné Dulong.

Cette réplique fit courir un frisson dans toutes les veines.

M. Dupin, qui tenait le fauteuil, traduisit la pensée générale, en adressant à M. Bugeaud une sévère réprimande.

Le gardien de la citadelle de Blaye haussa les épaules et s'écria cavalièrement :

— Eh ! que m'importe?

Répondant, une autre fois, à un discours poussif de M. Barthe, Berryer dit à ses collègues :

« — M. le ministre assure que le gouvernement de la Restauration était odieux parce qu'il avait été imposé par l'étranger... (*Voix nombreuses au centre :* -- Oui ! oui !) et qu'il était pour la France le triste fruit des désastres de Waterloo... (*Avec force au centre :* Oui! oui !) Eh bien! je demanderai au ministre imprudent qui a osé tenir ce langage, s'il a oublié les noms de ceux qui ne

sont rentrés en France qu'à la suite de l'étranger, et en passant sur le champ de bataille de Waterloo ! »

Son regard dédaigneux se tourna vers M. Guizot, assis au banc des ministres.

Dans la même séance, revenant à M. Barthe, qui demandait la répression des sociétés secrètes.

« — Punissez, monsieur, s'écria-t-il, punissez quiconque a la bassesse, la lâcheté de s'enfermer dans les sociétés secrètes pour y prêter des serments incendiaires contre son pays ! »[1]

Et, comme M. Guizot avait dit « qu'il ne connaissait rien de plus ignoble que

[1] M. Barthe était u ancien carbonaro.

le cynisme révolutionnaire, » il l'accabla sous cette apostrophe terrible :

« — Il y a quelque chose de plus ignoble encore, c'est le cynisme des apostasies ! »

Malgré le dévouement aveugle des centres et leur résolution ferme d'appuyer le ministère quand même, il arrivait par sa puissance oratoire à détourner leurs votes et à reduire au néant les projets de loi que le ministère se croyait le plus certain de faire accepter.

Ceci eut lieu à propos de la réclamation de vingt-cinq millions adressée à la Chambre par les Etats-Unis.

On disait, le lendemain de cette fameuse lutte parlementaire, que M. Thiers

s'était élevé très-haut en éloquence... presque au genou de M. Berryer.

Tous ces triomphes au Palais-Bourbon flattaient l'amour-propre de l'orateur; mais il les remportait aux dépens de sa fortune. Il négligeait pour la politique sa riche clientèle, menant d'ailleurs une vie très-large, très-opulente, très-artistique, et, nous devons le dire, un peu dissipée.

Vers la fin de 1835, il se trouva dans une ruine complète.

Apprenant que la terre d'Angerville était en vente, le parti royaliste organisa sur l'heure une souscription, sous le patronage de M. le duc de Bellune, et quatre cent mille francs, versés aussi-

tôt, permirent à Berryer de conserver son domaine.

Pendant qu'on lui témoignait une marque de sympathie si réelle, il était en Allemagne auprès des rois en exil.

Charles X le reçut à Prague avec une grande distinction.

Le vieux monarque resta plus de deux heures à causer avec lui dans sa chambre, comme avec son ami le plus fidèle et le plus dévoué.

L'attentat de Fieschi fut un des points principaux de l'entretien.

« — J'ai la confiance, s'écria le noble vieillard, qu'aucun royaliste ne trempera jamais dans rien de pareil ! »

Berryer dîna, le soir même, avec le

roi, avec Henri de France, avec la dauphine, le duc d'Angoulême[1] et Mademoiselle, grandeurs alors bien humbles, que l'infortune avait courbées sous son niveau terrible.

De retour en France, Berryer se rejette

[1] Ce dernier lui remit un papier qui avait pour but de maintenir ses prétentions au titre de Louis XIX jusqu'à la troisième restauration exclusivement, pièce singulière qui a jeté le désordre dans le parti. On sait que le roi Charles X et M. le dauphin avaient abdiqué au profit de M. le duc de Bordeaux, lors des événements de 1830. Cette abdication était-elle absolue ou conditionnelle? M. le duc de Bordeaux était-il roi dans le sens des légitimistes? ou bien la couronne s'était-elle maintenue sur la tête du roi Charles X, la condition n'ayant point été remplie? « On conçoit, a dit à ce sujet M. Capefigue, les divisions des partis victorieux; mais se morceler dans le malheur, élever des questions inutiles dans l'exil, c'étaient là les mêmes folies qui avaient perdu les Stuarts! »

à corps perdu dans les orages parlementaires.

En 1836, il appuie la proposition Gouin pour le remboursement des rentes. Il attaque la loi de disjonction en 1837. L'année suivante, il combat le projet relatif à l'abolition de l'esclavage. Enfin il se montre en 1839, l'un des plus énergiques promoteurs de la coalition formée contre le cabinet Molé.

Certains royalistes ne lui pardonnent pas d'avoir fait en pleine chambre, à cette époque, une sorte d'apologie des Jacobins et du comité de Salut Public[1].

[1] Berryer mettait au-dessous d'eux Louis-Philippe et son gouvernement, qu'il accusait de compromettre l'indépendance du pays et l'honneur de la nationalité française.

Ils lui reprochèrent plus sévèrement encore d'avoir fait l'éloge de la politique extérieure de M. Thiers, ce ministre sur lequel tombaient toutes les malédictions des fidèles, de M. Thiers qui s'était fait livrer par Deutz l'héroïne de Nantes, prenant en main la bourse de Judas pour la jeter à ce juif infâme.

En dépit de ces quelques mécontents, qui ne lui passaient, dans leur rigorisme, ni les nécessités de situation ni les mouvements oratoires, Berryer n'en resta pas moins pour la masse des légitimistes le type le plus parfait de l'éloquence et de l'honneur.

Les feuilles blanches l'appelaient *notre Berryer*.

Cependant l'orateur s'arrachait parfois à la politique et revenait au barreau pour y plaider de grandes causes civiles ou criminelles.

On n'a oublié ni l'affaire Dehors, dans laquelle, avec une persistance infatigable, et devant trois jurys différents, il disputa la tête d'un homme qu'il ne croyait pas coupable, ni ce fameux procès La Roncière, dont les dramatiques et saisissants détails fixèrent pendant un mois, sur la cour d'assises de la Seine, tous les regards de l'Europe.

Après son acquittement, Dehors, accompagné de son fils et de sa fille, se rendit chez son défenseur et lui présenta une liasse de billets de banque.

— Vous m'avez sauvé de l'échafaud, lui dit-il : voici toute ma fortune, elle est à vous.

Berryer prit ce qu'on lui offrait, compta la somme, en fit deux parts égales, qu'il donna, l'une à la jeune fille et l'autre à son frère, en disant :

— Mademoiselle, voici votre dot. Jeune homme, achevez avec ceci votre éducation.

Il ne voulut absolument rien conserver pour ses honoraires.

Un trait semblable est au-dessus de tout éloge. Le commenter serait l'affaiblir.

Le prince Louis-Napoléon, arrêté à

Boulogne, en 1840, choisit Berryer pour un de ses conseils devant la cour des pairs.

Peu de temps après eut lieu le pèlerinage de *Belgrave-Square*.

Accusé par les ministres d'avoir été à Londres, avec plusieurs autres députés de sa nuance, prêter serment à Henri V, et menacé de se voir flétrir par un paragraphe de l'adresse, Berryer répondit à ses accusateurs en évoquant les souvenirs de 1815. Il souleva contre M. Guizot cette tempête formidable, au milieu de laquelle, poussé à bout par les interpellations, celui-ci déclara que les insultes de la gauche n'arriveraient jamais à la hauteur de son dédain.

Cela parut sublime d'orgueil, mais voilà tout.

Les phrases du discours royaliste restèrent, comme autant de flèches aiguës, dans le flanc de M. Guizot.

« Berryer, dit Cormenin, est, après Mirabeau, le plus grand des orateurs français. Il s'établit à la tribune, il s'en empare comme s'il en était le maître, nous allions dire le despote. Sa poitrine se gonfle, son buste s'étale, sa taille s'allonge, et l'on dirait un géant. Mais ce qu'il a d'incomparable, ce qu'il a par dessus tous les autres, c'est le son de sa voix. On l'écoute, et l'on dirait que son auditoire sympathique répète tout bas en chœur les notes qui s'échappent de

ce mélodieux instrument. Il enchaîne, il retient, il délasse l'attention de ses auditeurs pendant plusieurs heures de suite; il les promène, sans les égarer, sous le péristyle et à travers les belles colonnades de son discours. Il les éblouit par le spectacle varié de son génie; il les tient suspendus au charme de sa magnifique parole. »

Il faut voir Berryer à la tribune, il faut l'entendre.

Se contenter de lire ses discours au *Moniteur*, dit Armand Marast, c'est vouloir surprendre les magnificences d'une éruption volcanique, en interrogeant, le lendemain, ses cendres chaudes et son minerai figé.

A la Chambre, on montre aux visiteurs, comme un objet curieux, le pupitre du Démosthènes français.

Ce pupitre est tailladé par le canif, haché, meurtri en tous sens et de toutes manières. Jamais table de collége ne fut plus impitoyablement maltraitée.

L'*Illustration* en donne à ses lecteurs un croquis fort exact.

Il paraît que les voisins de M. Berryer lui agaçaient le système nerveux, et constamment, pendant les séances, quand son tour de parole se faisait trop attendre, il se vengeait sur le malheureux pupitre des tirades de M. Guizot ou de la faconde de M. Duchâtel.

Après la révolution de 1848, le dépar-

tement des Bouches-du-Rhône envoya l'orateur à la Constituante et à la Législative.

Nous ne voulons pas ici nous étendre sur le pélerinage de Wiesbaden, qui succéda pour les légitimistes à celui de *Belgrave Square*, ni sur la fameuse circulaire Barthélemy qui nommait M. Berryer principal mandataire du comte de Chambord, ni sur le projet de fusion des deux branches, auquel notre héros ne donna qu'un assentiment très-froid et qu'une approbation restreinte.

Il fit un voyage à Londres, en 1849, et rendit visite aux exilés de Claremont.

— Ah ! monsieur Berryer, lui dit Marie-Amélie, pourquoi n'avons-nous pas

trouvé, pendant dix-huit ans, un ministre aussi honnête homme que vous! Mon petit-fils serait roi.

Etait-ce une avance dans l'intérêt de la fusion? Berryer ne s'y montra point sensible.

Tous ces hommes qui cherchaient à se rallier aux légitimistes purs, et que, depuis 1830, il avait pu voir à l'œuvre, n'avaient ni ses sympathies ni son estime.

— Bah ! s'écriait un jour devant lui certain sénateur très-connu, ne vous inquiétez pas, nous faisons le lit de Henri V !

— En ce cas, monsieur le duc, répondit Berryer, il n'y manquera pas de paillasses.

L'Académie Française appela dans son sein le grand orateur, après la mort de M. de Saint-Priest [1]. Huit mois auparavant, l'ordre des avocats l'avait nommé son bâtonnier.

Sans contredit, l'homme dont nous venons d'esquisser si imparfaitement la grande figure est un des plus rares génies du siècle, un caractère plein de solennité, de noblesse et de force ; une âme loyale, élevée, généreuse ; un esprit noble et fier, planant au-dessus des séductions, incapable d'apostasie, et restant sur la ligne droite avec une con-

[1] Il fut reçu le 22 février 1855. On a pu lire dans les journaux la lettre qu'il écrivit à l'effet d'être dispensé de la visite d'usage au chef de l'État, ainsi que la réponse de M. Mocquart, secrétaire de l'Empereur.

stance inflexible ; un chevalier sans peur, qui a toujours tenu haut et ferme sa bannière.

Ici nous sommes à coup sûr dans le sentiment universel.

Pour la centième fois, nous soutenons que l'histoire contemporaine, écrite par une plume qui se respecte, est l'écho le plus fidèle de la conscience publique, et nous mettons au défi la postérité, cette prétendue redresseuse de torts, cette seule historienne possible, si l'on en croit bien des gens, de dire autre chose de notre héros que ce que nous en disons nous-même.

En éloquence, en honneur, en désintéressement, en civisme, il n'y a rien

au-dessus de Berryer. Devant lui toutes les passions se taisent, tous les partis s'inclinent.

C'est un homme de génie, doublé d'un homme de cœur.

FIN.

Mon bon ami,

Vous nous manquez beaucoup, et pour la chambre et surtout pour nos réunions qui sont fréquentes et graves. nous en avons une chez moi mardi soir à 8 heures et 1/2. je vous en conjure si votre santé vous permet de venir arrivez nous.

Mille amitiés

Berryer

7 avril. 1839.

EN VENTE

Méry.
Victor Hugo.
Emile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.

Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan
Alfred de Vi ny.
Louis Véron.
Paul Féval.
E. Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
Francis Wey.
Frédérick-Lemaître.
Louis Desnoyers.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

